



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

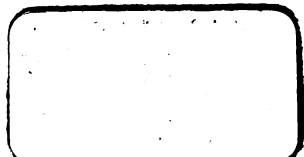
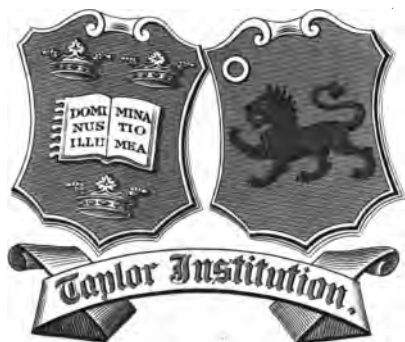
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

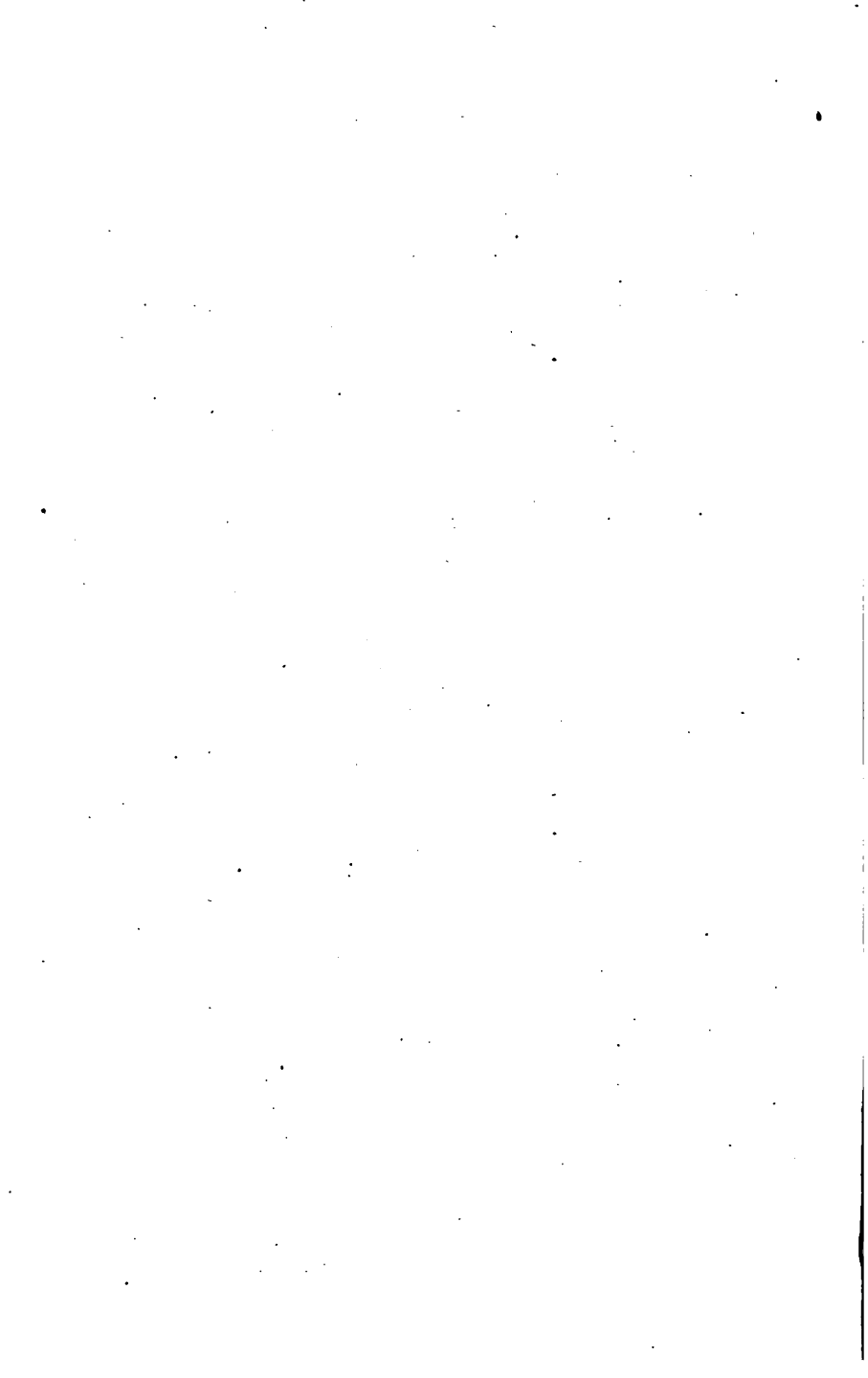
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

J. 58. (Finch Adds.)







P R O V E R B E S

DRAMATIQUES.

CHARTER OF
MAGNANIMITY

PROVERBES *DRAMATIQUES.*

T O M E S E P T I E M E.



A A M S T E R D A M,

*Et se trouve à PARIS , chez ESPRIT , au
Palais Royal , & chez LAPORTE , Libraire ,
Rue des Noyers.*

M. DCC. LXXXI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DANS cette suite de *Proverbes*, on en trouvera plusieurs qui pourroient tenir lieu de petites comédies ; mais on a pensé qu'en ne mettant pas de prétentions à ces sortes de drames, ce seroit suivre l'opinion du Public, qui les appelleroit toujours des *Proverbes*. Eh, qu'importe le nom, pourvu qu'on s'en amuse !

On s'occupe peu à Paris des pieces qu'on fait imprimer, lorsqu'on ne les a pas vu jouer ; pourquoi cela ? C'est que l'on n'a pas le temps de lire, qu'on ne s'en avise jamais que sur la réputation du livre, qui n'en sauroit avoir avant d'être lu, & que l'on croit que tout ce qui n'a pas été joué sur le théâtre public, n'étoit pas fait pour l'être ; sans penser aux difficultés que peut rencontrer un Auteur, pour faire jouer ses ouvrages.

Tout le monde n'est pas en état de juger
Tome VII. A

2 A V E R T I S S E M E N T

de l'effet d'une piece à la lecture , & voilà pourquoi les sociétés particulieres des environs de Paris jouent rarement d'autres pieces que celles qui ont été représentées sur les théâtres publics : si l'on en propose d'autres , après les avoir lues légèrement , on en revient aux pieces connues , parce que la maniere de les jouer est indiquée par les Comédiens , & que tout en convenant qu'il ne faut pas les copier , on devient leur imitateur sans le savoir , ce qui ennuie très-fort ceux qui assistent à ces représentations. Pour éviter cet inconvénient , il faudroit réfléchir , & beaucoup , sur son rôle , & peut-être qu'avec de l'étude on pourroit le jouer d'une maniere neuve. Réfléchir sur mon rôle , s'écriera l'Acteur de société : il faudroit passer trop de temps ; à peine ai-je celui de l'apprendre , & puis je crois que , lorsqu'on sent un rôle , il ne faut pas beaucoup de réflexion. Voilà comme raisonne quelquefois l'homme du monde ; il croit posséder , sans y avoir jamais pensé , un talent qui , pour les gens du métier , ne s'obtient qu'après une étude

profonde & une habitude continuelle du théâtre. Mais, répondra-t-il, je ne veux pas jouer en comédien, & il aura raison. L'on n'amuse le spectateur que par la plus exacte vérité, & quelques particuliers l'ont prouvé sur des théâtres de société; aussi ont-ils fait le plus grand plaisir aux connoisseurs du meilleur ton; mais ils jouoient des piéces faites pour eux; aussi ils étoient loin d'imiter les défauts des Comédiens, en voulant imiter leurs talents. Cela est si vrai, que l'usage qu'ont pris plusieurs d'entre eux de bégayer, d'hésiter, d'ajouter des ah, des oh, & des mais, même dans les piéces en vers, devient contagieux pour les Acteurs de société. Mais ces derniers n'en sont pas moins satisfaits de leur jeu, & prennent pour vrai les compliments qu'on se croit obligé de leur faire, & dont on se dédommage bien en revenant de les voir jouer. Il faut être bien fou, dit-on, pour tuer ses chevaux pour aller voir des piéces que l'on connoît, & qui sont cent fois mieux jouées à Paris; moi sur-tout qui avois

4 A V E R T I S S E M E N T

aujourd'hui ma petite loge. *Il est vrai que le seul intérêt qui mene à ces représentations cesse , dès qu'on en a vu tous les Acteurs , ce qui peut arriver dès le premier acte.*

Les pieces non connues ont tout un autre attrait , & le mérite des Acteurs est plus satisfaisant : la curiosité des spectateurs alors est prolongée , & tient en entier à la piece , & l'on s'en amuse davantage. Telle piece qui aura beaucoup de vérité , jouée par les gens du monde , plaira plus sur un théâtre particulier , qu'entre les mains des Acteurs de profession , qui jouent pour le parterre , à qui ils s'adressent pour en être applaudis , sur-tout dans les à parte , & toujours dans les monologues , où ils semblent vouloir le haranguer.

Les Comédiens , dédaignant tout ce qui n'a pas été joué sur leur théâtre , sans même le connoître , vous diront , si vous les consultez sur le choix des pieces : Vous en avez tant de jolies chez nous ; pourquoi en prendre ailleurs ? Croyez-vous que si celles qu'on vous propose étoient bonnes ,

DE L'ÉDITEUR. 5

que nous ne les aurions pas jouées ? Et voilà comme ils vous feront renoncer au mérite de la nouveauté , qui sera cependant toujours celui des pièces qui ne sont qu'imprimées.

Lorsqu'on joue en société des pièces nouvelles , c'est que les Auteurs sont de la société ; mais on croit leur faire grace en jouant leurs pièces , & même avoir beaucoup de complaisance de les écouter , lorsqu'ils vous expliquent le sens & le ton de chaque rôle ; encore quelquefois ne les écoute-t-on pas. Mais le meilleur moyen , dira-t-on , quand on veut faire jouer une pièce nouvelle , ce seroit de mettre à côté des noms des personnages , ceux des Acteurs connus ; pour lors on sauroit , même sans lire la pièce , s'il y a des rôles pour chaque Acteur de la société ; sans cela , comment décider quelque chose ? Car on ne dit plus à présent : je fais le rôle d'amoureux , de caractère , de valet , &c ; mais on dit je fais le rôle d'un tel ; & par cette raison , ceux qui auroient fait autrefois le rôle de Damon

dans le Philosophe marié, jouent actuellement le rôle du Marquis de Lauret, qui est un sage caché sous un joyeux maintien.

Une observation, qui arrête une troupe de société, est qu'il peut arriver que si la piece nouvelle ne réussit pas, & quelquefois parce qu'elle sera mal jouée, les mêmes gens qui seroient fâchés de voir des pieces connues, diront aussi pourquoi ne pas jouer des pieces qui ont un succès assuré? On pourroit leur répondre que même des pieces de Moliere mal jouées, ne réussissent pas davantage, & qu'on souffre un peu plus à les voir estropiées.

Il y a pourtant des exemples de pieces non jouées à Paris, que l'on n'avoit point cru bonnes à la lecture, qui ont eu le plus grand succès sur les théâtres de province. Il semble à Paris qu'on imagine qu'il ne sauroit y avoir de goût, de ton, d'esprit & de sentiment ailleurs. Pourquoi n'y jugeroit-on pas plus sainement? Exempt de prévention, c'est d'après ce qu'on sent que l'on juge. On n'est pas toujours pressé de

décider, & l'on ne rougit pas de s'être amusé, lorsqu'une tête légère arrive, & s'écrie en sortant d'une pièce nouvelle : Cela est odieux ! misérable ! détestable ! ou bien il dit pour tout éloge d'une pièce qui a réussi : Il y a quelques scènes de vers heureux ; cela aura quelques représentations ; ou si c'est un ami de l'Auteur qui parle : Depuis Molière, il n'y a rien eu comme cette pièce-là ! Autre extrémité qui fait autant de tort à l'ouvrage que la première décision.

Si l'on joue ces Proverbes avec soin, peut-être réussiront-ils ; mais il faut en bannir la charge ; elle est aussi loin du bon goût que de la vérité, & le masque de la farce avilit toujours celui qui le porte.



T A B L E

D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce septieme Volume.

- LXXXIII. **L** E S deux Filoux.
LXXXIV. La Diette.
LXXXV. Les deux Auteurs.
LXXXVI. Ulzette & Zaskin.
LXXXVII. Dame Jeanne.
LXXXVIII. L'Aveugle avare.
LXXXIX. Le Chanoine de Reims.
LXL. Le sot Héritier.
LXLI. Le Frippon orgueilleux.
LXLII. Les Voyageurs.

LE DERNIER SAISON

LE DERNIER SAISON

LE DERNIER SAISON

LE DERNIER SAISON

LE DERNIER SAISON

LES

DEUX FILOUX.

QUATRE-VINGT-TROISIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

LE MARQUIS DE DROUVILLE,

VUIDE-POCHE, } *Filoux.*
L'HAMEÇON, }

BERNARDY, *Coureur du Marquis.*

A C T E I

La Scène est dans un Café du Boulevard.

PERSONNAGES EN SCÈNE : LE MARQUIS DE DROUVILLE, L'HAMEÇON, BERNARDY.



L E S

DEUX FILOUX.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

L'HAMEÇON, VUIDE-POCHE,

VUIDE-POCHE.

L'Hameçon ?

L'HAMEÇON.

Qui m'appelle ?

VUIDE-POCHE.

C'est moi ; par ici.

L'HAMEÇON.

Ah ! c'est toi Vuide-poche ?

VUIDE-POCHE.

Oui , viens donc.

L'HAMEÇON.

Eh bien, qu'est-ce que tu as à me dire ?

VUIDE-POCHE.

Mais c'est que la journée s'avance.

L'HAMEÇON.

Je le fais bien.

VUIDE-POCHE.

Et nous n'avons encore rien fait d'aujourd'hui.

L'HAMEÇON.

C'est à quoi je pense.

VUIDE-POCHE.

J'ai bien eu envie de prendre la tabatière de cette Demoiselle qui travaille en filet à la porte du Café.

L'HAMEÇON.

Eh bien, qui t'a arrêté ?

VUIDE-POCHE.

C'est qu'elle étoit d'argent.

L'HAMEÇON.

Tu as raison, cela ne vaut pas la peine de risquer d'aller à Bicêtre.

VUIDE-POCHE.

Sans doute, il faut prendre quelque chose de plus considérable.

L'HAMEÇON.

Moi, j'ai été bien tenté d'une bague, qui nous auroit beaucoup valu.

VUIDE-POCHE.

Et qui l'avoit ?

L'HAMEÇON.

Une Demoiselle de l'Opéra, à qui la Bouquetière vendoit des bouquets à la portiere de son carrosse.

VUIDE-POCHE.

Il falloit la prendre ; à une fille cela étoit facile. Il y avoit peut-être des jeunes gens à l'autre portiere.

L'HAMEÇON.

Sans doute ; c'est ce qui m'en a donné envie ; car elle crioit , & elle avoit la main presque dehors du carrosse.

VUIDE-POCHE.

C'étoit bien aisé.

L'HAMEÇON.

Oui , mais c'est Mademoiselle Fripe-tout ; elle a pour amant un homme..... Ah ! tu fais bien... là... qui a déjà fait pendre un de mes amis.

VUIDE-POCHE.

Ah diable ! c'est sans doute de ces Messieurs qui ne badinent pas , quand il est question de leurs intérêts.

L'HAMEÇON.

Le chevalier Vâ-Tout m'a bien tenté aussi.

VUIDE-POCHE.

Qui , ce gros joueur ?

L'HAMEÇON.

Oui. Il comptoit son argent dans le Café d'ici à côté, & il avoit plus de cent-cinquante louis.

VUIDE-POCHE.

Qu'il perdra peut-être ce soir.

L'HAMEÇON.

Oui, & je lui aurois évité ce chagrin-là.

VUIDE-POCHE.

C'est donc à quoi tu pensois, quand je t'ai appelé ?

L'HAMEÇON.

Non, c'est à une aventure qui vient d'arriver.

VUIDE-POCHE.

A qui ?

L'HAMEÇON.

Au Marquis de Drouville, qui se croit si beau.

VUIDE-POCHE.

Celui qui a tant de bijoux ?

L'HAMEÇON.

Lui-même. Il a une montre garnie de diamants, qui me tente depuis long-temps, & il vient de la tirer tout-à-l'heure.

VUIDE-POCHE

C'est une aventure toute ordinaire de tirer sa montre.

L'HAMEÇON

Ce n'est pas cela.

LES DEUX FILOUX. 15

VUIDE-POCHE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

L'HAMEÇON.

C'est que sa voiture vient de se rompre là ,
vis-à-vis.

VUIDE-POCHE.

S'il pouvoit venir ici.

L'HAMEÇON.

C'est ce que je regardois.

VUIDE-POCHE.

Tiens. N'est-ce pas lui qui entre ?

L'HAMEÇON.

C'est lui-même ; il y vient peut-être attendre
une autre voiture. Viens avec moi , j'ai une bonne
idée ; nous reviendrons.

VUIDE-POCHE.

Allons , allons.

SCENE II.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

Eh , Bernardy.

BERNARDY.

Monfieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Pendant qu'on m'est allé chercher une voiture,
va-t'en chez la Présidente de Longs-nerfs.

BERNARDY.

Où demeure-t-elle ?

LE MARQUIS.

Quelque part du côté de la rue Boucherat,
ici près.

BERNARDY.

Ah ! c'est cette dame du chevalier Sous-tirant ?

LE MARQUIS.

Oui.

BERNARDY.

Elle n'est pas à Paris ; car il est avec elle à la
campagne , à ce que m'a dit son cocher.

LE MARQUIS.

Eh parbleu ; cela est vrai ; je l'avois oublié.

BERNARDY.

Monfieur le Marquis , si vous voulez aller quel-
que part ici près.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

BERNARDY.

Vous avez Madame de Plantemere.

LE MARQUIS.

Je ne puis la souffrir ; elle a envie d'être sa-
vante. Il faudroit lire avec elle tous les ouvrages
nouveaux.

BERNARDY.

LES DEUX FILOUX

17

BERNARDY.

Et Madame de Rocmare ?

LE MARQUIS.

Elle joue toujours & elle est avare, hors pour le jeu.

BERNARDY.

Et Madame la comtesse de la Villanfores.

LE MARQUIS.

Je l'ai eue plus de six mois. Va-t'en voir si Mademoiselle de Sotiny est chez elle.

BERNARDY.

Je ne vous conseille pas d'y aller.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ? Tout ce que nous avons de mieux de nos jeunes gens y passent leur vie.

BERNARDY.

Cela est bon pour des gens sans expérience ; des étrangers, par exemple.

LE MARQUIS.

C'est une fille charmante !

BERNARDY.

Je la connais bien.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne veux-tu pas que j'y aille ?

BERNARDY.

C'est qu'on ne fait pas ce qui veut arriver.

Tome VII.

B

LE MARQUIS.

Comment ?

BERNARDY.

Vous vous portez bien, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Mais, je crois que oui.

BERNARDY.

Eh bien, restez tranquille, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Voilà de vos propos, à vous vous autres, quand vous n'aimez pas une fille, vous la décriez.

BERNARDY.

Moi, je l'aime beaucoup ; & j'ai des raisons pour cela.

LE MARQUIS.

Comment ?

BERNARDY.

Je ne veux pas lui faire tort, mais je ne peux dire cela à Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERNARDY.

C'est moi qui l'ai enlevée à Marseille, d'où je l'ai menée à Aix.

LE MARQUIS.

Toi ?

BERNARDY.

Oui, d'homme d'honneur. En réverant d'I-

talie , je devins amoureux d'elle , je l'épou-
fai ; au bout de six mois je la plantai là ; mais
elle est venue à Paris me trouver : je lui ai con-
seillé de chercher fortune , & elle a réussi , com-
me vous voyez.

LE MARQUIS.

Elle est ta femme ?

BERNARDY.

Oui , Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tu en es peut-être jaloux ?

BERNARDY.

Ah ! Monsieur le Marquis sait bien que nous ne
pensons pas comme cela , nous autres , & puis je
ne la vois plus.

LE MARQUIS.

Va voir si ma voiture se raccommode , ou si
l'autre revient. (*Le coureur sort*).

S C E N E III.

LE MARQUIS , L'HAMEÇON *déguisé en*
peintre en miniature.

L'HAMEÇON , *faisant la révérence.*

Je viens d'apprendre , Monsieur le Marquis ,
qu'il vous est arrivé un malheur à l'instant , qui
seroit bien heureux pour moi , si vous le vouliez.

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous ?

L'HAMEÇON.

Je m'appelle Rajeuni , & je suis peintre en miniature.

LE MARQUIS.

Eh bien , qu'est-ce que vous me voulez ?

L'HAMEÇON.

C'est qu'il ne tient qu'à Monsieur le Marquis de me faire gagner , en un quart-d'heure , cinquante louis.

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

L'HAMEÇON.

Une Dame de grande distinction me les a promis , si je puis lui rapporter de Monsieur le Marquis un portrait fort ressemblant.

LE MARQUIS.

Ah , ah , c'est cela ?

L'HAMEÇON.

Oui vraiment ; car elle vous aime si fort , qu'elle m'en donneroit peut-être cent , si je réussissois.

LE MARQUIS.

C'est peut-être une vieille femme.

L'HAMEÇON.

Non, vraiment, elle est jeune, & fort jolie.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai donc jamais trouvée nulle part ?

L'HAMEÇON.

Je ne fais pas ; mais elle ne pense qu'à vous ; elle ne parle que de vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Rajeuni, vous me direz son nom ?

L'HAMEÇON.

Je ne le fais pas.

LE MARQUIS.

Sa demeure ?

L'HAMEÇON.

Elle est venue chez moi, & elle y revient tous les deux jours, pour voir si j'ai réussi. Il y a un mois que je suis Monsieur le Marquis à tous les spectacles, aux promenades, au rempart ; je commence bien mon portrait ; mais comme vous ne tenez pas en place, je ne saurois l'achever.

LE MARQUIS.

Vous avez donc fait quelque chose ? montrez-moi.

L'HAMEÇON.

Je ne l'ai pas ici ; mais si Monsieur le Marquis vouloit se tenir là, un petit quart-d'heure seulement, cela suffiroit ; & comme j'en ferois sûr-

ment beaucoup de copies ; parce que je connois mille femmes qui voudroient en avoir ; ma fortune seroit faite.

LE MARQUIS.

Eh bien , j'y consens , à condition que vous ferez tout ce qu'il vous fera possible pour savoir quelle est la Dame.

L'HAMEÇON , *faisant semblant de travailler.*

Je vous le promets.

LE MARQUIS.

Où demeurez-vous ?

L'HAMEÇON.

Monsieur le Marquis fait-il la rue du Ponceau ?

LE MARQUIS.

Non ; mais mes gens la trouveront.

L'HAMEÇON.

Ils n'auront qu'à demander Rajeuni , peintre en miniature , chez un Tabletier.

LE MARQUIS.

Cela est bon.

L'HAMEÇON.

Monsieur le Marquis , si vous voulez bien vous tourner un peu de mon côté.

LE MARQUIS.

Comme cela ?

L'HAMEÇON.

Oui. Fort bien. Je ne suis pas étonné si toutes

les Dames sont amoureuses de vous ; vous avez des traits nobles , enchanteurs ; tout cela n'est pas aisé à rendre,

LE MARQUIS.

On m'a toujours manqué.

L'HAMEÇON.

Vous n'êtes pas comme cela , vous , Monsieur le Marquis , vous êtes sûr des coups que vous portez dans le cœur des Dames. Aussi avec des yeux comme les vôtres , cela n'est pas étonnant,

LE MARQUIS.

Pouvez-vous rendre bien les yeux ?

L'HAMEÇON.

Ecoutez donc , je n'en ai guère fait comme ceux-là.

LE MARQUIS.

Vous êtes honnête , Monsieur Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Monsieur le Marquis , c'est l'état de la profession,



SCENE IV.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON, VUIDE-
POCHE, *en pauvre honteux, avec une*
béquille.

VUIDE-POCHE.

E ! Messieurs , ayez pitié d'un pauvre homme qui n'a jamais demandé l'aumône de sa vie.

LE MARQUIS.

Paix donc.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monsieur , par charité,

L'HAMEÇON.

Allons , laissez-moi donc ; vous voyez que j'ai affaire.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monsieur , je vous demande bien pardon.

L'HAMEÇON.

Allons , c'est bon , allez-vous en.

VUIDE-POCHE.

Monseigneur , si c'étoit votre bonté de me donner quelque chose.

LE MARQUIS.

Tais-toi.

VUIDE-POCHE.

Monseigneur, vous voyez un pauvre fermier dont tous les biens ont été brûlés.

LE MARQUIS.

Comment cela ?

VUIDE-POCHE.

Je m'en vais vous le dire, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là font toujours des histoires.

L'HAMEÇON.

Ne l'écoutez pas, Monsieur le Marquis, & ne remuez pas ; parce que j'en suis aux yeux, & c'est là le difficile.

LE MARQUIS.

Cela fera-t-il bientôt fait ?

L'HAMEÇON.

Oui, si vous ne remuez pas.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monseigneur !

LE MARQUIS.

Eh bien, comment as-tu été brûlé ? voyons.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monseigneur, c'est par une fusée d'artifice d'un feu que le Seigneur de notre village donnoit à sa maîtresse dans son château, le jour qu'il avoit vendu sa terre pour lui acheter des diamans, & lui meubler une maison.

LE MARQUIS.

Allons , cela n'est pas vrai.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monseigneur , cela est si vrai , que la ferme a été brûlée ; j'étois malade dans mon lit ; il m'est tombé une poutre qui m'a cassé la cuisse tout en haut à cet endroit-là. *Il lui prend la montre , & la fait voir par derrière lui à l'Hameçon.*

LE MARQUIS.

Eh ! finis donc. Eh bien , Monsieur Rajeuni , cela sera-t-il long encore ?

L'HAMEÇON.

Non , Monsieur le Marquis ; vous êtes attrapé.

VUIDE-POCHE.

Monseigneur

LE MARQUIS.

Allons , va-t-en.

VUIDE-POCHE.

Allons , Monseigneur , je m'en vais vous obéir.
(*Il s'enfuit.*)

LE MARQUIS.

Voyons , voyons , Monsieur Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Oh ! non , Monsieur , cela n'est pas fini , vous ne le trouveriez pas assez beau.

LE MARQUIS.

Eh bien , j'irai chez vous après demain , cela sera-t-il fait ?

L'HAMEÇON.

Oui, Monsieur le Marquis, tout sera fini. Je vous remercierai bien.

LE MARQUIS.

Vous me direz la Dame ?

L'HAMEÇON.

Monsieur le Marquis, quand vous la connaîtrez, vous serez bien heureux.

LE MARQUIS.

Je l'espère. (*L'Hameçon sort*).

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

EH bien, Bernardy ?

BERNARDY.

Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Ma voiture ?

BERNARDY.

Elle vient.

LE MARQUIS.

Quelle heure est-il ?

BERNARDY.

Je ne fais pas.

LES DEUX ALQUES

LE MARQUIS.

N'as-tu pas ma montre ?

BERNARDY.

Non, Monsieur, je ne la porte point aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je l'ai oubliée apparemment.

BERNARDY.

Non, je vous l'ai donnée ce matin, dès que vous avez été habillé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas.

BERNARDY.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Mais je ne l'ai point.

BERNARDY.

Vous l'avez donc perdue.

LE MARQUIS.

Il faut qu'on me l'ait prise.

BERNARDY.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Deux coquins qui sont venus ici tout-à-l'heure.

BERNARDY.

Et qui sont-ils.

LE MARQUIS.

L'un s'est dit peintre en miniature ; il demeure rue du Ponceau, chez, chez un Tabletier.

BERNARDY.

Cela n'est pas vrai ; je connois tout ce qui demeure dans cette rue-là. Et l'autre ?

LE MARQUIS.

C'est un pauvre , avec une béquille.

BERNARDY.

Avec une béquille ?

LE MARQUIS.

Oui , vraiment.

BERNARDY.

Vous ne reverrez jamais votre montre.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

BERNARDY.

C'est que j'ai rencontré un homme qui couroit aussi-bien que moi , avec une béquille à la main ; c'est sûrement votre voleur.

LE MARQUIS.

Parbleu , voilà deux grands marauts ; il faut avouer que je suis bien malheureux aujourd'hui !

BERNARDY.

Ah ! tout cela se réparera ; quelque dame vous rendra tout cela.

LE MARQUIS.

Allons , fais avancer ma voiture. (*Ils s'en vont*.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

C'est que j'ai rencontré un homme qui dit
qu'il a des idées, avec une pédale à la main ;
c'est un homme qui a une voix.

LE MAISONNIER.

Il y en a, voilà dans des moments ; il faut
savoir que je suis bien sûr de moi-même !

BERNARD.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

LE MAISONNIER.

Alors, fais attention, va-t'en. (Il s'en va.)

L A

D I E T T E.

QUATRE-VINGT-QUATRIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DESPREUILS.

ME. DENERÉE, *veuve, niece de M. Despreuils.*

LE CHEVALIER DE ST. JULES.

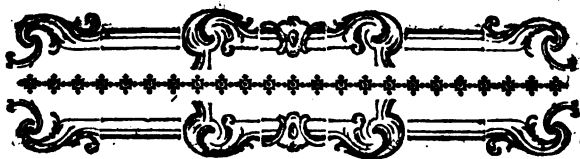
ME. BABAS, *gouvernante de M. Despreuils.*

LA ROCHE, *laquais de M. Despreuils.*

LE BRUN, *laquais du chevalier de St. Jules.*

M. SOBRIN, *médecin.*

La scène est chez M. Despreuils, dans un salon.



L A

D I E T T E.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

ME. DENERÉE, LE-CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici ?

ME. DENERÉE.

Mon oncle est toujours de même.

LE CHEVALIER.

Le délire continue ?

ME. DENERÉE.

Oui. Je ne veux pas vous parler devant les domestiques.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

Tome VII.

C

ME. DENERÉE.

C'est qu'ils ne sont pas bien intentionnés pour vous. Ils disent que mon oncle n'étoit pas malade, & que c'est le médecin que vous lui avez donné, qui lui a causé ce délire.

LE CHEVALIER.

Mais Monsieur Sobrin est fort sage, & j'ai fait pour le mieux.

ME. DENERÉE.

Je le crois ; mais la diette qu'il ordonne dans toutes les maladies a révolté nos gens, & ils ont tant dit à mon oncle que s'il ne vouloit pas manger, il mourroit, qu'aujourd'hui il se croit mort, oui, absolument mort.

LE CHEVALIER.

Quoi ! la tête de M. Despreuils est affoiblie à ce point-là ?

ME. DENERÉE.

Oui, vraiment, & si elle ne revient pas, & qu'il meure en effet, je ne pourrai jamais vous épouser.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas veuve, par conséquent maîtresse de vos volontés ?

ME. DENERÉE.

Il est vrai ; mais vous ne savez pas tout. J'attends de mon oncle la seule fortune que je puisse avoir.

LE CHEVALIER.

Je le fais.

ME. DENERÉE.

Vous n'êtes pas riche , & il m'étoit bien doux de pouvoir vous faire partager des biens que je ne faurois desirer sans vous.

LE CHEVALIER.

Votre cœur me suffit.

ME. DENERÉE.

Je le crois ; mais en vous épousant sans la succession de mon oncle , je vous ruinerois , en vous empêchant de faire un bon mariage ; & il a fait un testament par lequel il me déshérite , si je vous épouse.

LE CHEVALIER.

O ciel ! que m'apprenez-vous ?

ME. DENERÉE.

S'il mourait

LE CHEVALIER.

Ne pourroit-on pas faire casser le testament , comme ayant été fait dans le délire ?

ME. DENERÉE.

Ce seroit un procès dont le succès seroit très-douteux ; & comme les domestiques sont bien traités dans ce testament , le délire seroit très-difficile à prouver.

LE CHEVALIER.

Comment donc faire ?

ME. DENERE'E.

Il faut attendre M. Sobrin, que j'ai envoyé chercher par le Bruin, qui s'est trouvé ici fort à propos.

LE CHEVALIER.

Mais la gouvernante

ME. DENERE'E.

Madame Babas ?

LE CHEVALIER.

Oui, elle empêchera qu'on ne suive ses ordonnances.

ME. DENERE'E.

Il est vrai qu'elle est un peu contre lui, depuis le délire de mon oncle ; mais je vais lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

La chose sera difficile ; car elle est bien entêtée : la voici.



S C E N E I I.

ME. DENERÉE, LE CHEVALIER,

ME. BABAS.

ME. DENERÉE.

EH bien, Madame Babas, mon oncle se croit-il toujours mort ?

ME. BABAS.

Ah ! mon Dieu, Madame, plus que jamais ; il nous fait perdre l'esprit. Premièrement, il ne veut plus ouvrir les yeux, & il ne parle que de son enterrement, & puis il dit qu'on verra dans son testament qu'il ne veut ni cloches, ni chant ; quelle pitié ! ensuite il demande si on l'a lu.

LE CHEVALIER.

Est-ce que les Notaires n'ont pas vu qu'il étoit dans le délire ?

ME. BABAS

Mais c'est qu'il n'y étoit pas, Madame, & qu'il avoit toute sa raison comme moi. Il n'y a qu'un point qui le tourmentoit, c'étoit de savoir que vous vous portiez bien, vous, Monsieur le Chevalier & Monsieur Sobrin aussi. Pour Monsieur Sobrin, il a bien raison de le détester ; car

c'est cette chienne de diette qu'il lui a ordonnée qui l'a mis dans cet état-là.

LE CHEVALIER.

Eh bien, si vous le croyez, faites-le manger.

ME. BABAS.

Est-ce qu'il y a moyen à présent ? Il dit que les morts ne mangent point. J'ai beau lui dire : Mais, mon cher maître, écoutez donc une chose, si vous ne mangez pas, nous mourrons tous de chagrin. Eh bien, dit-il, tant mieux, nous nous reverrons bientôt ; car il nous aime bien, comme vous voyez : c'est le meilleur cœur du monde ! Pour moi, je crois que je deviendrai folle. Savez-vous que cela me fait tant de peur, cette vilaine diette, que, depuis que mon maître est comme cela, je fais mes quatre repas, & je mange, la nuit, quand je m'éveille ; il faut vivre avant de mourir, premièrement, & d'un.

ME. DENERE'E.

Eh mon Dieu ! Monsieur Sobrin ne vient pas.

ME. BABAS.

Qu'en voulez-vous faire, Madame ? Ah, pardi, voilà un beau médecin de neige ; c'est dommage qu'il n'y ait pas de dégel pour lui. Mais je m'amuse, moi, là, tandis que j'ai affaire. Voyons un peu . . . oui, il sera bien sur ce sofa.

LE CHEVALIER.

Qui donc , Madame Babas ?

ME. BABAS.

Monsieur Despreuils veut être transporté ici.

ME. DENERE'E.

Pourquoi faire ?

ME. BABAS.

Ah dame , pour Eh bien , voilà que je ne m'en souviens pas à présent. Ah ! mon Dieu , si j'allois devenir folle aussi , moi ! Je m'en vais manger un morceau & boire un coup promptement.

S C E N E III.

ME. DENERE'E , LE CHEVALIER , LA ROCHE , avec des oreillers.

LA ROCHE.

JE vais mettre les oreillers sur le canapé.

ME. DENERE'E.

Est-ce que mon oncle va venir ?

LA ROCHE.

Oui , Madame , c'est-à-dire , nous allons l'apporter ; car il dit que les morts ne marchent pas.

ME. DENERE'E.

Chevalier , allez-vous-en ; il feroit peut-être fâché de vous voir.

LA ROCHE.

Il ne le verra pas , Madame : il dit que lorsqu'on est mort on doit avoir les yeux fermés , & il tient parole. Je m'en vais le chercher. (*Il sort*).

ME. DENERE'E.

En vérité , cette situation est réellement affligeante.

LE CHEVALIER.

Il faut espérer qu'elle ne durera pas. Nous verrons ce que dira le Docteur.

ME. DENERE'E.

Voici , je crois , mon oncle.



SCÈNE IV.

M. DESPREUILS, *en robe de chambre*, M^E.
DENERE'E, LE CHEVALIER, M^E. BABAS
mangeant, LA ROCHE & LA FLEUR *por-*
tant M. Despreuils.

LA ROCHE.

T I E N S, par ici. Avance encore : posons-le là.

M^E. BABAS.

Un peu plus avant : fort bien.

M. DESPREUILS.

Eh ! tu me fais mal au cou , toi , la Roche.

LA ROCHE.

Oh que non , Monsieur.

M. DESPREUILS.

Eh parbleu , je le sens bien , apparemment ;

LA ROCHE.

Vous vous trompez , Monsieur.

M. DESPREUILS.

Comment , je me trompe ?

LA ROCHE.

Assurément , est-ce que les morts sont sensibles ?

M. DESPREUILS.

Ah ! tu as raison ; je n'y pensois pas.

ME. BABAS.

La Roche, allez-vous-en boire un coup avec la Fleur, & n'oubliez pas de manger au moins, car vous voyez où mene la diette.

LA ROCHE,

Oh ! laissez, laissez-nous faire, ne soyez pas en peine de nous.

SCENE V.

ME. DENERE'E, LE CHEVALIER, ME.
BABAS.

ME. DENERE'E

EH bien, mon oncle, comment vous trouvez-vous ?

M. DESPREUILS.

Mais assez bien. Je ne croyois pas qu'on mourût comme cela, sans sentir ni mal, ni douleur.

ME. DENERE'E.

Mais vous n'êtes pas mort. . .

M. DESPREUILS.

Je ne suis pas mort ? qui vous a dit cela ?

ME. DENERE'E

Non , assurément , vous ne l'êtes point : rappelez votre raison. . . .

M. DESPREUILS.

Comment ma raison ? est-ce que les morts sont des fous ? croyez-vous qu'ils aient envie de rire ? Laissez-moi tranquille ; voilà l'état où je dois être , je le fais mieux que vous.

ME. DENERE'E.

Mais , mon oncle , croyez-nous donc.

M. DESPREUILS.

Ah ça , voulez-vous me faire mettre en colere , afin que les morts se moquent de moi ; car je ferois , je crois , le seul mort en colere.

ME. BABAS.

Moi , je ne lui veux rien dire : s'il vouloit manger , cela seroit différent.

M. DESPREUILS.

Mais je vous dis que dans notre monde on ne mange pas.

ME. BABAS

Eh bien , soyez du nôtre ; il vaut mieux être un bon vivant qu'un triste mort.

ME. DENERE'E,

Ah ! voilà le Brun.

SCENE VI.

ME. DENERE'E , M. DESPREUILS , M.
SOBRIN , ME. BABAS , LE BRUN.

LE CHEVALIER.

EH bien , le Docteur vient-il ?

LE BRUN.

Vous allez le voir ; il me fuit : le voilà qu'il
entre.

ME. DENERE'E , *allant au devant de lui.*

Monfieur le Docteur , que dites-vous de l'état
de mon oncle ?

M. SOBRIN.

Tout-à-l'heure , Madame , tout-à-l'heure (*il
tâte le poulx de M. Despreuils*).

ME. BABAS.

Monfieur , depuis le matin il fe croit mort.

M. SOBRIN.

Bon.

ME. BABAS.

Songez donc qu'il n'a pas mangé depuis huit
jours.

M. SOBRIN.

Bon.

ME. BABAS.

Toute la nuit il a été très-agité.

M. SOBRIN.

Bon.

ME. BABAS.

Et, quelque chose que nous lui ayions dit, il n'a pas voulu ouvrir les yeux.

M. SOBRIN.

Bon.

ME. BABAS.

Comment, bon, bon, bon ; mais s'il continue, nous ne saurons qu'en faire.

M. SOBRIN.

Fort bien : je fais à présent la cause du mal, & je le guérirai.

ME. BABAS.

Vous ne le guérirez pas, si vous ne trouvez le moyen de le résoudre à manger.

M. SOBRIN.

Au contraire. Ecoutez-moi.

ME. BABAS.

Mais, Monsieur, quand il n'y a plus d'huile dans une lampe, premièrement & d'un, il faut bien qu'elle s'éteigne ; on ne vit pas de l'air du temps, & votre diette...

ME. DENERE'E

Ecoutez M. le Docteur, Madame Babas.

ME. BABAS.

Ah ! mon Dieu, qu'il parle tant qu'il voudra ;

mais ce n'est pas avec des paroles qu'on guérit un malade. J'ai parlé à mon mari jusqu'au dernier moment , & cela ne l'a pas empêché de mourir, le pauvre défunt !

ME. DENERÉE.

Finissez donc.

ME. BABAS.

Allons , je me tais ; mais . . .

M. SOBRIN , à *Madame Denerée*.

Madame , le mal de M. votre oncle est dans le sang , c'est-à-dire , que la fermentation a causé une fièvre qui tourne à la malignité , & que , sans perdre un instant , il faut le saigner trois fois , d'heure en heure.

ME. BABAS.

Ce n'est pas mon avis à moi , Madame ; c'est Monsieur votre oncle ; mais c'est mon maître.

M. DESPREUILS.

Qu'est-ce que dit le Docteur , Madame Babas ?

ME. BABAS.

Il dit qu'il veut vous faire saigner trois fois ; n'y consentez pas , mon cher maître.

M. DESPREUILS.

Je ne crois pas qu'il s'en avise.

M. SOBRIN.

Mais, Monsieur Despreuils. . .

M. DESPREUILS.

Non, Monsieur; vous m'avez tué, contentez-vous de cela. On peut bien ouvrir un mort; mais on ne le saigne pas; & je vous empêcherai bien de me poursuivre au delà du tombeau.

ME. BABAS.

Et moi aussi, je vous assure.

ME. DENERE'E.

Madame Babas, je vous prie de ne pas vous opposer aux secours qu'il est à propos de donner à mon oncle.

ME. BABAS.

Mais Madame . . .

ME. DENERE'E.

Taisez-vous.

ME. BABAS, *à part.*

Si je ne parle pas, je n'en penserai pas moins.

LE CHEVALIER, *bas.*

Docteur, comment fetez-vous? ils ne le laisseront jamais saigner.

M. SOBRIN.

Je sens bien que Madame Babas s'y opposera; & que le malade sera fort difficile à saigner de force; ainsi il faut prendre un autre parti.

LE CHEVALIER.

Voyons.

M. SOBRIN.

Avez-vous quelqu'un sur qui vous puissiez compter ici ?

M^E. DENERE'E.

Oui, il y a le Brun, qui est au Chevalier.

M. SOBRIN.

Eh bien, je vais vous envoyer un remède, qu'il lui fera prendre, sans que Madame Babas le sache, & cela arrêtera les progrès de la fièvre; vous en pouvez être sûrs.

M^E. DENERE'E.

Allons, envoyez-le promptement.

M. SOBRIN.

Je vous l'apporterai moi même, &, quelques temps après, je viendrai voir l'effet du remède.

M^E. DENERE'E.

Allez, ne tardez pas.

LE CHEVALIER, à Madame Denerée.

Je vais conduire le Docteur.

M^E. DENERE'E.

J'y vais aussi; je veux savoir ce qu'il pense réellement de l'état de mon oncle.

SCENE

SCENE VII.

M. DESPREUILS, ME. BABAS, LE BRUN.

ME. BABAS.

P O U R des gens d'esprit, comme ils donnent tête baissée dans tout ce que dit cet homme-là ! Ah ! si notre Monsieur Tibia n'étoit pas en campagne, comme il auroit déjà guéri notre maître !

LE BRUN.

Qu'est-ce que c'est que Monsieur Tibia ?

ME. BABAS.

Ah ! c'est un petit chirurgien qui demeure ici au coin de la rue à droite. Il m'a donné une fois une médecine qui m'a purgée pendant onze jours ; aussi je n'ai pas été malade depuis.

LE BRUN.

Ah ça, voulez-vous que je guérisse Monsieur Despreuils, moi ?

ME. BABAS.

Assurément, je le veux ; tenez, j'ai plus de confiance en vous, qu'à ce Docteur, avec sa grande perruque & sa canne. Quand on dit un

Tome VII.

D

Docteur, c'est pour moi comme si l'on disoit un ignorant.

LE BRUN.

Cela est souvent la même chose. Ah ça, qu'est-ce que vous me donnerez, si je réussis ?

ME. BABAS.

Tout ce que vous m'avez demandé.

LE BRUN.

Né badinons pas ; vous savez que depuis longtemps j'ai envie de vous épouser.

ME. BABAS.

Eh bien, je vous épouserai, cela ne me fait rien ; parce qu'on m'a prédit que je serois veuve trois fois.

LE BRUN.

Je ne crois pas aux Devins. Allons, commencez par me donner des draps blancs, & envoyez-moi la Roche avec une échelle.

ME. BABAS.

Vous me direz donc . . .

LE BRUN.

Oui, oui, après.



S C E N E V I I I.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

M. DESPREUILS.

En bien, qu'est-ce donc que l'on fait ? est-ce qu'on ne songe pas à mon enterrement ?

LE BRUN.

Pardonnez-moi, Monsieur, on va apporter la tenture.

M. DESPREUILS.

Avec toutes leurs cérémonies, ces gens-là gâtent la mort ; mais j'ai dit dans mon testament que je n'en voulois point.

LE BRUN.

Dame, Monsieur, je n'en fais ; mais puisque le vin est tiré il faut le boire.

M. DESPREUILS.

Allons, finissez donc.



S C E N E IX.

M. DESPREUILS, LE BRUN, LA ROCHE,
avec des draps & une échelle.

LE BRUN.

AIDEZ-moi donc, Messieurs ? (*Ils tendent les draps*).

M. DESPREUILS.

Cela avance-t-il ?

LE BRUN.

Oui, Monsieur, voilà qui est fait. (*Ils s'en vont*).

S C E N E X.

M. DESPREUILS.

J E ne fais pas quand ils viendront me chercher.
Je suis bien fâché d'avoir défendu les cloches ;
j'aurois entendu tout cela , & je saurois quand
on auroit fini ; car je ne sens rien.



SCENE XI.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

LE BRUN, *contrefaisant plusieurs voix.*

QU'EST-CE donc là qui passe? — C'est ce pauvre M. Despreuils.

M. DESPREUILS.

Ah, ah! je passe; cela sera bientôt fait.

LE BRUN.

A-t-il été malade long-temps? — Non; mais ses gens pleurent bien. — C'est qu'ils l'aimoient beaucoup. — Voyez donc ce pauvre le Brun comme il est affligé. — Est-ce qu'il étoit à lui? — Non; mais il ne l'aimoit pas moins. — S'il avoit su cela, il lui auroit assurément laissé quelque chose. — Allons, voilà le convoi passé. — Adieu, Monsieur, adieu, Madame. — Mes compliments chez vous, — Je n'y manquerai pas.



SCENE XII.

M. DESPREUILS.

JE n'entends plus rien. Je voudrois bien savoir où je suis à présent. Je crois que je puis ouvrir les yeux. (*Il ouvre les yeux*). Ah, ah! je ne vois que du blanc. Apparemment que ce sont les champs Elisées. Mais que dois-je faire? dois-je me lever ou rester tranquille? Pour le savoir, attendons qu'il paroisse quelques âmes, qui sans doute me le diront. — Ah! mon Dieu, que je m'ennuie! On a bien raison de dire dans l'autre monde qu'on s'ennuie comme un mort; mais j'entends quelqu'un. Examinons sans rien dire.

— *Enfin, on se réveille, on se réveille.*
 — *Un mort, un mort, un mort!*
 — *Un mort, un mort, un mort!*
 — *Un mort, un mort, un mort!*
 — *Un mort, un mort, un mort!*



SCENE XIII.

M. DESPREUILS, M^{re}. BABAS, LE BRUN,
enveloppés chacun d'un drap de la tête aux
pieds.

M. DESPREUILS.

C^E sont deux ames.

LE BRUN, *bas.*

Le Docteur a envoyé une petite bouteille, que
j'ai là pour lui faire prendre.

M^{re}. BABAS.

Jetez-la par la fenêtre.

LE BRUN.

Non, je veux la lui faire voir, pour lui prou-
ver que je n'en ai pas eu besoin.

M^{re}. BABAS.

Madame Denerée croit que nous ne réussons
pas.

LE BRUN.

Elle verra qu'elle s'est trompée.

M. DESPREUILS.

Je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent;
mais que vois-je ! je crois que c'est le Brun.

LE BRUN.

Où, Monsieur, c'est moi-même,

M. DESPREUILS.

Depuis quand es-tu mort ?

LE BRUN.

Monsieur, deux heures après Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Madame Babas est morte ?

ME. BABAS

Où, mon cher maître, du chagrin de ne plus vous voir : j'ai dit comme cela, qu'est-ce que j'ai affaire au monde à présent ? & je suis morte tout de suite ; & le Brun, qui m'aimoit, est mort aussi.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, j'en suis bien aise ; car je ne connois personne ici.

ME. BABAS.

Que faisiez-vous donc là ?

M. DESPREUILS.

Rien. Je m'ennuiois.

LE BRUN.

Mais il faut faire quelque chose pour s'amuser,

M. DESPREUILS.

En quoi ?

ME. BABAS.

Boire & manger.

M. DESPREUILS,

Vous vous moquez de moi ; des ames ne mangent pas.

LE BRUN.

Je le croyois comme vous ; mais nous avons déjà goûté , & nous allons souper.

M. DESPREUILS.

Quel conte vous me faites !

LE BRUN.

Vous allez voir, Madame Babas , vous avez nos deux poulets ?

ME. BABAS.

Oui, les voici ; je les ai choisis bien gras.

LE BRUN.

Et moi , j'ai deux bouteilles de vin , du meilleur qui soit en Bourgogne.

M. DESPREUILS.

Et vous allez boire & manger ?

LE BRUN,

Sûrement ; vous allez voir.

M. DESPREUILS.

Je ne comprends pas cela.

ME. BABAS.

Est-ce que vous n'avez pas faim ?

M. DESPREUILS.

Parbleu si fait , j'ai faim & soif , on ne peut pas davantage ; mais je ne crois pas que je doive manger.

ME. BABAS.

Eh bien , Monsieur , ce sont vos affaires ; pour nous , nous allons toujours manger , n'est-ce pas , le Brun ?

LE BRUN.

Ah ! je vous en réponds..

ME. BABAS.

Mettons-nous ici auprès de Monsieur , pour lui tenir compagnie. Voilà votre poulet. Donnez-moi du pain.

LE BRUN.

En voici. (*Ils mangent.*)

M. DESPREUILS.

Votre poulet sent bien bon.

ME. BABAS.

Il est excellent !

LE BRUN.

J'avois bien faim.

ME. BABAS.

Buvons donc.

LE BRUN.

Volontiers. (*Il verse à boire, & ils boivent.*)

M. DESPREUILS.

Savez-vous à quoi je pense, pendant que vous mangez tous les deux ?

LE BRUN, *la bouche pleine.*

Non, Monsieur, à quoi ?

M. DESPREUILS.

A tout ce qu'on dit dans le monde d'où nous venons, quand on parle de celui-ci.

LE BRUN.

Oui, cela est bien drôle : on y parle souvent de tout, sans savoir ce qu'on dit.

M. DESPREUILS.

Affurément, puisqu'on dit que quand on est mort, on ne mange pas.

ME. BABAS.

Ah ! mais, dame, écoutez donc ; peut-être qu'ici il n'y a que le peuple qui mange, pour le récompenser de n'avoir pas fait aussi bonne chère que vous de son vivant.

LE BRUN.

Ah, pardi, pour moi, je serois bien fâché de n'être pas peuple ici ; je serois privé d'un trop grand plaisir,

ME. BABAS.

Ce qu'il y a de meilleur encore , c'est qu'on peut manger tant qu'on veut , sans craindre que cela fasse du mal ; parce qu'on ne meurt pas deux fois.

LE BRUN.

Cela n'est pas malheureux ; on n'est seulement pas malade ici ; ce n'est pas comme là haut. En vérité , je les plains bien ces pauvres vivants ! Allons , buvons.

ME. BABAS.

Monsieur , à votre santé.

LE BRUN.

C'est sans cérémonie. A l'honneur de la vôtre.

M. DESPREUILS.

Vous trouvez donc du goût à ce que vous mangez ?

ME. BABAS.

Et un bon goût. Tenez , sentez cela.

M. DESPREUILS.

Diable ! cela augmente ma faim.

LE BRUN.

Cela est bien malheureux d'être condamné comme cela à avoir toujours faim , sans pouvoir manger.

M. DESPREUILS.

Vous croyez que je suis condamné à cela ?

ME. BABAS,

Ah dame, je ne fais pas. Qu'est-ce qui fait cela ? Si vous voulez, quand nous aurons fait connoissance ici, nous nous informerons des tenants & des aboutissants, & nous vous dirons de quoi il retourne.

M. DESPREUILS.

Oui, mais en attendant....

LE BRUN.

Vous êtes sûr de ne pas mourir de faim.

M. DESPREUILS.

Oui; mais de souffrir beaucoup.

LE BRUN.

Cela pourroit bien être; mais il faut prendre patience, je n'y fais pas d'autre remède.

M. DESPREUILS.

Écoutez-moi: vous êtes tous les deux mes amis.

ME. BABAS.

Et nous le ferons toujours à présent; voilà de quoi vous pouvez être bien sûr.

M. DESPREUILS.

Si vous me promettiez le secret, il me semble que je pourrais essayer de manger.

LE BRUN.

Oui ; mais c'est que nous avons encore faim.

M. DESPREUILS.

Rien qu'une cuisse de poulet seulement.

ME. BABAS.

Ah oui , pour essayer , n'est-ce pas ?

LE BRUN.

Oui ; mais c'est que l'appétit vient quelque-
fois en mangeant , & puis nous...

M. DESPREUILS.

Mes amis , je vous en prie.

ME. BABAS.

Vous n'en direz rien.

M. DESPREUILS.

Non , non.

LE BRUN.

Tenez , voilà une cuisse.

ME. BABAS.

Et du pain.

M. DESPREUILS.

En vous remerciant. (*il dévore*).

ME. BABAS.

Cela est-il bon ?

M. DESPREUILS, *la bouche pleine.*

Excellent !

LE BRUN.

Il faut boire.

M. DESPREUILS.

Donnez , donnez. (*Il boit*). Voilà de bon vin.

LE BRUN.

C'est qu'il n'y a pas ici de cabaretier. Le vin est naturel.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi quelque chose encore.

LE BRUN.

Tenez , voilà une aile.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi à boire. (*Il boit*).

ME. BABAS.

Cela ne va pas mal. Je commence à croire à présent que vous n'êtes pas condamné à mourir toujours de faim ; dame , écoutez donc : plus on vit , plus on apprend.

M. DESPREUILS.

En vérité , mes amis , je suis bien heureux que vous soyez morts.

LE BRUN.

Buvez , buvez. (*Il lui verse à boire*).

M. DESPREUILS , après avoir bu.

Tout cela me fait un grand plaisir !

LE BRUN.

Vous voyez bien que les morts vous apprennent à vivre.

ME. BABAS.

Si j'étois de vous, pour vous amuser ; car vous n'avez rien à faire, je m'amuserois à dormir, c'est toujours autant de pris.

M. DESPREUILS.

Les morts dorment-ils ?

LE BRUN.

Tant qu'ils veulent.

M. DESPREUILS.

Je commence à le croire ; car j'en ai bien envie.

ME. BABAS.

Eh bien, essayez. Attendez, je vais raccommoder votre bonnet de nuit & votre couvre-pieds. Là, voilà qui est bien. Bon soir.

M. DESPREUILS.

Bon soir, bon soir.

LE BRUN.

Bon soir, Monsieur. Il ne me réponds pas : bon soir, Monsieur. Ma foi, il est déjà endormi.

ME. BABAS.

Le voilà sauvé.

LE

LE BRUN.

Pour moi , je le crois. Bon [soir, Monsieur. Il n'entend rien.

ME. BABAS.

Allons , emportons tout cela.

LE BRUN.

Non , laissons-le là.

S C E N E X I V .

M. DESPREUILS , ME. DENERÉE , LE
CHEVALIER , ME. BABAS , LE
BRUN.

ME. DENERE'E.

NOUS avons tout entendu. Mon oncle dort-
il tout de bon ?

LE BRUN.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas le réveiller.

ME. BABAS.

Oh ! il n'y a rien à craindre ; quand il dort
une fois , on tireroit le canon de la Bastille que
cela ne lui feroit rien.

Tome VII.

E

ME. DENERÉE.

Voilà une heureuse idée que le Brun a eu là.

LE BRUN.

Je m'en vais détendre tout cela pour quand il se réveillera.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi.

LE BRUN.

J'aurai bientôt fait. (*Il va chercher une échelle, & il détend les draps*).

ME. DENERÉE.

Pourvu qu'il revienne dans son bon sens.

ME. BABAS.

Ah ! pardi , il y fera , puisqu'il a mangé ; je vous en réponds , moi. Je voudrais avoir autant d'écus que les Médecins ont tué de monde avec leur chienne de diette. Pour moi je fais bien que , lorsque je serai malade , je demanderai toujours à manger : tant qu'on mange on ne meurt pas.

LE BRUN.

Allons , voilà qui est fait (*Il emporte les draps & l'échelle*).

ME. DENERÉE.

Je ne suis pas encore sans inquiétude.

LE CHEVALIER.

Vous verrez , à son réveil.

SCÈNE XV.

ME. DENERÉE, LE CHEVALIER, M.
DESPREUILS, M. SOBRIN, ME.
BABAS, LE BRUN.

LE BRUN.

VOILA Monsieur le Docteur.

M. SOBRIN.

Eh bien, notre malade ?

ME. DENERÉE.

Il dort, & je le crois hors d'affaire.

M. SOBRIN.

Cela doit être. Oh ! j'étois sûr de mon fait
Il faut le réveiller.

ME. BABAS.

Non, Monsieur ; laissez, je vous prie, repo-
ser mon pauvre maître ; vous voudrez peut-être
encore le saigner.

M. SOBRIN.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur ;
d'ailleurs il ne doit plus en avoir besoin.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez, Docteur ?

M. SOBRIN.

Quand je vous dis que j'en suis sûr. Allons, Monsieur Despreuils.

M. DESPREUILS.

Ah ! c'est vous, Docteur ?

M. SOBRIN.

Oui, c'est moi. Donnez-moi votre bras. Fort bien : il n'y a plus d'agitation.

M. DESPREUILS.

Ah ! Docteur, j'ai fait un terrible rêve.

ME. BABAS.

Ah ! s'il prend cela pour un rêve !

ME. DENERE'E.

Ne dites donc rien, Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Je me suis cru mort.

M. SOBRIN.

Eh bien, vous ne le croyez plus ?

M. DESPREUILS.

Non, vraiment ; je me sens même assez de force.

M. SOBRIN.

C'est moi qui vous ai tiré de là.

M. DESPREUILS.

Vous ?

M. SOBRIN.

Oui, avec un températif que je vous ai fait donner.

M. DESPREUILS.

Je ne me souviens pas...

LE BRUN.

Je m'en souviens bien, moi.

M. SOBRIN.

Ne vous l'a-t-on pas remis pour le faire prendre à Monsieur Despreuils?

LE BRUN.

Oui, Monsieur; mais comme vous ne vouliez pas croire que c'étoit la diette qui l'avoit mis dans l'état où il étoit, Madame Babas & moi nous lui avons fait manger une cuisse & une aile de poulet : il a bien dormi ; il se porte à merveille, & voilà votre températif que j'avois gardé dans ma poche.

M. SOBRIN.

Quoi ! vous l'avez fait manger ?

ME, BABAS.

Oui, Monsieur; tenez, voilà les restes du poulet & du vin.

M. SOBRIN.

Et vous le croyez guéri ?

LE BRUN.

Assurément ; & vous en êtes convenu vous-même tout-à l'heure.

M. SOBRIN.

Eh bien , je me suis trompé.

ME. BABAS.

C'est peut-être votre habitude.

ME. DENERÉE.

Docteur , vous convenez donc que Monsieur Despreuils

M. SOBRIN.

Est fort mal.

M. DESPREUILS.

Moi fort mal ! (*Il se lève*). Je ne conviendrai pas de cela.

M. SOBRIN.

Voyez à quoi vous l'exposez.

M. DESPREUILS.

A te chasser , maudit ignorant.

M. SOBRIN.

Ceci est un peu fort ; un malade n'a jamais chassé un Médecin. Vous me appellerez ; mais vous ne m'aurez pas quand vous voudrez.

ME. BABAS.

Ah ! tant mieux. Je voudrais bien ne le revoir jamais ici.

SCENE DERNIERE.

ME. DENERÉE, M. DESPREUILS, LE
CHEVALIER, ME. BABAS, LEBRUN.

LE BRUN.

J'ESPERE, Monsieur, que vous serez plus content de votre nouveau Médecin, & que si vous avez été fâché contre Monsieur le Chevalier pour vous avoir donné l'autre...

M. DESPREUILS.

Moi, j'ai été fâché contre le Chevalier ?

ME. DENERÉE.

Oui, mon oncle ; puisque vous avez mis dans votre testament que vous me déshériteriez, si jamais je voulois l'épouser.

M. DESPREUILS.

J'ai fait mon testament ?

ME. BABAS.

Oui, Monsieur.

M. DESPREUILS.

Et j'y ai mis cette clause ?

ME. DENERE'E.

Oui, mon oncle.

M. DESPREUILS.

Eh bien, je vais l'annuler par un bon contrat bien en forme, où je ne vous donnerai tout mon bien qu'à condition que vous l'épouserez sans différer.

ME. DENERE'E,

Ah ! mon oncle !

M. DESPREUILS.

Je n'ai jamais eu d'autre intention.

LE CHEVALIER.

Monsieur, toute la vie . . .

M. DESPREUILS.

Ne parlons point de remerciements. Laissez-moi aller m'habiller ; car je veux sortir, & passer chez mon Notaire.

LE BRUN,

Monsieur, nous avons fait un marché, Madame Babas & moi.

M. DESPREUILS.

Qu'est-ce que c'est ?

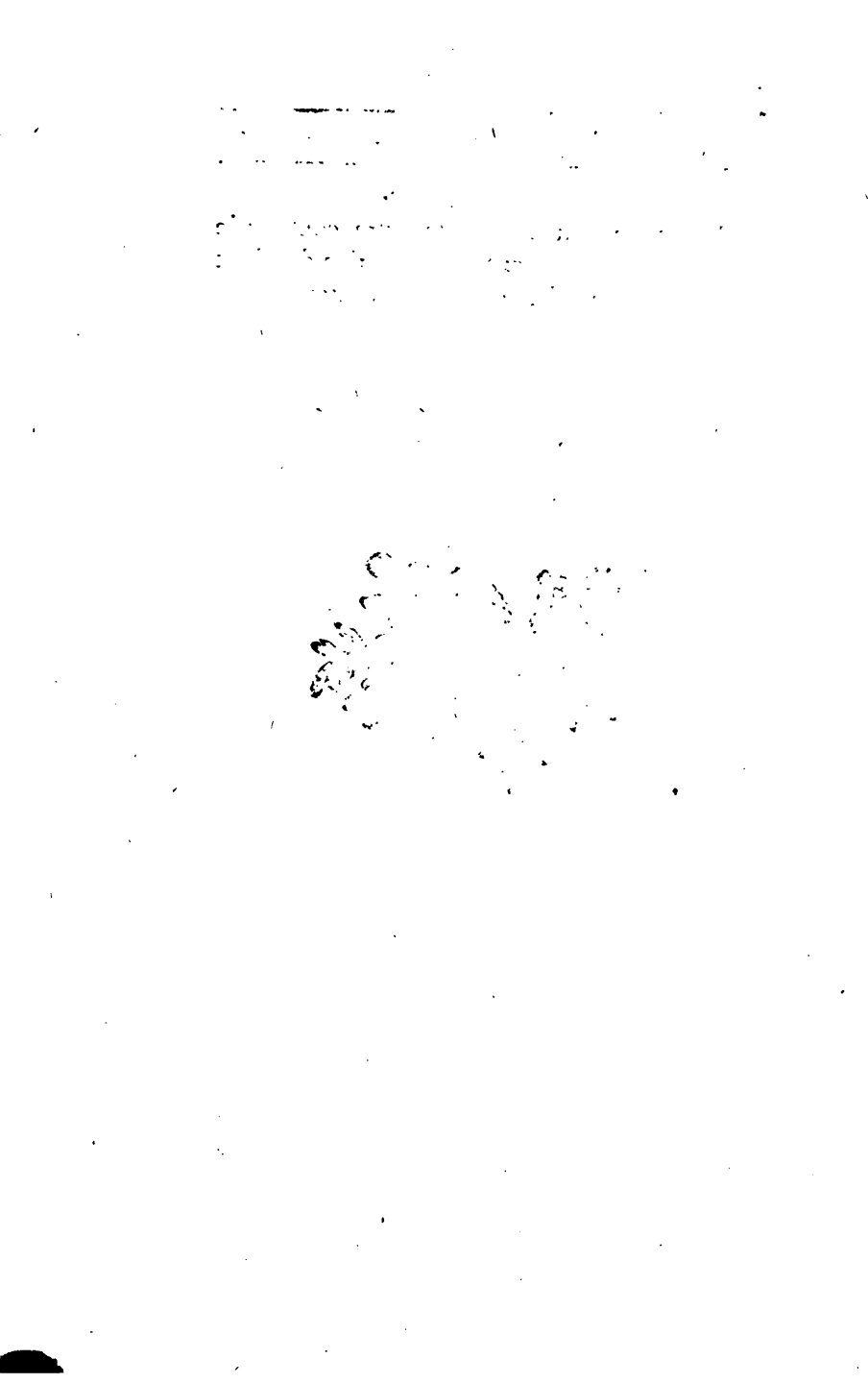
LE BRUN.

Qu'elle m'épouserait, si je vous guérissais.

M. DESPREUILS.

J'entends : c'est encore un autre contrat ; je m'en charge. Un vieux garçon n'a rien de mieux à faire que de marier tout ce qui l'entoure.





LES

DEUX AUTEURS.

QUATRE-VINGT-CINQUIEME PROVERBE.

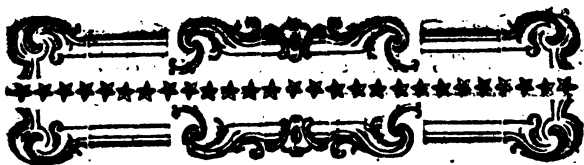
P E R S O N N A G E S.

M. LE NAIN , }
M. LE GRIS, } *Auteurs.*

La Scène est dans le jardin de l'Infante, à Paris.

LE COMTE DE TULLE

LE MARQUIS DE TULLE



PROLOGUE.

M. LE GRIS, M. LE NAIN.

M. LE GRIS.

BON jour, Monsieur le Nain.

M. LE NAIN.

Bon jour, Monsieur le Gris.

M. LE GRIS.

Savez-vous du nouveau?

LE NAIN.

N'avez-vous rien appris ?

M. LE GRIS.

Il a paru, je crois, une platte brochure.

M. LE NAIN.

Il faut faire du bon, quelque chose qui dure.

Je crois l'avoir trouvé : faites-moi compliment.

M. LE GRIS.

Hâtez-vous de parler : que dites-vous ? comment !

78 LES DEUX AUTEURS.

M. LE NAIN.

J'avois toujours été très-peu recommandable ;
Mais je viens de finir un ouvrage admirable.

M. LE GRIS , *ironiquement.*

Je crois , sortant de vous , qu'il doit être excellent ;
Et personne jamais n'eut un pareil talent.

M. LE NAIN.

Vous changerez de ton , voyant ma tragédie.

M. LE GRIS.

C'est là cet ouvrage...

M. LE NAIN.

Ouf.

M. LE GRIS.

Mais il faut du génie.

M. LE NAIN.

Je conviens avec vous que je n'en eus jamais.

M. LE GRIS.

Qui peut donc vous donner l'espérance d'un grand succès ?

M. LE NAIN.

Vous n'en pourrez prévoir la pleine réussite
Qu'en sachant mon projet , qu'en voyant ma
conduite.

M. LE GRIS.

Mais il faudroit avoir de l'esprit & du goût.

M. LE NAIN.

Vous verrez , par mon plan , qu'il n'en faut point
du tout.

J'exerçois vainement l'art divin de la rime ;
Car c'est du temps perdu , lorsque l'on s'en escrime
Sans avoir un bon fond ; soyez-en convaincu.

M. LE GRIS.

J'ai , pour nier cela , je pense , assez vécu.
C'étoit bon autrefois ; cette vieille méthode ;
Dans ce siècle d'esprit , a bien changé de mode :
Lorsque l'on fait écrire , a-t-on besoin d'autre art ?

M. LE NAIN.

Quand la nature est belle , il ne faut point de fard ;
Et sous la draperie , on sent que dans l'antique
C'est à montrer le nud que l'artiste s'applique ;
Mais revenons au fond : sans lui , point d'intérêt.

M. LE GRIS.

Et sans lui la musique a-t-elle moins d'effet ?

M. LE NAIN.

Je crois qu'elle en auroit encore davantage ;
Puisqu'il augmenteroit le charme de l'ouvrage.

M. LE GRIS.

Laißons aux amateurs à traiter ce sujet.

M. LE NAIN.

Oui , vous avez raison : reprenons notre objet ;
Car je dois vous prouver que pour ma tragédie

Je n'ai pas eu besoin d'esprit , ni de génie.
D'une pièce bien faite , en s'emparant du plan ;
On en peut faire trois , d'un genre différent ;
Mais il faut bien choisir , chez un auteur habile ,
Toujours très-applaudi : le reste est très-facile.

M. LE GRIS.

Et si le genre est bas ?

M. LE NAIN.

Il faudra l'ennoblir.

M. LE GRIS.

Je ne vois pas comment vous pourrez réussir.

M. LE NAIN.

En prenant mon sujet à l'opéra-comique.

M. LE GRIS.

Ah ! votre tragédie est donc mise en musique ?

M. LE NAIN.

Point du tout , en grands vers , qu'on doit crier
très-fort.

M. LE GRIS.

Des poutions de l'Acteur dépendra votre sort ?

M. LE NAIN.

Non , non.

M. LE GRIS

De plus en plus ceci toujours m'étonne.

M. LE NAIN.

M. LE NAIN.

Apprenez mon secret ; la recette est fort bonne.

M. LE GRIS.

A l'opéra-comique aller prendre un sujet !

M. LE NAIN.

Mais puisqu'on l'y choisit pour en faire un ballet ;
Je peux bien m'en saisir pour une tragédie.

M. LE GRIS , ironiquement.

Et moi , je le prendrai pour une comédie.

M. LE NAIN.

Pourquoi non ? C'est à quoi je n'avois pas pensé.

M. LE GRIS.

Pour prendre un tel moyen , il faut être insensé !

M. LE NAIN.

Il faut prendre où l'on peut.

M. LE GRIS.

N'avez-vous point de honte ?

M. LE NAIN.

Non , car j'ai bien choisi ; c'est un très joli conte.
Quand j'ai vu qu'en suivant pas à pas un sujet ,
D'un opéra-comique on fait un bon ballet ,
J'ai dit , suivant ce plan jusqu'à la moindre scène ,
J'en puis faire un bon drame , & sans beaucoup
de peine.

82 *BES DEUX AUTEURS.*

M. LE GRIS.

Supposant qu'il soit bon , on le reconnoitra.

M. LE NAIN.

Et le public charmé , trois fois *bravo* criera.

M. LE GRIS.

Ah ! si vous le croyez , je vous en félicite.

M. LE NAIN.

Mais pour être applaudi faut-il tant de mérite ?

M. LE GRIS.

Quel conte avez-vous pris ?

M. LE NAIN.

C'est Annette & Lubin.
Et mon ouvrage , à moi , c'est Ulzette & Zaskin ,
En cinq actes bien pleins , hormis le quatrième ,
Qui , foible d'action , fait briller le cinquième .

M. LE GRIS.

Mais Annette & Lubin , . . .

M. LE NAIN.

Est un sujet charmant !
Le Bailli n'est-il pas un jaloux , un tyran ,
Un ministre cruel , respirant la vengeance ,
Toujours persécutant la vertu , l'innocence ?
Le Seigneur généreux , l'image d'un bon Roi ,
Qui suit plutôt son cœur qu'une cruelle loi ?

L'ES DEUX AUTEURS. 83

M. LE GRIS.

Et comment amener un dénouement tragique ?

M. LE NAIN.

Ah ! rien n'est plus facile , & le conte l'indique.
Dans mon drame je fais triompher la vertu ,
Par elle on voit le vice à ses pieds abbatu.

M. LE GRIS.

Mais il faut de beaux vers.

M. LE NAIN.

J'en ai d'assez aimables ,
Plusieurs sont très-heureux ; mais les plus admirables ,
Et que je fais toujours pour être surprenants ,
Sont ceux qui sont obscurs ; ils sont éblouissants.

M. LE GRIS , ironiquement .

Vous répondez à tout , & sans soins & sans veilles ,
Vous avez le secret de faire des merveilles.

M. LE NAIN.

Je ne me cache point , on pourra m'imiter.
Les Auteurs tels que moi pourront en profiter :
Arrachant les lauriers des mains de Melpomene ,
On les verra briller tour à tour sur la scène.

M. LE GRIS.

Mais pour répondre mieux d'un si brillant succès ,
Il auroit fallu faire au moins quelques essais ;
A quelques gens d'esprit , de goût , vous faire entendre.

M. LE NAIN.

Je m'en suis bien gardé ; je veux brusquer , sur-
prendre ,
Enlever les *bravo* , & cela dès ce soir ;
Vous y pouvez compter.

M. LE GRIS.

Mais je voudrois le voir.

M. LE NAIN.

Venez , & vous verrez , en écartant l'envie ,
Ce qu'on fera de mieux en fait de Tragédie.



ULZETTE ET ZASKIN.

QUATRE-VINGT-SIXIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.**LE GRAND-SEIGNEUR**, *Sultan.***LE MOUPHTI.****ULZETTE**, *Princesse Grecque.***ZASKIN**, *Prince Grec.***LE CHEF DES EUNUQUES.****EUNUQUES.****JANISSAIRES.****SPAHS.****GARDES.****UN MUET.****MUETS.**

*La Scene est à la campagne, dans les jardins
Anglois du Grand-Seigneur.*

U L Z E T E

Z A S K I N,

TRAGÉDIE-PROVERBE,

EN CINQ ACTES.

La Scène représente les jardins Anglois du Grand-Seigneur ; on y voit des montgolfiers, des guillets, des rivières, des prairies, des rochers, & des moulins. Sur le devant est une grotte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-SEIGNEUR & LE MOUPHTI.

LE GRAND-SEIGNEUR,

C'EST VOUS, Mouphti

LE MOUPHTI.

Seigneur...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je suis seul en ces lieux,
L'Aga ne me suit point.

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, ô Dieux !

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne craignez rien pour moi, si j'ai perdu ma garde :
Souvent dans mes jardins tout seul je me hasarde ;
J'en connois les détours.

LE MOUPHTI.

Il faudra s'en saisir,
Vous les verrez, Seigneur ; il faut les défunir.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vous comprends point : quel est donc ce
langage ?

LE MOUPHTI.

Dans vos jardins Anglois, avec tout leur bagage,
Ils sont ici tous deux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Expliquez-vous : qui ? quoi ?

LE MOUPHTI.

Le Prince & la Princesse, ils ne suivent de loi
Que celle de l'amour.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Quelle Princesse ?

...TUDOU 2

LE MOUPHTI.

Uzette.

Je vous l'ai dit, Seigneur, elle est grande & bien faite.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne m'en souviens pas.

LE MOUPHTI.

Et le Prince Zaskin ;

Qui paroît grand & fort, & se dit son cousin.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien, tant mieux pour lui, car c'est tant mieux pour elle.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous approuver l'amour d'une infidelle !
Pour s'aimer sans hymen, qu'ils suivent l'Alcoran.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Leur bonheur sous sa loi deviendra-t-il plus grand ?

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, Seigneur ? & quelle indifférence !

LE GRAND-SEIGNEUR.

En devenant tyran, accroît-on sa puissance ?

LE MOUPHTI.

Mais protéger les loix n'est-ce pas un devoir ?

Ah ! connoissez Uzette, essayez de la voir :

On se sent enlever près de cette Princesse !

Ses yeux sont les plus beaux de tous ceux de la
Grèce ;

Son teint est composé de rose & de jasmin :
Tant d'attraits seroient-ils pour le Prince Zaskin ?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourquoi non , s'ils s'aimoient d'une égale ten-
dresse ?

LE MOUPHTI.

Ils ne s'aiment que trop : ensemble ils font sans
celle,

Et c'est un crime affreux !

LE GRAND-SEIGNEUR.

C'est le sort le plus doux !

LE MOUPHTI.

De leur félicité vous n'êtes point jaloux ?

Zaskin est prisonnier de Grèce , & vous le débataire ,

Vous pourriez empêcher ,

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qu'est-il nécessaire ?

LE MOUPHTI.

Parlez au Prince !

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non, j'en ai pas le temps.

Suivez-moi , pour m'aider à retrouver mes gens !

Vous reviendrez ici si vous avez envie

D'y revoir la beauté dont votre ame est ravie.

S C E N E II.

ZASKIN.

DE quoi peut se vanter mon superbe vainqueur?
Le plus grand de mes biens reste entier dans mon
cœur.

Oui, d'Ulzette charmé je ne crains plus l'absence ;

Ne nous quittant jamais, nos jours dans l'innocence
Coulent paisiblement, en tout temps, en tous lieux,
Et la douce amitié les rend délicieux.

Privés de nos états, nous goûtons cette aisance
Qu'un philosophe éprouve au sein de l'indigence.
De ces lieux c'est ainsi que nous savons jouir.

A l'homme qui n'a rien tout peut appartenir.

Mais depuis un instant je ne vois plus Ulzette!

Pourquoi mon ame est-elle agitée, inquiète?

Est-ce un avis des Dieux, quelques pressentiments?

Non, je ne crains plus rien ; c'est elle que j'entends !

SCENE III.

ULZETTE, ZASKIN,

ULZETTE.

PRINCE, je vous cherchois : évitez - vous
Ulzette ?

ZASKIN.

Qui ? moi, vous éviter ! près de cette retraite
J'espérois vous revoir ; mes moments les plus doux,
Vous le savez , sont ceux que je passe avec vous :
Vous êtes mon soleil , vous êtes mon aurore ,
Et sans vous , nul beau jour pour moi ne peut
éclore.

ULZETTE.

J'oublie , en vous voyant , ces palais éclatants ,
Tout ce que j'ai perdu , ces illustres parents ,
Ceux qui nous destinoient chacun une couronne.

ZASKIN.

Eh ! nous l'aurons toujours , si la vertu la donne,
Je ne reproche rien à nos cruels destins ;
Ils ont su nous unir , nous rendant orphelins :
C'est de nous seuls , enfin , que nous devons dé-
pendre ,
Et nul mortel sur nous n'aura droit de prétendre.

ULZETTE.

Nous serons l'un pour l'autre un constant univers.

ZASKIN.

Esclaves de nos cœurs, ils forgeront nos fers.

ULZETTE.

Dé la simplicité nous goûterons les charmes.

ZASKIN.

En comblant nos desirs, nous vivrons sans alar-
mes ;

Sous cette grotte ici nous passerons les nuits.

ULZETTE.

De ces vergers charmants en savourant les fruits ;
Tous deux nous oublierons les grandeurs de
l'empire ;

Ces festins somptueux où l'on ne voit point rire ;
Les faxals, les remparts, tous ces plaisirs bruyants,
Où l'on voit s'ennuyer les riches & les grands.

ZASKIN.

Et nous dirons ce n'est qu'en ces douces re-
traites

Que les félicités sont pures & parfaites.



S C E N E IV.

LE MOUPHTI, ULZETTE, ZASKIN.

LE MOUPHTI, *écoutant à part.*

Ah je les apperçois ; voyons , instruisons-nous ,
Sachons de leur bonheur s'il faut être jaloux.

ZASKIN.

De ma fidélité vous devez tout attendre.

ULZETTE.

Vous me verrez toujours plus sensible & plus
tendre.

ZASKIN.

Dès mes plus jeunes ans vous m'avez su charmer.

ULZETTE.

C'est de vous que j'appris cet art divin d'aimer.

LE MOUPHTI, *à part.*

J'en ai trop entendu , je veux rompre leur chaîne ;
Après tant de bonheur ils connoîtront la peine ;
Mais pour les y plonger , rêvons quelques instants.
Nous reviendrons ici , lorsqu'il en sera temps.

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

C'EST à vous que je dois cette vive tendresse.

ZASKIN.

Que nous serons heureux, ma divine Princesse !
Rien ne rompra jamais un si charmant lien

ULZETTE, *s'écriant.*

Ah ! Prince....

ZASKIN.

Qu'avez-vous ?

ULZETTE, *s'écriant & tombant assise.*

Ciel ! j'ai perdu mon chien !

ZASKIN.

Ne vous alarmez pas : ici daignez m'attendre ;
Et sans doute bientôt je pourrai vous le rendre.

ULZETTE.

Allez, cher Prince, allez tout proche du ruisseau ;
Peut-être est-il encor dormant près du hameau

Zaskin s'en va, & Ulzette entre dans la grotte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULZETTE, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

ME reconnoissez-vous ? regardez-moi, Princesse.

ULZETTE.

Vous êtes le Mouphti.

LE MOUPHTI.

Dans l'ardeur qui vous presse ;
Vous oubliez les loix , vous oubliez l'honneur :
Que diroient vos parents ?

ULZETTE.

Ils loueroient mon bonheur ;

LE MOUPHTI.

Quelle douleur pour eux ! lorsqu'ils sauroient ;
Madamé ,
Et du Prince & de vous la criminelle flamme !
Osez-vous l'avouer ?

ULZETTE.

Le Prince est mon parent ;
J'en ai fait mon ami.

LE

LE MOUPHTI.

Lui s'est fait votre amant.

ULZETTE.

Eh , qu'importe le nom ? Le Prince m'est utile.
Il est mon protecteur ; dans ce charmant asyle ,
Du sexe , comme lui , soyez le défenseur.

LE MOUPHTI.

Ah ! je le deviendrai : connoissez votre erreur.
Le Prince est votre amant ; oui , vous pouvez
m'en croire ,
Je triomphe de vous ! oubliant votre gloire ,
Sans doute il vous a fait récompenser ses feux ?

ULZETTE.

Une tendre amitié nous unit tous les deux.

LE MOUPHTI.

Vous déguisez le nom ; mais vous devez m'en-
tendre.
La nuit comme le jour n'est-il pas aussi tendre ?

ULZETTE.

Il veille auprès de moi , quand je ne puis dormir.

LE MOUPHTI.

La nuit auprès de vous !... Ah ! vous devez frémir !

ULZETTE.

Eh , pourquoi m'allarmer ?

Tome VII.

G

LE MOUPHTI.

C'est que le Ciel s'offense
D'un criminel amour; redoutez sa vengeance.

ULZETTE.

Un criminel amour!... Il n'est rien de si doux.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous vous aimer sans le titre d'époux?

ULZETTE.

On peut s'aimer ici sans aucun mariage,
Pourquoi n'aurions-nous pas aussi cet avantage?

LE MOUPHTI.

Quand on veut, sans hymen, vivre avec un
amant,
Mahomet le permet, avec un Musulman.

ULZETTE.

Que me proposez-vous! moi, renoncer au Prince!
J'ai su perdre une ville, & même une province,
Je perdrais plus encor, je perdrais l'univers,
Les cieux, la terre, l'onde, & jusques aux enfers;
Mais l'amour de Zaskin! ah! cet amour si tendre,
Vaut mieux que tous les biens que l'on voudroit
me rendre.

Sans ce Prince charmant, j'aime mieux le néant;
Jugez si je pourrais choisir un Musulman.

LE MOUPHTI.

Frémissez, & tremblez d'attirer sur vos têtes.

Du Dieu de Mahomet les affreuses tempêtes :
 Par-tout errants, fuyants, tristes, infortunés,
 Vous maudirez les jours que l'on vous a donnés ;
 Oui, vous serez punis, & toute la nature
 Sur vous, sur vos enfants vengera cette injure ;
 Pour n'avoir pas voulu désunir vos deux cœurs,
 Vous porterez par-tout l'image des malheurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ULZETTE.

Est-ce une illusion ? ai-je bien pu l'entendre ?
 Sur nos têtes quels maux son prêts à se répandre !
 Lorsque nous nous croyons heureux, indépen-
 dants,

Nous avions oublié ces cruels Musulmans.
 Le Prince en ces jardins devoit-il me conduire !
 Je sens que je me meurs !... Comment oser lui
 dire

(*Elle tombe assise.*)



SCÈNE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN.

NE craignez rien , Princesse , & réjouissez-vous ;

J'ai retrouvé le chien dormant auprès d'un houx ;
Mais comme en l'éveillant quelquefois il veut
mordre ,

Pour vous le rapporter je n'attends que votre ordre.

ULZETTE.

Ah ! Prince , éloignez-vous.

ZASKIN.

Pouvez-vous m'en vouloir
Si je reviens sans lui ? vous allez le revoir.

(Il veut s'en aller.)

ULZETTE.

Prince , arrêtez.

ZASKIN.

Comment ! quelle douleur amère !
Le chien est retrouvé ; qui donc vous désespère ?
Parlez.

ULZETTE.

C'est le Mouphti.

ZASKIN.

Le Mouphti !

ULZETTE.

Dans l'instant.

Si vous m'aimez , dit-il , vous êtes mon amant.
Cette vive amitié , qui nous paroît si tendre ,
Est un constant amour : il vient de me l'apprendre.

ZASKIN.

Il n'en est que plus doux !

ULZETTE.

Mais il est criminel ;

ZASKIN.

Mon cœur trop pur , me dit qu'il ne peut être tel.

ULZETTE.

Il dit que Mahomet de notre amour s'offense.

ZASKIN.

Eh ! les Grecs doivent-ils redouter sa puissance ?
Il ne fut , ne sera jamais qu'un imposteur ,
Qui , pour vaincre les Turcs , les soumit à l'erreur ;
A ces peuples grossiers il a laissé les femmes ,
Et leur ôte le vin pour amollir leurs ames ;
C'est tout ce qu'ont produit ses inutiles soins :
Ils sont mauvais guerriers , & n'en boivent pas
moins.

Vous verrez que pour nous ils ne font point à
craindre.

ULZETTE.

Ah ! puissions - nous jamais n'avoir à nous en plaindre !

ZASKIN.

Et que pourrions-nous donc avoir à redouter ?

ULZETTE.

Ce qu'à dit le Mouphti.

ZASKIN.

Pouvez-vous l'écouter ?

ULZETTE.

Il dit que nous ferons accablés de misère ;
Par-tout , sans cesse errants & proscrits sur la terre ;
Que Mahomet pourra rendre ingrats nos enfans ,
Qu'ils ne nous connoîtrons jamais pour leurs
parents !

ZASKIN.

Quoi ! nos enfans ! ô ciel ! que ne peuvent-ils naître !
Qu'il seroit doux , pour moi , de redoubler mon
être !

ULZETTE.

Le Mouphti ne veut pas , il dit qu'un Musulman
Pourra seul désormais devenir mon amant.

ZASKIN.

Que dites-vous , ô dieux ! Ah ! sans doute le traître ,
En vous voit une esclave & veut s'en rendre maître ,

ULZETTE.

Ah ! Seigneur , je le crains !

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MOUPHTI, ZASKIN, ULZETTE *dans
la grotte.*

Z A S K I N.

LE croiriez-vous, Mouphti, que fuyant de la
Grece ,
C'est pour vous qu'en ces lieux j'amene la Prin-
cesse ?
Si vous l'imaginiez ! si vous vouliez l'avoir...
Ah ! votre mort , pour moi , deviendrait un
devoir.

LE MOUPHTI.

Osez-vous bien parler sur ce ton au Pontife ?

Z A S K I N.

Je ne respecte rien , vil sujet du Calife
Que le vice domine & qui , pour réussir ;
Veut effrayer un cœur , afin de l'attendrir.
C'est ainsi qu'abusant un sexe trop crédule ,
Un imposteur adroit empêche qu'il recule.

LE MOUPHTI.

Mahomet tu l'entends ! & ne le punit pas !

Quand tout devroit t'armer, quoi, tu retiens ton bras !

De ces Grecs insolents commence le supplice ;
Conduits par leur amour, que dans le précipice
Dont j'allois les tirer, tous deux soient engloutis !

ZASKIN.

Je crois à son pouvoir ainsi qu'à ses houris.
Notre amour ne craint rien, n'allarme plus
Ulzette.

LE MOUPHTI

Je ne souffrirai pas que, dans cette retraite ;
Tu m'oses insulter, & je vais, au Sultan,
Déclarer tes forfaits, sans attendre un instant.

ZASKIN.

Je punirai les tiens, redoute ma colere.

(Il tire son poignard).



S C E N E II.

LE GRAND-SEIGNEUR , ZASKIN , LE
MOUPHTI , GARDES.

LE GRAND-SEIGNEUR.

QUEL est votre dessein ! que prétendez-vous
faire ?

Comment Prince , chez moi , frapper dans mes
jardins ,

Un Mouphti ! Songez-vous....

ZASKIN.

Ah ! Seigneur , de mes mains ,

Il ne périra pas ; non n'ayez nulle crainte.

Apprenez la douleur dont mon ame est atteinte.

Je croyois dans ces lieux , maltraité par le sort ,

Dans nos malheurs enfin trouver un heureux port ;

Et qu'ici retrouvant les douceurs de la Grece ,

J'y pourrois vivre heureux ainsi que la Princesse ,

Qu'en des jardins Anglois régnoit la liberté ,

Que j'y pourrois jouir de la félicité :

Mais le Mouphti jaloux de ce bonheur suprême ,

Veut m'enlever , Seigneur , le seul objet que j'aime ;

Il oppose les loix & la religion

Pour faire réussir sa dure passion ,

LE GRAND-SEIGNEUR.

Aux loix de Mahomet, si vous pouvez vous rendre,
De moi, dans ce séjour, vous pouvez tout attendre.

LE MOUPHTI.

Sa Hauteſſe a raiſon, en ſuivant l'Alcoran,
On peut jouir ici du bonheur le plus grand.

ZASKIN.

De cette lâcheté je ne ſuis pas capable,
Le Mouphti, l'Alcoran, j'enverrois tout au Diable,
Plutôt que de penſer à tenir mon bonheur
De ce forfait honteux. Convenez - en, Seigneur,
Vous me mépriſeriez d'avoir cette foibleſſe.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous conſentirez donc à perdre la Princeſſe ?

ZASKIN.

Pour ſe l'approprier, le Mouphti le voudroit,
C'eſt là tout ſon deſir ; mais avant, il faudroit
Que vous conſuſſiez moins la noirceur de ſon ame,
Que vous approuvaſſiez ſa criminelle flamme.
Mais je ne le crois pas, un Prince généreux
Ne permettra jamais qu'on attente à nos feux ;
Sur-tout quand il verra l'objet de ma tendreſſe.



S C E N E III.

LE GRAND - SEIGNEUR , ULZETTE ,
ZASKIN, LE MOUPHTI, GARDES.

ZASKIN , *allant chercher Ulzette.*

POUR parler à son cœur, venez, venez Princesse,
D'un si juste Empereur embrassez les genoux.

Zaskin, mene Ulzette aux pieds du grand Seigneur.

LE GRAND-SEIGNEUR , *la relevant.*

Que faites-vous, Madame ! ô ciel ! y pensez-vous ?

ULZETTE.

Oui, Seigneur, vous voyez celle que l'on opprime,
A qui, de son amour, le Mouphti fait un crime.

ZASKIN.

Ah ! pourriez-vous, Seigneur, jamais nous défunir ?

LE GRAND-SEIGNEUR , *au Mouphti.*

Je ne l'avois point vue, elle est faite à ravir !

LE MOUPHTI.

Je vous ai dit tantôt, que de cet infidele
Il falloit la priver, qu'il n'est pas fait pour elle.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non ; je ne vis jamais tant d'attraits réunis !
Et de tant de beautés mes yeux sont éblouis !

ZASKIN.

Ah ! vous ne voyez pas encore tous ses charmes ,
Et l'éclat de ses yeux est terni par ses larmes ;
Mais rassurez son cœur , vous verrez , à l'instant ,
Tout ce que la nature a fait de plus charmant !

ULZETTE.

Si vous nous séparez , oui , ma mort est certaine ,
Elle a seule le droit de briser notre chaîne ,
Sans elle nul mortel ne peut nous défunir ,
Et je mourrai bientôt si Zaskin peut mourir .
Zaskin fait mon bonheur , & je lui dois ma vie ;
Je lui dois plus encor , de mes états ravie ,
J'allois perdre l'honneur , il a su , par son bras ,
M'enlevant aux tyrans , risquer tous ses états ;
Qui bientôt envahis le laissant sans fortune ,
Nous a réduit à vivre ici dans la commune .

LE GRAND-SEIGNEUR.

Son sort est trop heureux ; puisqu'ainsi vous l'aimez !

ZASKIN.

Vous dites vrai , Seigneur , tous mes sens sont
charmés !

Un seul de ses regards me plonge dans l'ivresse !
Chaque instant fait renaitre , augmente ma tendresse ;
Non , je n'ai rien perdu , mon trône est dans ses yeux ,
Avec elle par-tout , je me crois dans les cieux .

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je le pense aisément ; mais vous conviendrez ,
Prince ,

Que pour tant de beautés, ce logement est mince ;
Si cette grotte obscure est faite pour l'amour ,
D'Ulzette les attraits sont faits pour le grand jour ;
Je veux la mieux loger ; qu'au sérail on l'emmene :

ZASKIN.

Qu'au sérail !... La Princesse ?

LE MOUPHTI.

Oui , sa flamme trop vaine
M'avoit trop insulté : vous faites bien , Seigneur :

ZASKIN.

Arrêtez.

ULZETTE.

Ah ! Zaskin !...

ZASKIN.

C'est m'attacher le cœur !

Suspendez votre arrêt.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Emmenez la Princesse.

ULZETTE.

Le souffrez-vous , Zaskin ?

ZASKIN.

Comptez sur ma tendresse !

Les Gardes emmènent Ulzette.

SCÈNE IV.

LE GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN ;

LE MOUPHTI.

ZASKIN.

AVEC elle, Seigneur, daignez me renfermer.

LE MOUPHTI.

Seigneur, n'en faites rien.

LE GRAND-SEIGNEUR, à Zaskin.

Pourquoi vous allarmer.

LE MOUPHTI.

Ulzette fera mieux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Elle n'est plus à plaindre.

(Il sort avec le Mouphti).

ZASKIN.

Ah ! puisqu'il est ainsi, de moi l'on doit tout craindre.

Il prend son sabre suspendu à l'entrée de la grotte.



A C T E IV.

S C È N E P R E M I È R E.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

Vous avez fait, Seigneur, sans l'avis du Divan,
Ce qu'on doit espérer d'un Empereur si grand.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous louez cet arrêt, parce qu'il est le vôtre,
Vous vous tairiez peut-être en le sachant d'un
autre.

LE MOUPHTI.

Un Prince vertueux rend sages ses sujets,
Et pour le bien commun ils ont tous des projets;
Heureux s'ils sont suivis ! Alors, met-on en doute
Que le vice, par lui, ne soit mis en déroute.
Un Prince s'aggrandit, assurant le bonheur,
S'affermir son trône plus qu'en étant vainqueur.
L'exemple de Zaskin, privé de sa Princesse,
Vous fera redouter des Princes de la Grece.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Il seroit bien plus doux de m'en savoir aimé !
Ne pourra-t-on penser que, d'Ulzette charmé,
Je

Je l'enleve à Zaskin, pour chasser, de son ame,
L'amour qui les unit, cet amour qu'il reclame,
Et qu'enfin écoutant mes trop coupables feux,
Je n'ose devenir injuste que pour eux.

LE MOUPHTI.

Il est vrai qu'on pourroit facilement le croire;
Mais il est un moyen de sauver votre gloire,
Ou d'empêcher qu'on puisse au moins la soup-
çonner.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Comment ! expliquez-vous ?

LE MOUPHTI.

Daignez me pardonner.
Mais, Seigneur, le moyen est sûr & très-facile.
Ulzette, dans ces lieux, vient chercher un asyle,
Il en est un pour elle, assurez son bonheur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Mais sans Zaskin, qu'elle aime, en est-il pour son
cœur ?

LE MOUPHTI.

Elle peut l'oublier.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si je pouvois le croire !...
De quel œil verroit-on ce trait dans mon histoire ?...

LE MOUPHTI.

Il ne sauroit avoir rien de fâcheux pour vous.
On pourroit....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Achevez ?

LE MOUPHTI.

Lui trouver un époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Un époux ?

LE MOUPHTI.

Oui , Seigneur , avec reconnoissance ,

On doit la recevoir ; que votre main dispense

Un don si précieux....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qui l'accepteroit ?

LE MOUPHTI.

Je n'oserois nommer...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourtant il le faudroit.

LE MOUPHTI.

Songez que ce n'est pas l'intérêt qui me presse :

Pour vous sauver l'honneur , pour sauver la Prince
cesse

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien ?

LE MOUPHTI.

Si vous vouliez...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons , expliquez-vous.

LE MOUPHTI.

Je me proposerois pour être son époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ce trait me surprend fort !

LE MOUPHTI.

Ah ! songez Prince Auguste...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Que pour votre plaisir , vous me rendiez injuste,
Les maux qu'à ces amants, j'ai pu faire en ce jour,
Vous me les conseilliez pour servir votre amour :
Vous citiez l'Alcoran & le divin Prophète ;
De la religion , vous faisant l'interprète ,
Vous la faisiez servir selon votre intérêt....
Mais j'entends quelque bruit , apprenons ce que
c'est.

S C E N E II.

LE GRAND - SEIGNEUR , LE MOUPHTI,
LE CHEF DES EUNUQUES.

LE CHEF DES EUNUQUES.

SEIGNEUR , dans le sérail.... avec un cime-
terre...

Je tremble du récit qu'il faut ici vous faire.

H 2

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne tremblez point , parlez ?

LE CHEF DES EUNUQUES.

Tout étoit dans la paix ;
Ce qu'on ne verra plus , ce qu'on ne vit jamais.
Vos femmes se voyoient , se parloient sans envie ,
Et sembloient de leurs cœurs bannir la jalousie ;
Elles chantoient , dansoient , & toutes à ravir ;
Rien ne vous auroit fait un aussi grand plaisir.
Oui , je m'applaudissois

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh ! parle donc plus vite.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur , vous frémirez en entendant la suite.
Une Grecque paroît ; l'aspect de sa beauté
Fait renaître l'envie & la calamité :
Un murmure confus est le signal du crime ;
Dans chaque tête on voit se creuser un abîme ;
La crainte de vous perdre , en s'emparant des
cœurs ,
Ne voit dans tant d'attraits que des attraits vain-
queurs.
Pour nos fieres beautés ce sont autant d'outrages ;
Un affreux désespoir se peint sur leurs visages.
On s'agite , on projette , on lui trouve des torts ;
La haine , en triomphant , éloigne les remords.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vois en cela que des caquets de femmes ;
Je remettrai bientôt le calme dans leurs ames.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Ah ! Seigneur , arrêtez , vous n'êtes pas au bout ,
Je ne vous ai rien dit , ce n'est pas encor tout.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Par un récit trop long encor si tu m'arrêtes ,
Mes gardes à l'instant vont te couper la tête.

LE CHEF DES EUNUQUES.

J'adore vos décrets ; mais vos gardes , Seigneur ,

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien !

LE CHEF DES EUNUQUES.

Sont dissipés par l'affreuse terreur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne te comprends pas.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Laissez-moi donc poursuivre.

Un Prince audacieux , qui sembloit las de vivre ,
Et dont nous ignorions quel étoit le dessein ,
Paroît dans le sérail , le cimenterre en main ;
Et saisissant la Grecque , il tombe sur les nuques
Des Muets , des Spahis , ainsi que des Eunuques.
Le Janissaire avance , éprouve un même sort ,

Et Zaskin fait voler l'épouvante & la mort.
C'est ce que promptement j'ai voulu vous ap-
prendre.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Zaskin emmene Ulzette ?

LE MOUPHTI, *à part.*

Ai-je bien pu l'entendre !

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, je vous l'ai dit.

LE MOUPHTI.

Quel affreux attentat !

Entrer dans le sérail ! c'est un crime d'état.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons, Mouphti, venez.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LE MOUPHTI.

Cela n'est pas mes affaires ;
Et Zaskin me tueroit comme les Janissaires.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN, *le cimeterre en main, tenant Ulzette.*

VIENS, viens, ma chere Ulzette, & ne crains
rien pour moi;

Je suis invulnérable en combattant pour toi.

Défendre la vertu, c'est voler à la gloire,

Et le Ciel me promet une sûre victoire.

Tu verras sous mes coups tomber tout en ce jour;

Et je ne recevrai de loix que de l'amour.

Entre dans cette grotte; & si quelqu'un avance,

Tu vas voir ce que peut l'amour & la vengeance,

Ulzette entre dans la grotte.



S C E N E II.

ZASKIN , JANISSAIRES , SPAHIS.

ZASKIN , *le cimenterre haut.*

JE vous attends , venez , sous l'effort de mon bras
Vous allez recevoir un trop juste trépas.

*Le combat s'engage , & Zaskin frappe , fait voler
des têtes , étend par terre , & met en fuite ses
ennemis.*

S C E N E III.

LE GRAND-SEIGNEUR , LE MOUPHTI ,

ZASKIN , DES EUNUQUES , DES

MUETS.

LE GRAND-SEIGNEUR.

PRINCE , arrêtez.

ZASKIN , *jettant son cimenterre.*

Seigneur , à vos gens , sans votre ordre ,
La poussière bientôt j'aurois encor fait mordre.
On m'avoit enlevé le plus précieux bien ;
Quand on a tout perdu , l'on n'écoute plus rien.
Pour recouvrer Ulzette , au centre de la terre

On m'auroit vu descendre , au séjour du tonnerre
On m'auroit vu voler , & braver tous les Dieux ;
Rien ne peut retenir un amant furieux.

S C E N E I V.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE,
ZASKIN, LE MOUPHTI, EUNU-
QUES, MUETS.

ULZETTE.

AH ! vous voyez, Seigneur, qu'un mot de vo-
tre bouche

A calmé ses fureurs : que sa douceur vous touche.
Ignorés, nous étions heureux de notre amour ;
Est-ce donc un malheur d'habiter votre cour ?

ZASKIN.

C'est le Mouphti, Seigneur, qui m'a rendu cou-
pable ;

Voyez comme il jouit du malheur qui m'accable.
Des biens que nous goûtions il étoit en courroux ;
De quoi s'avise-t-il de devenir jaloux ?
Il épouvante Ulzette, & sa bouche profane
Dit que Mahomet veut qu'elle soit Musulmane,
Ou bien que nos enfans, qui seront des bâtards,
Seront tous des coquins, des méchants, des
pendarts.

ULZETTE.

Hélas ! que feront-ils ? & que pourrai-je en craindre ,

Puisqu'à mourir bientôt il faudra me restreindre.
On espère sans doute, en m'ôtant à Zaskin ,
Détruire mon amour ; mais on l'espère en vain :
Je ne suis point , Seigneur , une femme volage ;
Mes maux accumulés accroîtront mon courage.
Je saurai m'affranchir du plus malheureux sort ;
On ne redoute rien , disposant de la mort.

LE MOUPHTI.

Quoi ! Seigneur, vous souffrez une telle licence !

LE GRAND-SEIGNEUR.

J'admire de son cœur la superbe constance.

ZASKIN.

Eh ! m'approuveriez-vous , si je l'abandonnois ?
Si j'en étois capable, ah ! je m'abhorerois.
Je causerois la mort de la plus tendre amante !
Cette pensée affreuse est trop désespérante !
Ah ! conservez des jours si purs, si précieux !
Un Prince bienfaisant devient semblable aux
Dieux.

Je vous ai secouru dans la dernière guerre ;
Ce que j'ai fait alors , je puis encor le faire ,
Non pas par mes sujets, n'ayant plus mes états ;
Mais en menant pour vous les vôtres aux combats :
Un cœur reconnaissant est sensible à la gloire ,

Et je m'acquitterai par plus d'une victoire :
 Chassant loin de ces lieux d'injustes ennemis,
 Et ma Princesse & moi les peupleront d'amis ;
 Mais non de ces amis envieux , lâches , traîtres ,
 Que leurs intérêts seuls attachent à leurs maîtres ,
 Qui , pour favoriser leurs basses passions ,
 Les remplissent d'erreurs & de préventions.
 Vous êtes vertueux , vous avez l'ame tendre :
 Ah ! de votre grand cœur nous devons tout
 attendre.

LE MOUPHTI.
 Quiconque ose au sérail entrer avec effort ,
 Ne doit rien espérer , & mérite la mort.

ULZETTE.
 Si Zaskin meurt, eh bien , prenez aussi ma vie ,
 Par vous elle va m'être ici deux fois ravie.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Levez-vous , mes amis.

LE MOUPHTI.

Comment ! Zaskin vivra ?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si quelqu'un meurt ici , c'est toi seul qui mourra.
 Muets , obéissez , allons , qu'on m'en délivre.

(*Les Muets emmènent le Mouphti.*)



SCENE V.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULEZTTE, ZASKIN, LES EUNUQUES.

ULZETTE.

JE ne crains plus , Seigneur , qu'il ose nous
poursuivre ;

Daignez lui pardonner : en proie à ses remords ,
Il fera trop puni de connoître ses torts.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Votre pitié pour lui seroit trop dangereuse ;

Il n'imiteroit pas votre ame généreuse ;

Non , Madame , croyez....



S C E N E D E R N I E R E
LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZAS-
KIN, EUNUQUES, MUETS.

UN MUET *s'avance, & s'incline.*

LE GRAND-SEIGNEUR.

JE vous entends.

ULZETTE.

Ah! Seigneur, ordonnez....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Madame, il n'est plus temps,
Le monstre est étranglé. Ce n'est point par caprice
Que j'ai dans un moment ordonné son supplice.
Il n'accusoit Zaskin de criminels forfaits
Que parce qu'il vouloit jouir de vos attraits.
Mais c'est trop s'occuper du sort de cet infâme ;
Je voudrois rétablir le calme dans votre ame ,
Vous prouver que pour vous si je forme des vœux,
Ils n'auront d'autre but que de vous rendre heureux.
Voyez où vous voulez vivre avec la Princesse ,
Je vous donne le choix , & dans toute la Grèce.

ZASKIN.

Seigneur ! ...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si vous voulez reprendre vos états ,
Vous aurez des vaisseaux , des armes , des soldats.

ULZETTE.

O ciel ! que de bontés ! comment les reconnoître ?

ZASKIN.

En vivant, en mourant , pour servir un tel maître.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous ne me devez rien ; si je suis généreux ,
L'amour que j'eus pour vous m'a rendu vertueux ;
C'est ainsi que vos yeux , par leurs célestes flames ,
Agrandiront les cœurs , élèveront les ames ,
Et ne feront former pour vous d'autres desirs
Que ceux de partager & faire vos plaisirs.



DAME JEANNE.

QUATRE-VINGT-SEPTIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE LA RIVIERE , *Principal.*

M. D'AVARIN , *Économe.*

M. BOIVIN ,

M. RAISIN ,

M. DE LA VIGNE ,

} *grands Ecoliers.*

Les Acteurs peuvent tous s'habiller en Abbés , si cela
leur est commode.

*La Scene est dans le jardin d'un College en
Bourgogne.*

DAME



DAME JEANNE

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. RAISIN.

EH bien, Boivin, comment as-tu trouvé le vin du réfectoire aujourd'hui ?

M. BOIVIN.

Affreux ! mais ce n'est pas du vin que cela, & puis il a un goût de moisi détestable.

M. RAISIN.

Je te dis on n'en peut pas boire.

M. BOIVIN.

Sur-tout après celui que nous buvons dans ma chambre.

M. RAISIN.

Je le crois bien, j'ai de la peine en avoir : on m'en a pourtant promis une bouteille aujourd'hui.

M. BOIVIN.

Une bouteille ?

Tome VII,

M. RAISIN.

C'est-à-dire, plein notre grande Dame Jeanne.

M. BOIVIN.

Et combien contient-elle ?

M. RAISIN.

Environ dix pintes.

M. BOIVIN.

Et pour un écu, cela fait chacun cinq sols.

M. RAISIN.

Cela n'est pas cher.

M. BOIVIN.

Si ce vilain M. d'Avarin, qui nous en donne de si mauvais, vouloit en fournir d'aussi bon ; quand il n'en donneroit que la moitié, nous nous en contenterions.

M. RAISIN.

Ah ! pour cela oui ; mais il est affreux, en Bourgogne encore, de nous abreuver de pareil poison.

M. BOIVIN.

On m'a dit qu'il n'achetoit que le vin destiné à faire du vinaigre.

M. RAISIN.

Il faudroit être sûr de cela, parce que nous le dirions à Monsieur le Principal.

M. BOIVIN.

Monsieur de la Rivière ?

M. RAISIN.

Oui.

M. BOIVIN.

Bon ! il n'aime pas le vin.

M. RAISIN.

Cela ne fait rien ; c'est un honnête homme.

M. BOIVIN.

Un bon homme même, voilà pourquoi ce vilain d'Avarin lui fait croire tout ce qu'il veut.

M. RAISIN.

Mais par où ferons nous entrer la Dame-Jeanne à présent ?

M. BOIVIN.

La Vigne s'en est chargé.

M. RAISIN.

Nous avons un bon trou dans le mur.

M. BOIVIN.

Oui ; mais cette bête de Jardinier a arraché des orties qu'il y avoit devant, & il a enfoncé, à force, une pierre dans ce trou.

M. RAISIN.

Mais derrière les gros ifs ?

M. BOIVIN.

Nous avons de nos camarades qui travaillent à en aggrandir un, & nous mettrons quelque chose devant du côté de la campagne.

M. RAISIN.

Pour notre argent au moins nous boirons de bon vin.

M. BOIVIN.

La Vigne a fait avertir le Cabaretier pour qu'il reconnoisse le nouveau trou. Le voici, il va nous dire sûrement si la Dame Jeanne pourra entrer.

SCENE II.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. DE LA VIGNE.

MESSIEURS, tout va bien.

M. BOIVIN.

Le trou avance-t-il ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, d'Avalon a passé sur le mur pour mettre de l'autre côté quelque chose, il s'y est trouvé un buisson; ils attendent à présent le Cabaretier, pour lui rendre la Dame-Jeanne vuide.

M. RAISIN.

Allons, nous aurons le plaisir de boire à notre aise.

M. DE LA VIGNE.

A propos, d'où vient ce nouvel ordre ?

M. BOIVIN.

Quel ordre donc ?

M. DE LA VIGNE.

On a défendu à aucune femme de venir nous parler , à la porte seulement.

M. RAISIN.

Bon ! cela n'est pas possible !

M. DE LA VIGNE.

La Blanchisseuse de rabats a envoyé son petit garçon , & l'on a porté les rabats chez Monsieur le Principal , parce qu'ils étoient enveloppés dans un papier écrit.

M. BOIVIN.

Ah , ah ! celui-là est plaisant !

M. RAISIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE LA VIGNE.

On décachetera peut-être nos lettres.

M. RAISIN.

Cela seroit un peu fort.

M. BOIVIN.

Monsieur de la Riviere n'y consentira jamais.

M. DE LA VIGNE.

Moi , je le voudrois , parce qu'il y verroit combien nos parents nous plaignent de boire de si mauvais vin.

M. RAISIN.

Sans doute.

M. DE LA VIGNE.

Et pour lors nous parlerions.

M. RAISIN.

Je te réponds que les lettres passeront.

SCENE III.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN,
M. D'AVARIN, *écoutant sans avancer.*

M. BOIVIN.

JE le crois aussi.

M. DE LA VIGNE.

Ce feroit une tyrannie.

M. RAISIN.

Et nous en éprouvons assez.

M. BOIVIN.

Bon, bon, avec Dame Jeanne nous nous en
consolons.

M. D'AVARIN, *à part.*

Avec Dame Jeanne!

M. RAISIN.

C'est une bonne idée qu'il a eu là, La Vigne.

M. BOIVIN.

Il est vrai que c'est à lui que nous en avons l'obligation.

M. DE LA VIGNE.

J'y avois mon intérêt comme vous.

M. RAISIN.

Nous sommes sûrs de moins de nous divertir.

M. DE LA VIGNE.

Pour moi, quand elle est ici, je ne pense plus à autre chose.

M. BOIVIN.

Quand on fait si mauvaise chère, il faut bien s'en récompenser d'un autre côté.

M. D'AVARIN, *à part*.

Les libertins !

M. DE LA VIGNE.

Moi, je l'attends avec impatience.

M. RAISIN.

Il est vrai que cette Dame Jeanne, nous met tous de bonne humeur.

M. DE LA VIGNE.

Il faut voir comme Boivin l'embrasse avec plaisir. Ah ! mon Dieu, qu'il m'a fait rire hier !

M. RAISIN.

A propos de quoi donc ?

M. DE LA VIGNE.

Quand nous avons entendu du bruit, tu n'y étois pas, je crois ?

M. RAISIN.

Non, eh bien ?

M. DE LA VIGNE.

Il l'a cachée dans son lit.

M. RAISIN.

Mais n'étoit-elle pas trop grosse ?

M. DE LA VIGNE.

Non, cela ne paroïssoit pas trop.

M. D'AVARIN, à part.

Elle est grosse ! ô Ciel !

M. BOIVIN.

Messieurs, vous ne vous observez pas assez ;
on découvrira cela.

M. RAISIN.

Oui, la gaieté avec laquelle nous en parlons.
Et tenez, tenez, voici M. d'Avarin.

M. DE LA VIGNE.

Faisons semblant de rien.

M. BOIVIN.

Oui, parlons du dîner.

M. RAISIN.

Sais tu bien que la soupe me faisoit grand mal
au cœur, avoir seulement, aujourd'hui.

M. DE LA VIGNE.

Et le bœuf donc ?

M. BOIVIN.

Le bœuf étoit de la vache.

M. RAISIN.

Il s'en va.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien , allons nous en aussi , nous verrons comment va le trou.

M. BOIVIN.

Allons. (*Ils s'en vont.*)

SCENE IV.

M. DE LA RIVIERE , M. D'AVARIN.

M. DE LA RIVIERE.

EN vérité , Monsieur , je me réproche tout ce que vous me faites faire ; c'est une espece d'inquisition , & vous allez faire décrier ce collègue , avec toutes les entraves que vous voulez que j'y mette.

M. D'AVARIN.

Ah , Monsieur , vous ne me blâmez plus , quand vous serez instruit de tout ce que je viens d'apprendre.

M. DE LA RIVIERE.

Tenez, vous & moi nous ne sommes plus jeunes : pourquoi voulez-vous empêcher la jeunesse de rire ? Souvenez-vous quand vous étiez au collège. & moi aussi, de toutes les plaisanteries que nous faisions, pour passer un temps que nous trouvions fort dur alors.

M. D'AVARIN.

Il est vrai ; mais ni vous ni moi n'avons jamais fait de pareilles infamies pour nous amuser.

M. DE LA RIVIERE.

Mais où est donc votre charité, d'accuser ainsi des gens qui n'ont que de la gaieté ?

M. D'AVARIN.

Si j'accuse à tort...

M. DE LA RIVIERE.

On croit souvent entendre des choses qui ont un tout autre sens quand on est au fait.

M. D'AVARIN.

Eh bien, Monsieur, c'est que j'y suis au fait ; voilà pourquoi je vous parle si hardiment ; & quand vous craignez que cette maison-ci ne perde sa bonne réputation, moi je crains qu'il ne soit déjà trop tard pour la rétablir.

M. DE LA RIVIERE.

Vous m'effrayez !

M. D'AVARIN.

Vous n'êtes pas au bout.

M. DE LA RIVIERE.

Parlez donc.

M. D'AVARIN.

Eh bien, Monsieur le Principal, cette Dame Jeanne dont ils parlent tous les jours. . . .

M. DE LA RIVIERE.

Achevez.

M. D'AVARIN.

Je ne fais comment vous dire cela Rien n'est plus affreux, & la pudeur

M. DE LA RIVIERE.

Mais entre nous autres tout se peut dire.

M. D'AVARIN.

Je le fais bien. Cette Dame Jeanne fait tout leur bonheur.

M. DE LA RIVIERE.

Parce qu'ils rient en en parlant ; vous voyez que c'est quelque enfance.

M. D'AVARIN.

Enfance tant qu'il vous plaira ; mais elle est grosse.

M. DE LA RIVIERE.

Que dites-vous là !

M. D'AVARIN.

Elle est dans la maison, je viens de leur entendre dire.

M. DE LA RIVIERE.

Cela feroit affreux ! & je ne puis le croire.

M. D'AVARIN.

Vous le croirez peut-être, quand elle y sera accouchée.

M. DE LA RIVIERE.

Accouchée ?

M. D'AVARIN.

Oui, Monsieur.

M. DE LA RIVIERE.

Ici ?

M. D'AVARIN.

Oui, ici.

M. DE LA RIVIERE.

Quel cruel égarement ! ô mon Dieu ! comment permettez-vous que des enfants élevés dans votre sein, tombent dans les embûches de l'esprit malin.

M. D'AVARIN.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. DE LA RIVIERE.

Inspirez-moi les moyens, ô mon Dieu ! de ramener vos brebis égarées par la faute de votre pasteur trop indigne.

M. D'AVARIN.

Si vous le permettez , je vais faire des perquisitions , qui nous mettront à portée de prendre des mesures , qui détruiront les suites d'un pareil commerce & le scandale qui pourroit tomber sur cette maison.

M. DE LA RIVIERE.

Faites ce que vous croirez convenable , mais avec prudence ; il seroit affreux d'humilier ses freres injustement. Soyez bien sûr avant que d'agir.

M. D'AVARIN.

Eh bien , interrogez-les , pendant que je vais chercher par-tout.

M. DE LA RIVIERE.

C'est à quoi je pensois.

M. D'AVARIN.

Vous devez vous attendre qu'ils nieront tout ; ainsi dites que vous êtes certain de ce que vous avancerez.

M. DE LA RIVIERE.

Mais le suis-je , & dois-je mentir ?

M. D'AVARIN.

Mentirez-vous en leur disant ce que je viens de vous apprendre , ne l'avez-vous pas entendu ?

M. DE LA RIVIERE.

Il est vrai ; mais les hommes sont sujets à l'er-

reur : *Omnis homo mendax* , & lorsqu'il est question d'accuser son prochain

M. D'AVARIN.

Son prochain ? ils sont confiés à vds soins , & vous répondrez à Dieu de leur égarement.

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien , je vais l'implorer pour savoir

M. D'AVARIN.

Les voici qui viennent de ce côté-là , écoutez-les ; cela pourra peut-être vous déterminer.

M. DE LA RIVIERE.

C'est une trahison indigne de surprendre un secret ; je leur parlerai amicalement , avec douceur.

M. D'AVARIN.

Et ils se moqueront de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je ne saurois le croire.

M. D'AVARIN.

Quand on est criminel , on fait peu de cas des hommes vertueux ; mais vous êtes le maître , & vous ferez ce qu'il vous plaira. Pour moi , je regrette le temps que j'ai perdu ici à vous parler , sans pouvoir vous convaincre. Je vais chercher les moyens de vous prouver que je ne vous en ai pas imposé.

S C E N E V.

M. DE LA RIVIERE, *son bonnet à la main,*
les yeux au ciel.

O mon Dieu ! toi qui pardones au pécheur le plus endurci, daigne m'inspirer la conduite que je dois tenir ; fais que je ne précipite pas mes jugements , pour être jugé par toi comme j'aurai jugé les autres.

S C E N E VI.

M. DE LA RIVIERE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. BOIVIN.

QUAND je t'ai dit qu'elle étoit bien plus grosse,
La Vigne avoit bien raison.

M. RAISIN.

Pourvu qu'il arrive à bon port & qu'il ne rencontre pas M. d'Avarin.

M. DE LA RIVIERE.

Que disent-ils là ?

M. RAISIN.

J'ai bien ri toujours, quand j'ai vu La Vigne qui

s'étoit fourré dans le trou du mur , & qui ne pouvoit pas s'en retirer. Ah , ah , ah !

M. BOIVIN.

Sans d'Avalon , qui nous a aidé à lui tirer les pieds , il y feroit encore. Ah , ah , ah !

M. DE LA RIVIERE , *à part.*

Le trouble qui fuit le crime dans les cœurs qui n'en ont pas l'habitude , ne les laisse pas jouir d'une pareille gaieté.

M. BOIVIN.

Son bonnet quarré n'a-t-il pas roulé un peu loin de l'autre côté du mur ?

M. RAISIN.

Ma foi , je crois que oui ; mais il est allé chercher une perche , où il mettra un clou pour le rattrapper , à ce qu'il m'a dit.

M. BOIVIN.

Je ris encore , quand je pense à la crainte de La Vigne , de rester dans le trou. *Ils rient tous les deux.*

M. DE LA RIVIERE , *s'approchant.*

Eh bien , dites moi donc , mes amis , mes enfants , qui peut causer votre joie , exciter vos ris ? La vraie gaieté ne peut venir que de la paix intérieure de l'ame ; quoique je ne sois plus jeune , croyez-vous que je ne doive pas la partager ?

M. RAISIN.

M. RAISIN.

• Monsieur le Principal, nous ne vous savions pas si près de nous.

M. DE LA RIVIERE.

Allons, couvrez-vous, point de cérémonies ; songez que je ne suis ici que *primus inter pares*.

M. BOIVIN.

Nous ne nous éloignerons jamais du respect que nous vous devons & que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, Monsieur.

M. DE LA RIVIERE.

Tout cela n'est que compliment ; parlez moi vrai. Depuis quelque temps je vous trouve tous fort gais, & cependant je n'ai rien fait qui doive vous donner beaucoup de satisfaction.

M. RAISIN.

Monsieur, nous n'avons jamais pensé à nous plaindre de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je le desire ; mais il est question d'un mot qui est sûrement un objet de plaisanterie, je le pafirois, & qui vous fait rire très-souvent.

M. BOIVIN.

Nous ignorons ce que Monsieur le Principal veut dire.

Tome VII.

K

M. DE LA RIVIERE.

Il est question d'une certaine Dame Jeanne...

M. RAISIN, *à part*.

Ah ! qui nous a découvert ?

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, vous n'en riez pas avec moi ?

M. BOIVIN.

Monfieur...

M. DE LA RIVIERE.

Mes enfants, manquez-vous de confiance ?

SCENE VII.

M. DE LA RIVIERE, M. DE LA VIGNE,

M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. DE LA VIGNE, *à M. Raison*.

DAME JEANNE est tombée dans l'escalier, tout est perdu.

M. RAISIN, *basse*.

Voilà Monsieur le Principal.

M. DE LA VIGNE.

O ciel ! qu'ai-je dit !

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, Messieurs, suis-je en droit, après ce

que je viens d'entendre, de vous demander ce que c'est que cette Dame Jeanne ?

M. RAISIN.

Monfieur....

M. DE LA VIGNE, bas à M. Raisin.

Laissez-moi répondre.

M. DE LA RIVIERE.

Vous ne parlez pas ?

M. DE LA VIGNE.

Monfieur le Principal, cette Dame Jeanne ne doit pas vous inquiéter.

M. DE LA RIVIERE.

Pourquoi cela ?

M. DE LA VIGNE.

Hélas ! la pauvre malheureuse ne pouvoit pas marcher ; on la portoit , on l'a laiffée tomber dans un escalier , & elle eft morte.

M. DE LA RIVIERE.

Elle eft morte ?

M. DE LA VIGNE.

Oui , Monfieur.

M. DE LA RIVIERE.

Elle étoit donc bien groffe ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, Monfieur ; parce qu'elle étoit hydropique.

M. DE LA RIVIERE.

Et qu'elle âge avoit-elle ?

M. DE LA VIGNE.

Nous l'ignorions ; mais on nous avoit proposé de nous cottiser pour lui faire la ponction, & nous étions dix qui nous faisions un plaisir de contribuer à cette opération pour la soulager.

M. DE LA RIVIERE.

Mes amis, mes enfants, que vous me rendez satisfaits en m'apprenant que vous étiez capables d'une si bonne action !

M. RAISIN.

Fort bien, la Vigne !

M. DE LA RIVIERE.

Mais j'ai à me plaindre de vous réellement.

M. BOVIN.

De nous ?

M. DE LA VIGNE.

Comment ?

M. RAISIN.

Pourquoi ?

M. DE LA RIVIERE.

C'est de ne m'avoir pas associé à une si bonne œuvre.

M. BOVIN.

Ah ! Monsieur !

M. RAISIN.

Nous n'aurions jamais osé vous le proposer.

M. DE LA RIVIERE.

Quelle opinion avez-vous donc de moi mes amis ? Si je dois donner l'exemple de faire du bien, dois-je trouver mauvais que vous en fassiez.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien, Monsieur le Principal, nous convenons de nos torts ; mais je crois facile de les réparer. Je fais que cette Dame Jeanne a plusieurs sœurs, & il y en a une qui n'a rien du tout ; si ces Messieurs veulent continuer, nous serons ce que nous faisons pour la défunte.

M. DE LA RIVIERE.

Et vous m'associez cette fois-ci à cette bonne œuvre ?

M. DE LA VIGNE.

Puisque vous le voulez bien.

M. DE LA RIVIERE.

Ecoutez-moi, combien donniez-vous à vous dix ?

M. DE LA VIGNE.

Nous donnions un écu, & cela duroit tant que cela pouvoit.

M. DE LA RIVIERE.

Pour commencer, je vais vous donner un écu.

M. BOIVIN.

Ob, c'est trop.

M. DE LA RIVIERE.

Non, non, quand il en faudra encore je vous en donnerai, vous n'aurez qu'à parler.

M. RAISIN.

Monsieur le Principal est trop bon.

M. DE LA RIVIERE.

Vous sarez comme vous avez fait jusqu'à présent.

M. DE LA VIGNE.

Monsieur le Principal nous le permet.

M. DE LA RIVIERE.

Je fais plus, je vous l'ordonne : arrangez cela pour le mieux, j'en en veux pas l'avoir davantage.

M. BOIVIN.

C'est assurément une grande marque de confiance de la part de Monsieur le Principal.

M. DE LA RIVIERE.

Ah ça, mes amis, qu'est-ce qui étoit chargé de Dame Jeanne pour la subsistance ?

M. RAISIN.

C'étoit la Vigne.

M. DE LA RIVIERE.

Fort bien ! c'est un honnête garçon.

DAME JEANNE.

151

M. DE LA VIGNE.

Monfieur...

M. DE LA RIVIERE.

Tenez mon enfant, voilà mon louis.

M. DE LA VIGNE.

En vous remerciant, Monfieur.

M. BOIVIN, bas aux autres.

En vérité il eft trop bon !

M. RAISIN.

C'eft confcience de le tromper.

M. DE LA VIGNE.

Ma foi avouons lui tout.

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, qu'eft-ce que vous dites donc là tous les trois ?

M. BOIVIN.

Nous difons que nous devons vous rendre votre argent.

M. DE LA RIVIERE.

Je ne le reprendrai pas.

M. DE LA VIGNE.

Mais Monfieur le Principal...

M. DE LA RIVIERE.

Je ne veux rien favoir de plus, & je m'en vais.

M. BOIVIN.

Mais Monfieur....

M. DE LA RIVIERE.

Venez seulement dans une heure me trouver,
& nous irons chanter un *De profundis* pour cette
pauvre Dame Jeanne. Adieu, mes enfants, adieu.

SCENE VILL

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. RAISIN.

Puisqu'il ne veut pas nous entendre, nous
n'avons rien à nous reprocher.

M. BOIVIN.

Pardi la vigne a eu une bien bonne idée.

M. DE LA VIGNE.

Oui; mais nous irons chanter un *De profundis*
pour Dame Jeanne.

M. RAISIN.

A propos, j'ai pensé éclater de rire.

M. BOIVIN.

Et moi donc.

M. DE LA VIGNE.

Ah! celui là est excellent! *Ils rient tous les trois.*

M. RAISIN.

Paix donc, le voici qui revient avec d'Avant.

M. BOIVIN.

Pourquoi viennent-ils ?

M. DE LA VIGNE.

Nous allons le savoir.

S C È N E D E R N I È R E.

M. DE LA RIVIERE, M. D'AVARIN, M.
BOIVIN, M. DE LA VIGNE, M. RAISIN.

M. DE LA RIVIERE.

Mais pourquoi me ramenez-vous ici ?

M. D'AVARIN.

C'est devant eux que je veux vous parler.

M. DE LA RIVIERE.

Mais, mon cher d'Avarin, je fais tout; ils
viennent de m'instruire.

M. D'AVARIN.

En bien, Monsieur, vous les approuvez ?

M. DE LA RIVIERE.

Très-fort. Je suis seulement fâché du malheur
qu'est arrivé à cette pauvre Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Vous en êtes fâché, Monsieur !

M. DE LA RIVIERE.

Mais comme il n'y a pas de remède, voyant combien je les approuvois d'une action si louable

M. D'AVARIN.

Si louable !

M. DE LA RIVIERE.

Ils continueront, avec une soeur de Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Ils continueront !

M. DE LA RIVIERE.

Sans doute.

M. D'AVARIN.

Je suis sûr que je suis content de tout ce que vous me dites là.

M. DE LA RIVIERE.

C'est pourtant la vérité.

M. D'AVARIN.

Non, je ne le comprendrai jamais.

M. DE LA RIVIERE.

Ils ont bien voulu m'associer à cette bonne œuvre, & je leur ai donné un louis pour cela.

M. D'AVARIN.

Quoi, Monsieur, vous êtes associé avec ces Messieurs pour une pareille chose ?

M. DE LA RIVIERE.

Oui, mon ami ; & j'ai été si enchanté de voir

combien mes soins avoient fructifié dans leur ame; que j'allois vous chercher pour me féliciter avec vous, de l'esprit de charité qui regne dans cette maison; c'est la récompense la plus douce & la plus flatteuse que nous puissions recueillir de nos principes & de nos soins.

M. D'AVARIN.

Je vois, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

M. DE LA RIVIERE.

C'est vous qui vous trompez encore.

M. D'AVARIN.

Non, sûrement, & j'ai des preuves ici de ce que j'ai découvert.

M. DE LA RIVIERE.

Songez, mon cher ami, que les jugemens téméraires sont affreux, & que cette Dame Jeanne n'étoit pas ce que vous croyez.

M. D'AVARIN.

J'en conviens.

M. DE LA RIVIERE.

Que c'étoit une pauvre femme, malade d'une hydropisie, ce qui obligeoit de lui faire souvent la ponction.

M. D'AVARIN.

Quelle histoire !

M. DE LA RIVIERE.

Et que ces généreux jeunes gens se cottifioient pour cette opération.

M. D'AVARIN.
Je le crois bien, ils alloient plus loin, ils la faisoient eux-mêmes.

M. DE LA RIVIERE.

Continuent-ils eux-mêmes ?

M. D'AVARIN.

Oui, Monsieur. Apprenez que cette prétendue Dame Jeanne, n'étoit autre chose qu'une grande bouteille qui a ce nom-là, qu'ils faisoient entrer, pleine de vin, par un trou de la muraille du jardin, & qu'ils vuidoient dans la chambre de Boivin.

M. DE LA RIVIERE.

Il n'est pas possible.

M. D'AVARIN.

Celui qui la portoit est tombé dans l'escalier, la bouteille est cassée, & en voici le gouleau que j'ai apporté exprès ; si vous voulez vous convaincre de ce que je vous dis, l'odeur du vin répandu vous prouvera tout ce que j'avance.

M. DE LA RIVIERE.

Quoi, Messieurs, vous avez ainsi abusé de ma crédulité ?

M. BOIVIN.

C'est un tort dont nous nous sommes repentis dans l'instant. Quand on a fait une faute, elle entraîne dans une autre, & nous avons voulu nous excuser,

M. DE LA RIVIERE.

Et vous avez employé le mensonge ?

M. DE LA VIGNE.

Il est vrai : il nous a même paru plaisant ; mais nous nous sommes repentis promptement, & si vous voulez bien vous le rappeler, vous n'avez pas voulu nous entendre, ni reprendre votre argent.

M. DE LA RIVIERE.

Il est vrai. Quoi, vous m'auriez dit la vérité ?

M. BOIVIN.

Oui, Monsieur ; il y a même long-temps que nous hésitons à vous instruire du mauvais traitement que nous éprouvons ici. Nous avions cherché à nous en consoler d'une manière, qui, je l'avoue, est contre la règle de cette maison ; & la gaieté qu'elle nous inspiroit, nous faisoit patienter ; mais la mauvaise opinion que M. d'Avarin a cherché à vous donner de nous, nous oblige enfin à rompre le silence, non pas pour nous justifier de deux fautes qui nous rendent très-coupables envers vous, mais dont il est la cause.

M. D'AVARIN.

Moi ?

M. RAISIN.

Où , Monsieur.

M. D'AVARIN.

Je n'ai rien à me reprocher.

M. BOIVIN.

Pardonnez-moi , Monsieur , votre avarice.

M. D'AVARIN.

Monsieur , vous souffrez qu'on m'insulte.

M. DE LA RIVIERE.

Laissez les parler ; je vous répons de faire justice à qui il appartiendra.

M. DE LA VIGNE.

C'est ce que nous vous demandons.

M. DE LA RIVIERE.

Continuez , Monsieur Boivin.

M. BOIVIN.

L'austérité de vos mœurs , Monsieur , vous fait ignorer quels sont les aliments dont on nous nourrit , & quel est le vin que nous buvons ; mais vous pourrez vous en convaincre aujourd'hui même , si vous voulez en faire l'essai.

M. DE LA RIVIERE.

Je le ferai dès ce soir , & j'ai eu tort jusqu'à présent de n'y avoir pas pensé. La viande ne fait

mal, voilà pourquoi je n'en mange pas ; je n'aime point le vin , ainsi quand je le trouverai bon , je crois que vous en serez contents. Si l'Abbé n'est pas avare , il est au moins trop économe ; & ce n'est pas mon intention que l'on meure de faim dans cette maison.

M. DE LA VIGNE.

Songez , Monsieur , combien nous vous respectons , & que c'est la crainte de vous causer le moindre chagrin qui nous a empêché de nous plaindre.

M. DE LA RIVIERE.

Nous ne pouvons pas disconvenir que nos torts sont égaux ; mes enfants , pardonnez-nous.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

Ah ! Monsieur !

M. DE LA RIVIERE.

Le louis que je vous avois remis est une amende envers les pauvres , à quoi je me condamne pour ma négligence ; distribuez-le leur. Oublions Dame Jeanne pour toujours ; & au lieu du *De profundis* que nous devons chanter pour elle , allons chanter un *Te Deum* en actions de grace de ce que la vertu regne toujours ici , & que la haine & l'envie vont être bannies à jamais,

THE LITTLE GIRL

There was a little girl who lived in a house
with a garden and a well. She was very
kind and gentle, and she loved to play
in the garden. One day she found a
little boy who was blind. She was
very kind to him and she taught him
to walk.

THE LITTLE GIRL

There was a little girl who lived in a house
with a garden and a well. She was very
kind and gentle, and she loved to play
in the garden. One day she found a
little boy who was blind. She was
very kind to him and she taught him
to walk.

THE LITTLE GIRL

There was a little girl who lived in a house
with a garden and a well. She was very
kind and gentle, and she loved to play
in the garden. One day she found a
little boy who was blind. She was
very kind to him and she taught him
to walk.

THE LITTLE GIRL

There was a little girl who lived in a house
with a garden and a well. She was very
kind and gentle, and she loved to play
in the garden. One day she found a
little boy who was blind. She was
very kind to him and she taught him
to walk.

L'AVEUGLE

L'AVEUGLE

A V A R E .

QUATRE-VINGT-HUITIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. SAVONEAU, *Barbier.*

JANNETON, *filie de M. Savoneau.*

TATONET, *Aveugle demandant l'aumône.*

*La Scene est dans la rue & dans la boutique de
M. Savoneau.*

E N E U E N A E

E R A V A

QUATRE-VINGT-HUITIEME PROVERBE



L'AVEUGLE

A V A R E.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. SAVONEAU, *ouvrant sa boutique.*

IL ne fait pas vilain, ce matin. Eh bien, on disoit hier au soir qu'il pleuvroit. Ah ça, voyons par où je commencerai : ah, par la perruque de notre voisin le Peintre des Boulevards. Où diable est-elle ? il me semble que je l'avois mise à un clou. Bon ! la voilà à terre ; pourvu que les rats n'en aient rien mangé. Mettons-la un peu sur la tête. (*Il la met sur une tête à perruque, & il l'examine.*) Ah ! il n'y a guère que du toupet de dégarni ; il m'en coûtera seulement un peu plus de pommade. (*Il peigne la perruque.*) S'il avoit fallu en donner une autre, j'aurois été bien embarrassé ; car je n'ai, ma foi, pas le fol. (*Il ap-*

pelle.) Janneton , Janneton ? Elle dort encore , au lieu de se lever. Janneton , Janneton ? Voyez si elle répondra. Janneton ?

S C E N E II.

M. SAVONEAU , JANNETON , *sans paraître.*

JANNETON.

MON pere.

M. SAVONEAU.

Eh bien , est-ce que tu n'es pas encore levée , vilaine paresseuse ?

JANNETON.

Tout-à-l'heure.

M. SAVONEAU.

Si je vas te chercher , je te donnerai un coup de peigne dont il te souviendra long-temps.

JANNETON.

Ah mon Dieu ! il ne faut pas tant vous fâcher , il n'est pas encore si tard , & la foire n'est pas sur le pont , apparemment.

M. SAVONEAU.

Ah ! je te ferai raisonner , il y a une heure que tu devrais être levée ; puisqu'il va sonner cinq heures dans un moment.

JANNETON.

Eh bien , ce n'est pas tant que fix.

M. SAVONEAU.

Je fais bien pourquoi tu as tant d'envie de dormir , & que tu ne me réponds pas.

JANNETON.

Puisque vous le savez , je n'ai que faire de vous l'apprendre.

M. SAVONEAU.

Oui , oui , je le fais , je te le dirai ; mais je ne veux pas que tu dormes pendant ce temps-là.

JANNETON.

Mais qu'est-ce que cela vous fait que je dorme , ou non ?

M. SAVONEAU.

Et si tu dors , qu'est-ce qui racommodera ce linge à barbe , en cas qu'il me vienne des pratiques de bonne heure ?

JANNETON.

Ils n'auront qu'à vous prêter leur mouchoir.

M. SAVONEAU.

Veux-tu bien finir , & te lever ? Je perds patience à la fin.

JANNETON.

Eh bien , nous la ferons afficher.

M. SAVONEAU.

Je m'en vais monter là-haut , & tu verras...

JANNETON.

Ah ! mon Dieu ! mon cher pere , ne vous donnez pas cette peine là.

M. SAVONEAU.

Parle moi par la fenêtre , je verrai bien si tu es levée.

JANNETON , à la fenêtre , s'habillant.

Me voilà , me voilà. Qu'avez-vous à me dire , voyons ?

M. SAVONEAU.

Que ta conduite me déplait premièrement , & d'un.

JANNETON.

Et qu'est-ce que c'est donc que je fais ?

M. SAVONEAU.

Je n'en fais rien ; mais...

JANNETON.

Est-ce que je ne suis pas une honnête fille ?

M. SAVONEAU.

Une honnête fille n'a pas un amoureux sans le consentement de son pere , & ne jase pas toute la nuit par la fenêtre avec un garçon.

JANNETON.

Eh ! qui est-ce qui vous a dit cela ?

M. SAVONEAU.

On n'a pas eu besoin de me le dire, j'en ai
entendu, & j'ai bien reconnu sa voix.

JANNETON.

La voix de qui ?

M. SAVONEAU.

De Pierre Dumoulin.

JANNETON.

Eh bien, puisque vous le savez, vous ne sa-
vez pas tout ; car je vous dirai que je n'en aurai
jamais d'autre pour mari.

M. SAVONEAU.

Cela est aisé à dire ; mais....

JANNETON.

Et pourquoi n'y consentiriez-vous pas ? A du
bon bien.

M. SAVONEAU.

C'est à cause de cela que je crois qu'il se mo-
que de toi, puisque tu n'as rien.

JANNETON.

Quand on s'aime, on est toujours heureux.

M. SAVONEAU.

Ah ! oui, dis-moi cela à moi, qui avois en-
levé ta mère à Vangirard, & qui ayons pensé
mourir de faim à Meudon, parce que nous n'a-
vions d'argent ni l'un ni l'autre.

JANNETON.

Mais vous convenez que Pierre Dumoulin en a ; il en aura pour nous deux.

M. SAVONEAU.

Et si la mere Dumoulin ne consent pas qu'il t'épouse , elle ne lui donnera pas le fol ; elle aime l'argent elle.

JANNETON.

Il dit que cela ne lui fait en rien.

M. SAVONEAU.

Oui ; mais cela me fait à moi , & je ne veux pas vous voir dans la misère le lendemain de votre mariage.

JANNETON.

Mais , mon pere...

M. SAVONEAU.

Si tu veux épouser Pierre Dumoulin , attends que nous soyons assez riches pour que sa mere y consente.

JANNETON.

Allons , je vois bien que vous voulez que je sois malheureuse.

M. SAVONEAU.

Ne pleure pas , habille-toi , & laisse-moi rêver à tout cela. (*à lui-même, bas.*) Je crains que ces enfants-là ne fassent quelque sottise ; comment

faire ? Pauvreté n'est pas vice ; mais la mere Dumoulin n'entendra rien à tout cela. Si j'avois quelque ami à qui je pusse emprunter.... Oui, mais il faut rendre ; il n'y a que les mendiants à qui on prête tous les jours , & qui ne rendent jamais. Je crois que j'entends un aveugle : cet homme-là est assurément plus heureux que moi.

S C E N E III.

TATONET, M. SAVONEAU.

TATONET.

JE pense que j'arrive bientôt à la place que j'envie depuis long-temps. (*Il tâte avec son bâton. Il s'assied sur une pierre.*) M'y voilà. Je ne crois pas que je la rende aisément. Mais je n'entends rien : est-ce qu'il ne seroit pas jour ? Écoutons, l'heure sonne : deux, trois, quatre. Il n'est que quatre heures ; je ne m'étonne pas , personne n'est levé ; en ce cas-là on ne me verra pas. J'ai envie de compter mon argent , & de le mettre, comme à l'ordinaire, dans la coëffe de mon chapeau.

M. SAVONEAU.

Ah ! ah ! voyons un peu cela.

TATONET.

J'avois, hier au soir, cent bons louis d'or, (*il compte*) dix, vingt, hum, hum, les voilà bien tous. J'ai bien imaginé de les mettre dans mon chapeau; parce que si l'on fouille dans ma poche, on n'y trouvera rien. (*Il met son chapeau sur sa tête.*)

M. SAVONEAU.

Et ce coquin-là demande l'aumône avec tout cet argent-là! Je veux au moins en avoir ma part; je ne lui ferai aucun tort, puisqu'il ne s'en sert pas.

SCENE IV.

TATONET, JANNETON, M. SAVONEAU.

JANNETON.

Mon père, me voilà. Où est ce linge à barbe?

M. SAVONEAU.

Ecoute-moi, n'as-tu pas là un jupon de laine?

JANNETON.

Oui, pourquoi faire?

M. SAVONEAU.

Donne-le moi.

JANNETON.

Il faut donc que je me déshabille.

M. SAVONEAU.

Qu'est-ce que cela fait ? Un jupon de plus ou de moins : il ne fait pas froid.

JANNETON.

Non.

M. SAVONEAU.

Et puis, avec ton amour....

JANNETON.

Vous vous moquez de moi. (*Elle lui donne son jupon.*)

M. SAVONEAU.

Tu verras, tu verras. (*Il passe ses bras dans les fentes des poches du jupon.*)

JANNETON.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

M. SAVONEAU.

Ne t'embarrasse pas. Donne-moi mon bâton d'épine.

JANNETON.

D'épine ? le voilà.

M. SAVONEAU.

Allons, regarde à présent. (*Il sort de sa bou-tique, & prend un grand tour, en tâtant le pavé avec son bâton.*)

TATONET.

J'entends quelqu'un : c'est un aveugle aussi ; s'il alloit vouloir me disputer ma place. Nous verrons, nous verrons.

M. SAVONEAU.

Il me semble qu'il y a plus loin aujourd'hui de chez nous à ma place, qu'à l'ordinaire.

TATONET.

Oui, oui, ta place.

M. SAVONEAU.

Je sens que m'y voilà bientôt. Oui, c'est ici. (*Il s'assied sur Tatonet.*) Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Un chien ? allons, hou ; veux-tu bien t'en aller ?

TATONET.

Non, non, je ne suis pas un chien, & je ne m'en irai pas.

M. SAVONEAU.

Tu ne t'en iras pas ? Et qui es-tu donc ?

TATONET.

Un aveugle comme toi.

M. SAVONEAU.

Un aveugle comme moi ; je parie que non.

TATONET.

Je te dis que je suis aveugle ; & quand je ne le serois pas, je suis venu le premier, & la place est à moi.

M. SAVONEAU.

C'est ce que nous allons voir.

TATONET.

Je te donnerai de mon bâton.

M. SAVONEAU.

Et moi je te donnerai du mien par-tout où je pourrai , je t'en répons.

TATONET.

Prends garde à toi , je te tiens. Voyons si tu pourras me donner de ton bâton.

M. SAVONEAU.

Je te ferai bien me lâcher. (*Il jette son chapeau à terre, & Tatonet le lâche,*

TATONET.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Où est mon chapeau ? (*Il se baisse, & Savoneau lui donne un coup de bâton sur le dos. Tatonet s'écrie :*) Ah ! coquin ! (*Il le frappe ou croit le frapper, & attrape le mur, qui lui fait tomber son bâton de la main.*

M. SAVONEAU, ramassant le bâton, crie :

Ah ! je suis mort ! (*& il rentre chez lui.*)

TATONET.

Diantre ! l'aurais-je tué ? Où fuir, & comment sans bâton ? Allons le long du mur. Je n'entends rien ; il ne peut être mort entièrement du

coup , & je l'entendrois se plaindre : il s'en est allé assurément. Cherchons mon chapeau & mon bâton. (*Il cherche à quatre pattes.*)

M. SAVONEAU , *bas à Janneton.*

Tu as bien entendu , fais ce que je t'ai dit.

JANNETON.

Oui , mon pere.

TATONET , *trouvant le chapeau de Monsieur Savorteau.*

Ah ! voilà mon chapeau. (*Il le met sur sa tête.*)
Eh ; mon Dieu , non ; je suis volé , ruiné. (*à genoux.*) Messieurs , Mesdames , n'y a-t-il personne de vous assez charitable pour rendre à un pauvre aveugle son chapeau & son bâton qu'il a perdus ?

JANNETON.

Qu'est-ce que c'est donc que vous demandez ?
Vous avez votre chapeau sur votre tête.

TATONET.

Eh non , ma chere Demoiselle.

JANNETON.

Mais croyez-moi , je ne suis pas aveugle , je le vois bien.

TATONET.

Oui , Mademoiselle , j'ai un chapeau ; mais ce n'est pas le mien,

JANNETON.

Qu'est-ce que cela fait ? il vaut peut-être le
votre, & vous êtes sûr de ne pas aller nue tête.

TATONET.

Mais, Mademoiselle, c'est qu'il y avoit de
l'argent dans mon chapeau.

JANNETON.

Quelques liards, sans doute ? On vous en don-
nera d'autres.

TATONET.

Eh non, Mademoiselle.

JANNETON.

Quoi ! il y avoit de l'argent blanc ?

TATONET.

Non ; mais....

JANNETON.

Des pièces de deux sols, de six liards, appa-
remment.

TATONET.

Eh non, Mademoiselle ; c'étoient des louis d'or.

JANNETON.

Des louis d'or ! Allons, vous vous moquez de
moi ; vous imaginez-vous que je croirai que vous
aviez des louis dans votre chapeau, pour l'aga-
ger les gens qui passent à vous faire la charité.
Ah ! pardi, en voilà d'une bonne.

TATONET.

Mais on ne les voyoit pas, ils étoient dans une petite poche qui est dans le chapeau.

JANNETON.

Attendez donc, combien y en avoit-il ?

TATONET.

Cent. En auriez-vous connoissance ?

JANNETON.

Oui, vraiment.

TATONET.

Ah ! ma chère Demoiselle, que je vous aurai d'obligation, si vous vouliez m'en les faire rendre !

JANNETON.

Et que me donnerez-vous ?

TATONET.

Je dirai tous les jours une oraison pour vous.

JANNETON.

Cela ne suffit pas ; & si vous voulez me donner cinquante louis, je vous ferai rendre le reste.

TATONET.

Non, Mademoiselle, je veux tout avoir.

JANNETON.

Allons donc, un homme qui demande sa vie n'a pas besoin d'avoir tant d'argent ; c'est voler les pauvres.

M. SAVONEAU.

M. SAVONEAU, *dans sa boutique.*

Oh le vilain avare ! Ne lui faites rien rendre,
Mademoiselle.

TATONET.

Ah ! je vous y forcerai bien ; & je ne vous
laisserai pas aller que je n'aie mes cent louis.

JANNETON.

Voulez-vous bien me laisser : je vais crier au
guet.

TATONET.

Je ne vous lâcherai point.

JANNETON, *criant.*

Au guet, au guet.

M. SAVONEAU, *avec une petite voix.*

Ah ! voilà Monsieur le Commissaire. (*Il sort
de sa boutique.*)

TATONET.

Tant mieux. Je m'en vais lui faire ma plainte.

M. SAVONEAU, *d'une voix de Commissaire.*

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là ?

JANNETON.

Monsieur le Commissaire, c'est ce vilain aveu-
gle qui veut me retenir de force.

M. SAVONEAU.

Comment, au milieu de la rue ! Allons, al-
lons, je vais le faire mener en prison.

TATONET.

Mais, Monsieur le Commissaire, je vous prie de m'écouter.

M. SAVONEAU.

Allons, commencez par lâcher cette fille. (*Il se retourne.*) Songez, vous autres, à préparer vos menottes. (*d'une autre voix.*) Oui, Monsieur le Commissaire.

TATONET.

Mais, Monsieur le Commissaire....

M. SAVONEAU.

Qu'est-ce que vous avez à dire ? Est-ce qu'on prend comme cela quelqu'un de force ?

TATONET.

Mais, Monsieur, je suis volé.

M. SAVONEAU.

Vous avez volé cet aveugle, Mademoiselle ?

JANNETON.

Non, Monsieur. Il le fait bien.

TATONET.

Je ne dis pas que ce soit elle qui m'ait volé, Monsieur le Commissaire; mais elle fait qui a mon chapeau, que j'ai perdu.

M. SAVONEAU.

Voilà bien du bruit pour un chapeau de perdu.

TATONET.

Il y avoit cent louis dedans ; & elle dit qu'elle me les fera rendre , si je veux lui en donner cinquante pour elle.

M. SAVONEAU.

Est-il vrai , Mademoiselle ?

JANNETON.

Oui , Monsieur , j'ai dit cela.

M. SAVONEAU.

Et pourquoi voulez-vous avoir ces cinquante louis ?

JANNETON.

Pour me marier , Monsieur le Commissaire. Je ne lui ferai point de tort ; il n'en a pas besoin , puisqu'il demande l'aumône.

TATONET.

Monsieur le Commissaire , je l'épouserai , si elle veut me rendre le tout.

M. SAVONEAU.

Qu'avez-vous à dire à cela , Mademoiselle ?

JANNETON.

Que je ne veux pas épouser un vilain trucheur comme celui-là.

M. SAVONEAU.

Si ce n'est que cela qui vous arrête , il ne demandera plus l'aumône.

M 2

TATONET.

Je ne demanderai plus l'aumône ?

M. SAVONEAU.

Non sûrement. Il n'y a que ceux qui ont un véritable besoin , à qui il est permis de la demander.

TATONET.

Ah ! Monsieur le Commissaire , je vous demande bien pardon ; mais , au nom de votre bienheureux patron , ce grand ami de Dieu , ne me faites pas ôter la permission de demander l'aumône.

M. SAVONEAU.

A quoi vous déterminez-vous ?

TATONET.

A faire tout ce que vous voudrez , pourvu qu'on me rende mon argent.

M. SAVONEAU.

Allons , cela est bon ; mais voilà mon clerc. Qu'est-ce qu'il y a , Monsieur Pinçon ? (*d'une autre voix.*) Monsieur le Commissaire , c'est un aveugle qui a été assassiné par un de ses camarades , & qui a dit que ce chapeau appartenait à son assassin.

TATONET , *à part.*

Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureux !

M. SAVONEAU, *de la voix du clerc.*

Et il y a cent louis dans ce chapeau. (*représentant la voix du Commissaire.*) Qu'est-ce que cela veut dire ?

JANNETON.

Monsieur le Commissaire, ce n'est pas moi qui vous ai dit qu'il l'avoit tué.

M. SAVONEAU.

Un moment, un moment ; ceci devient sérieux. (*à Tatonet*) Comment vous appelez-vous, mon ami ?

TATONET.

George Tatonet, Monsieur.

M. SAVONEAU.

Ecrivez, mon clerc. Reconnaissez-vous ce chapeau-là pour avoir été à vous ?

TATONET.

Non, Monsieur.

M. SAVONEAU.

Ces cent louis ne vous appartiennent donc pas ?

TATONET.

Pardonnez-moi, Monsieur.

M. SAVONEAU.

Mais les cent louis ne vont point sans le chapeau ; & il faut que vous preniez le chapeau comme vous appartenant, si les cent louis sont à vous.

TATONET.

Eh bien, je prendrai aussi le chapeau, Monsieur le Commissaire.

M. SAVONEAU.

Puisque vous reconnoissez que le chapeau & les cent louis vous appartiennent, vous voilà convaincu du crime d'avoir assassiné l'homme qui vient de mourir.

TATONET.

Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute s'il est mort d'un coup de bâton que j'ai donné en l'air.

M. SAVONEAU.

Par le procès-verbal, il est dit que c'étoit pour avoir sa place dans cette rue,

TATONET.

Je ne savois pas que ce fût sa place.

M. SAVONEAU.

Vous n'en serez pas moins pendu.

TATONET, *pleurant.*

Je ferai pendu !

M. SAVONEAU.

Sûrement.

TATONET, *pleurant.*

Ah ! Monsieur le Commissaire, ne pourriez-vous pas empêcher que ce malheur-là ne m'arrive ?

M. SAVONEAU.

Attendez. Eloignez-vous , vous autres. Ecoutez-moi : l'autre aveugle est mort ; abandonnez le chapeau & les cent louis , & l'on écrira dans la déposition qu'ils n'étoient pas à vous.

TATONET,

Mais qui les aura ?

M. SAVONEAU.

Cette fille , qui savoit que vous aviez tué cet aveugle , & qui n'a pas déposé contre vous.

TATONET.

Est-ce que sur sa déposition je serois pendu ?

M. SAVONEAU,

Affurément.

TATONET.

Mais si elle vouloit se contenter de cinquante louis.

M. SAVONEAU.

Elle ne pourroit pas se dispenser de dire que les cinquante autres & le chapeau sont à vous.

TATONET.

Elle ne le pourroit pas ?

M. SAVONEAU.

Non vraiment.

TATONET.

Mademoiselle , rendez-moi ce service-là , je vous en prie.

M 4

JANNETON.

Je ne fais pas les affaires , & je ne peux faire que ce que Monsieur le Commissaire dira.

TATONET.

Je vous en donnerai soixante.

M. SAVONEAU.

Cela ne suffit pas : il faut donner le tout.

TATONET, *pleurant.*

Le tout !

M. SAVONEAU.

Oui ; mais on vous rendra votre chapeau.

JANNETON.

Et même votre bâton.

TATONET, *pleurant.*

Mon chapeau & mon bâton !

M. SAVONEAU.

Oui.

TATONET.

C'est là tout ce que j'aurai ?

M. SAVONEAU.

Non , vous aurez encore la permission de demander toujours l'aumône.

TATONET.

Allons, ce n'est pas tout perdre.

M. SAVONEAU.

Vous donnez ces cent louis à Mademoiselle ?

TATONET.

Il le faut bien , puisque je ne peux pas les reprendre sans être pendu.

IANNETON.

Monsieur , je vous suis bien obligée.

M. SAVONEAU.

Adieu , mon ami ; une autre fois soyez plus sage.

TATONET.

Ou moins malheureux.

M. SAVONEAU à Janneton.

Nous , allons chez la mere Dumoulin ; je suis sûr à présent de son consentement pour que son fils t'épouse , en voyant quelle est ta dot. *Ils s'en vont.*

TATONET.

Maudite soit l'envie qui m'a pris d'avoir cette chienne de place ; je réponds bien de ne jamais passer par cette sorciere de rue tant que je vivrai,





LE
CHANOINE

DE REIMS.

QUATRE-VINGT-NEUVIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

L'ABBÉ DE LA CRAIE, *Chanoine de Reims.*

M. COLLIGER, *Auteur.*

M. FESTON, *Décorateur des menus plaisirs.*

ME. MONIQUE, *Gouvernante de l'Abbé de la Craie.*

ST. PIERRE, *Laquais de Monsieur Festons.*

La Scène est chez l'Abbé de la Craie à Reims.



LE CHANOINE DE REIMS.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. FESTONS, M. COLLIGER, DAME
MONIQUE.

DE. MONIQUE.

MESSIEURS , donnez-vous la peine d'entrer
& de vous asseoir.

M. FESTONS.

Et pourquoi faire ?

DE. MONIQUE.

Monfieur le Chanoine de la Craie va revenir.

M. COLLIGER.

Mais il y a huit jours que vous dites qu'il va
arriver ; nous venons ici tous les jours , & il
n'arrive jamais.

DE. MONIQUE.

Ah dame ! c'est qu'il a eu bien des affaires à ses vignes ; mais il est revenu.

M. COLLIGER.

Quoi ! il est à Reims ?

DE. MONIQUE.

Oui , Monsieur , & je lui ai dit que ces Messieurs étoient venus le demander bien des fois. Il est allé voir un de ces Messieurs les Chanoines , & il m'a recommandé de l'aller chercher , si par hasard ces Messieurs revenoient : ainsi affoyez-vous.

M. FESTONS.

Eh bien , ne foyez donc pas long-temps.

DE. MONIQUE.

Ah ! c'est ici tout près dans la rue pavée d'Andouilles (*). C'est que Monsieur le Chanoine, chez qui est le nôtre , a des vignes dans le même canton , qui ne sont pas si bonnes tout-à-fait ; mais le vin en est pourtant bien bon.

M. COLLIGER.

Allez donc.

DE. MONIQUE.

Je vous dis cela , parce que si vous aviez envie d'en acheter , il y en a encore à vendre , &

(*) Rue de Reims.

que Monsieur le Chanoine vous en feroit avoir ;
parce que c'est son ami depuis long-temps.

M. FESTONS.

Fort bien.

DE. MONIQUE.

Il n'est pourtant pas aussi âgé ; car il n'étoit
pas encore Chanoine du temps du sacre de 1722.

M. COLLIGER.

C'est assez.

DE. MONIQUE.

J'y étois moi à ce sacre, c'est-à-dire , à Reims.
Eh ! mon Dieu , tenez , nous avions chez nous
un beau Monsieur qui y étoit logé , qui me trou-
voit bien gentille. Ah dame ! j'étois plus jeune
que je ne suis. Mais c'est qu'on a tous les ans
douze mois , comme vous savez. Monsieur le
Chanoine vous contera tout cela ; car il a plus
de mémoire que moi.

M. FESTONS.

Mais si vous n'allez pas le chercher , nous nous
en allons.

DE. MONIQUE.

J'en serois bien fâchée. Ne vous impatientez
pas.



SCÈNE II.

M. FESTONS, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

C'EST une terrible chose que les vieilles gens avec tous leurs bavardages !

M. FESTONS.

J'aime bien que tu me dises cela , quand tu n'es venu à Reims avec moi que pour causer avec cet Abbé de la Craie , & que tu m'as retenu deux jours de plus que je ne voulois pour l'attendre.

M. COLLIGER.

Mais c'est qu'il m'est important de voir un homme qu'on m'a dit qui étoit au sacre , pour faire mon livre du *Recueil des cérémonies*.

M. FESTONS.

Et tu crois qu'à cet âge-là il se souviendra de tout ce qu'il aura vu ?

M. COLLIGER.

J'en suis sûr. Les vieillards n'ont de la mémoire que pour les choses anciennes , & ils se plaisent à se les rappeler ; ils n'oublient pas la moindre

moindre circonstance , ce que les auteurs contemporains négligent trop souvent.

M. FESTONS.

Oui ; mais s'il te tient trop long-temps , je t'avertis que je partirai ; je dois rendre compte demain matin de ma besogne à Paris : je t'ai attendu assez.

M. COLLIGER.

Je compte , après cette conversation , de faire un livre unique sur cette matiere , & qui fera tomber tous les autres.

M. FESTONS.

Tu ne fuis que tes idées , & tu ne m'écoutes pas.

M. COLLIGER.

Je t'ai entendu de reste ; je ne te ferai pas attendre.

M. FESTONS.

A la bonne heure.

M. COLLIGER.

Tu fais bien que je n'ai pas le sol ; ainsi je n'ai pas envie de rester ici sans toi.

M. FESTONS.

Ma foi , je n'ai que ce qu'il me faut pour la poste & pour payer la dépense de notre auberge.

M. COLLIGER.

Tiens , nous allons avoir des nouvelles du Chanoine.

Tome VII.

N

SCENE III.

DE. MONIQUE, M. COLLIGER,
M. FESTONS.

M. COLLIGER.

EH bien, va-t-il venir Monsieur le Chanoine ?

DE. MONIQUE.

Oui, oui.

M. FESTONS.

Mais quand ?

DE. MONIQUE.

Tout à l'heure, tout à l'heure.

M. FESTONS.

Avec tout cela le temps se perd : vois si tu
veux revenir avec moi, ou si tu veux rester ici.

M. COLLIGER.

Je ne te demande qu'un quart-d'heure.

M. FESTONS.

Eh bien, je m'en vais toujours faire préparer
les chevaux ; mais après cela je ne retarde plus,
je t'en avertis.

S C E N E IV.**DE. MONIQUE, M. COLLIGER.****M. COLLIGER****I**l se fait bien attendre Monsieur le Chanoine.**DE. MONIQUE.**

Dame, il n'a pas de si bonnes jambes que vous ; il ne peut pas aller aussi vite, quoiqu'il se porte bien.

M. COLLIGER.

Et, il a une bonne mémoire ?

DE. MONIQUE.

Oh ! il se souvient de tout, de tout ce qu'il a vu, comme si c'étoit d'hier. Mais j'entends quelqu'un.

M. COLLIGER.

On n'a pas sonné.

DE. MONIQUE.

Est-ce qu'il n'a pas la clef ? Tenez, le voilà, c'est lui-même.



S C E N E V.

L'ABBE', M. COLLIGER, DE. MONIQUE.

L'ABBE'.

MESSIEURS, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon jour.

DE. MONIQUE.

Il n'y en a qu'un, l'autre s'en est allé.

L'ABBE'.

Ah! je suis bien fâché de ne l'avoir pas vu.

M. COLLIGER.

Monsieur....

L'ABBE'.

Assoyez-vous donc, je vous prie. On m'a dit que vous m'attendiez depuis huit jours; je n'en savois rien, & puis quand on a des affaires, on ne fait pas le temps qu'elles vous tiendront.

M. COLLIGER.

J'en ai de bien pressées, & je voudrois vous demander si vous ne pourriez pas me rendre un service intéressant?

L'ABBE'.

Je ferai tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que je pourrai; car....

DE MONIQUE.

Monsieur, je m'en vais chercher votre robe-de-chambre.

L'ABBE'.

Vous ferez bien, Dame Monique.

SCENE VI.

L'ABBE', M. COLLIGER.

L'ABBE'.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais c'est qu'à mon âge il faut se mettre un peu à son aise.

M. COLLIGER.

Je ne veux pas vous déranger. On m'a dit, Monsieur, que vous étiez au sacre de 1722.

L'ABBE'.

Ah! mon Dieu, oui, j'y étois, & je puis vous en parler sagement; car il me semble que j'y suis encore; cela m'est aussi présent que de vous voir là.

M. COLLIGER.

Vous avez une heureuse mémoire, & vous pourriez m'aider prodigieusement dans un ouvrage que je veux faire sur le sacre.

L'ABBE'.

- Vous ne pouvez pas mieux vous adresser.

M. COLLIGER.

On me l'a bien dit à Paris, que si je pouvois causer un peu avec vous, je saurois les choses très-exactement, & c'est ce qui m'a fait venir,

L'ABBE'.

Qu'est-ce qui peut vous avoir dit cela ?

M. COLLIGER.

Monsieur l'Abbé Dubreuil.

L'ABBE'.

L'Abbé Dubreuil ? Je ne me rappelle pas bien . . .

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire ; je suis très-pressé . . .

L'ABBE'.

Attendez, attendez, j'y suis, J'étois étonné de ne me pas souvenir de l'Abbé. Oui, c'est cela, je me rappelle à présent . . . Et tenez, mon frere avoit été fort amoureux de sa grand'mere ; il a même pensé l'épouser.

M. COLLIGER.

Tout cela ne fait rien.

L'ABBE'.

Pardonnez-moi, je voulois vous faire voir que je ne l'avois pas oublié.

SCENE VII.

L'ABBE', M. COLLIGER, DE. MONIQUE.

DE. MONIQUE, *apportant la robe-de-chambre de l'Abbé.*

ALLONS, Monsieur le Chanoine, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre ?

L'ABBE',

Sans doute, sans doute. Vous permettez, Monsieur ? (*Il met sa robe-de-chambre.*)

M. COLLIGER, *à part.*

Je n'aurai jamais le temps de rien savoir de ce que je veux.

DE. MONIQUE.

Bon, j'ai oublié votre bonnet de nuit.

L'ABBE'.

Je n'en ai que faire.

DE. MONIQUE.

Vous ne voulez donc plus rien ?

L'ABBE'.

Non, non.

DE. MONIQUE.

Allons, je m'en vais penser à mon dîner.

SCENE VIII.

M. COLLIGER, L'ABBE'.

M. COLLIGER, *à part.***J**E meurs d'impatience.

L'ABBE'.

Vous devriez dîner avec moi, Monsieur, on cause mieux le verre à la main.

M. COLLIGER.

Je ne le puis pas ; je suis très-pressé de partir pour Paris.

L'ABBE'.

Je vous aurois fait boire du vin de quarante-trois. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil.

M. COLLIGER.

Je vous suis très-obligé, Monsieur l'Abbé ; mais, je vous en prie, allons au fait.

L'ABBE'.

C'est tout ce qui s'est passé au sacre que vous voulez savoir ?

M. COLLIGER.

Oui, Monsieur.

L'ABBE'.

Tenez, il me semble que j'y suis. Vous savez que cela dure plusieurs jours ?

M. COLLIGER.

Oui, oui.

L'ABBE'.

Attendez, reprenons de la veille du premier jour. Qu'est-ce que nous fîmes ? . . . Qu'est-ce que nous fîmes ? Ah ! nous nous assemblâmes tous, ce que nous étions de Chanoines.

M. COLLIGER.

Fort bien.

S C E N E I X.

L'ABBE', M. COLLIGER ; DE. MONIQUE ;
ST. PIERRE, *en bottes.*

DE. MONIQUE, à M. Colliger.

C'EST vous, Monsieur, qu'on demande,

M. COLLIGER.

Ah ! St. Pierre, je m'en vais dans un moment. Prie Monsieur Festons de m'attendre encore un instant.

ST. PIERRE.

Monsieur, il m'a dit de vous dire que si je ne

vous ramenois pas avec moi , il partiroit sur le champ.

L'ABBE'.

Où voulez-vous donc aller ?

M. COLLIGER.

A Paris , avec un Monsieur qui m'a amené ici seulement pour vous voir.

L'ABBE'.

Cela est bien honnête.

M. COLLIGER.

Et pour m'instruire de ce que je viens de vous demander.

L'ABBE'.

Mais si vous partez , vous ne le ferez pas.

M. COLLIGER.

Eh vraiment non , c'est là ce qui me désespère.

L'ABBE'.

Il ne faut pas vous désespérer pour cela , nous trouverons quelque occasion plus favorable.

M. COLLIGER.

Il n'y en a pas dont je puisse mieux profiter , pour des raisons que je ne peux pas vous dire.

L'ABBE'.

Attendez , attendez ; laissez partir Monsieur votre ami.

M. COLLIGER.

Comment ! cela ne se peut pas.

L'ABBE'.

- Pardonnez-moi ; le Doyen part à trois heures après midi ; il cherchoit quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il fera charmé de voyager avec vous.

M. COLLIGER.

Vous le croyez ?

L'ABBE'.

J'en suis sûr.

M. COLLIGER.

Il n'a personne ?

L'ABBE'.

Non , je le quitte , & je vais lui envoyer Dame Monique , pour lui dire que je lui ai trouvé un compagnon de voyage.

M. COLLIGER.

Mais c'est que

L'ABBE'.

Il ne vous en coûtera pas un sol encore ; voilà le meilleur.

M. COLLIGER.

Vous m'en répondez.

L'ABBE'.

Sûrement.

M. COLLIGER.

Allons. St. Pierre , dis à M. Festons qu'il peut s'en aller.

ST. PIERRE.

Je m'en vais le lui dire. Vous n'avez pas besoin que je vous laisse votre sac de nuit ?

L'ABBE'.

Non, non ; le Doyen va tout de suite sans s'arrêter.

ST. PIERRE.

En ce cas - là , j'aurai soin de toutes vos affaires.

M. COLLIGER,

Je t'en ferai obligé , St. Pierre.

SCENE X.

L'ABBE', M. COLLIGER, DE. MONIQUE.

L'ABBE'.

ECOUTEZ , Dame Monique.

DE. MONIQUE.

Oui , Monsieur le Chanoine.

L'ABBE'.

Allez vous-en , de ma part , chez le Doyen ; vous lui direz que j'ai un compagnon de voyage à lui donner , que je le prie de le prendre ici en passant ; c'est son chemin.

DE. MONIQUE.

Est-ce aujourd'hui ?

L'ABBE'.

Oui, c'est Monsieur qui s'en va à Paris avec
le Doyen.

DE. MONIQUE.

Ah ! j'entends ; allons , j'y vais.

S C E N E X I.

M. COLLIGER, L'ABBE'.

M. COLLIGER, *à part.*

J'APPRENDRAI donc enfin ce que je veux
savoir.

L'ABBE'.

Ah ça , où étions-nous ?

M. COLLIGER.

A la veille du sacre.

L'ABBE'.

Ah , oui : nous nous assemblâmes tous chez le
Doyen , la veille , pour délibérer sur ce que nous
avons à faire. Ce n'étoit pas le Doyen d'à-pré-
sent ; mais c'étoit un bon vivant , qui faisoit la
meilleure chère du monde ; je m'en souviens
comme si j'y étois , il nous donna un dîner ex-
cellent.

M. COLLIGER.

Supposons le dîner fini.

M. L'ABBE'.

Un moment. Tenez, il me semble que je vois le dîner. Nous avions deux potages excellents : le Doyen aimoit le potage ; il me semble que je le vois là à le manger ; car c'étoit ici , cette maison lui appartenoit. Il y avoit à côté de lui le Chanoine Long-Brun , qui étoit maigre & sec ; mais qui buvoit bien du vin.

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire à savoir pour...

M. L'ABBE'.

Pardonnez-moi , c'est pour vous prouver que ma mémoire est fidelle. A chaque bout de la table il y avoit des côtelettes de veau. Le Chanoine Gabart en mangea sept à lui seul , & Racleart onze ; il me semble que je les vois tous deux boire & manger. Gobart avoit une bonne trogne ; & comme il rioit toujours quand il avoit la bouche pleine , & qu'il parloit , il ne faisoit pas bon être de ses voisins. Ce même jour , le Chanoine Blondinau s'en plaignit beaucoup , il étoit dans une colere qui nous fit bien rire ; il me semble que je le vois. (*Il rit long-temps.*)

M. COLLIGER , à part.

Quel homme ! quel homme ! Il ne finira jamais !

L'ABBE'.

Je vais par ordre , comme vous voyez.

M. COLLIGER.

Que trop.

L'ABBE'.

Enfin , le dîner fut très-gai , & nous bûmes que c'étoit un plaisir ! Je me souviens d'un vin blanc , dont les vignes ont été gelées depuis ; il me semble que je le bois encore. Ce qui nous fâcha beaucoup , c'est que Gobart en cassa une bouteille avec un tire-bouchon qu'il avoit acheté la veille à Montmirel.

M. COLLIGER.

Mais , Monsieur l'Abbé....

L'ABBE'.

Vous voyez si j'ai la mémoire bien présente.

M. COLLIGER.

Oui , mais passons à ce qui m'amene.

L'ABBE'.

Ah oui , cela est juste : j'y viens. Je ne fais si je vous ai dit tout ce que nous avons à dîner ?

M. COLLIGER.

Oui , tout.

L'ABBE'.

Bien exactement ?

M. COLLIGER.

Je vous dis que oui,

L'ABBE'.

Je ne vous ai pas parlé d'un mouton de Beauvais, qui étoit excellent, & que mon frere m'avoit envoyé. Il étoit Chanoine à Beauvais, & d'une taille ! Il avoit près de six pieds ; & comme il atteignoit à tout facilement, on l'appelloit le Chanoine Long-bras.

M. COLLIGER.

Mais vous voyez bien que vous me menez à Beauvais, quand il n'est question que de ce qui s'est passé à Reims.

L'ABBE'.

C'est pour vous prouver ma mémoire & mon exactitude.

M. COLLIGER.

Oui ; mais je ne fais encore rien. Passez à la fin du repas.

L'ABBE'.

Cela est bien aisé à dire ; je n'ai pas encore eu le temps de rien manger. J'avois pourtant une bonne perdrix sur mon assiette ; il me semble que je la vois encore ; mais , puisque vous le voulez , il n'y avoit que six heures que nous étions à table, lorsque l'on servit le dessert. Il étoit beau ! dans le milieu il y avoit un jambon

M. COLLIGER.

Ah ! je vous en prie

L'ABBE'.

L'ABBÉ

Vous ferez étonné du jambon au dessert ; mais c'étoit notre usage dans ce temps-là , parce que cela fait boire. Celui-là étoit bien fallé ; il me semble que je le vois encore.

M. COLLIGER.

Ah, je vous en prie , sortez de table.

L'ABBÉ.

Bon ! vous n'y êtes pas. Tout en buvant , le Doyen dit : Messieurs , si nous parlions un peu de nos affaires , nous n'avons pas beaucoup de temps , c'est demain , & nous n'avons encore rien délibéré. Eh bien , buvons un coup , dit le Chanoine Ventrin. Je ne vous ai pas encore parlé de lui , je crois ? Il étoit gros comme un orme qu'il y avoit dans la cour du Doyen , qui étoit vieux comme le monde ; c'est moi-même qui l'ai mesuré , il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Dites , enfin que fîtes-vous ?

L'ABBÉ.

Nous délibérâmes que nous nous rendrions à l'église le lendemain à cinq heures du matin. Gobart dit : Messieurs , le temps avance ; si vous m'en croyez , nous souperons ensemble , & tout en buvant nous arriverons à cinq heures du ma-

Tome VII.

tin ; je l'entends encore. Nous ordonnons le souper.

M. COLLIGER.

J'espère que vous m'en ferez grace.

L'ABBE'.

Il étoit pourtant bien bon ! il me semble que j'y suis encore. Nous envoyons chercher nos aumusses. La mienne se trouva brûlée d'un côté, parce que ma gouvernante, qui étoit endormie, la laissa tomber dans le feu ; mais en mettant le brûlé en dedans, cela ne s'apercevoit pas. Vous voyez que je me souviens de tout.

M. COLLIGER.

De tout ce qui est inutile.

L'ABBE'.

Cinq heures sonnent, nous buvons un coup, & nous nous mettons en marche ; nous arrivons à l'église. Nous trouvons à la porte un Cent-Suisse qui avoit une belle moustache ; il me semble que je le vois encore : Où allez-vous, Messieurs, nous dit-il ? Nous allons dans l'église. Vous n'avez point de place ici, Messieurs. Ah ! ah ! celui-là est plaisant ! Vous ne nous connoissez pas, apparemment ? Vous n'entre pas par ici ! Allons, marche.

M. COLLIGER.

Comment ! vous ne pûtes pas entrer ?

L'ABBE'.

Attendez donc. Nous nous regardâmes tous en riant ; il me semble que j'y suis encore. Ventrin dit : Messieurs, si vous m'en croyez, nous ifons nous coucher ; si l'on a besoin de nous, on viendra nous chercher.

M. COLLIGER.

Quoi ! les Chanoines ne sont pas entrés ?

L'ABBE'.

Pardonnez - moi, par une autre porte ; il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Allons, vous allez donc me dire ? . . ?

L'ABBE'.

J'eus une indigestion qui m'obligea de retourner chez moi, & j'ai été malade pendant huit jours ; je m'en souviens comme si j'y étois encore.

M. COLLIGER.

Et vous m'avez retenu pour ne m'apprendre que cela ?

L'ABBE'.

Ecoutez donc : si vous n'admirez pas ma mémoire au bout d'un temps si considérable, je ne fais pas ce que vous voulez.

M. COLLIGER.

Je serois parti . . .

L'ABBE'.

Et vous partirez tout de même. Tenez, voilà Dame Monique.

SCENE XII.

L'ABBE', DE. MONIQUE, M. COLLIGER.

L'ABBE'.

EH bien, Dame Monique, le Doyen ?

DE. MONIQUE.

Il est parti, Monsieur le Chanoine.

M. COLLIGER.

Il est parti ?

DE. MONIQUE.

Oui, avec un autre Monsieur ; je l'ai vu monter en chaise.

M. COLLIGER.

Il faut que je sois bien malheureux ! Monsieur l'Abbé, vous êtes cause que je suis dans le plus grand embarras.

L'ABBE'.

Mais nous trouverons peut-être une autre occasion.

M. COLLIGER.

Eh non , Monsieur , je vous remercie ; je vais voir moi-même ce que je pourrai devenir.

L'ABBE'.

Attendez donc.

M. COLLIGER.

Adieu , adieu.

S C E N E D E R N I E R E.

L'ABBÉ, DE. MONIQUE.

DE. MONIQUE.

POUR QUOI donc est-il si fort en colere ce Monsieur ?

L'ABBE'.

Je n'en fais rien. J'admire pourtant ma mémoire ; je l'ai entretenu pendant plus d'une heure ; j'ai besoin de boire un coup.

DE. MONIQUE.

Allons , venez Monsieur le Chanoine ; mais une autre fois ne parlez pas tant sans boire.

L'ABBE'.

C'est ce que je ferai , je vous en répons bien.



LE
SOT HÉRITIER.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE PRECINAT.

Mlle. DE PRECINAT, *filie de M. de Précinat.*

M. D'ALVIN.

M. BERNIQUET.

LA FRANCE, *laquais de M. d'Alvin.*

La Scene est chez M. de Précinat.

LETTRE DE M. DE PRECINAT

LETTRE DE M. D'ALVIN



L E

SOT HÉRITIER.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN,

M. D'ALVIN.

MONSIEUR, votre pere est-il parti ?

Mlle. DE PRECINAT.

Non, je crois qu'il est dans son cabinet. Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. D'ALVIN.

C'est que j'ai entendu hier Monsieur Berniquet...

Mlle. DE PRECINAT.

Ce sot dont l'oncle, qui étoit ami de mon pere, vient de mourir ?

M. D'ALVIN.

Lui-même. Il disoit à quelqu'un, qu'il avoit affaire à Monsieur de Précinat aujourd'hui.

Mlle. DE PRECINAT.

Eh bien ?

M. D'ALVIN.

Vous savez qu'il est amoureux de vous ?

Mlle. DE PRECINAT.

Cela est fort inutile, je vous le jure ; hors vous, je n'épouserai jamais personne.

M. D'ALVIN.

Cette assurance m'enchanté ; mais elle ne m'a te pas toutes mes craintes.

Mlle. DE PRECINAT.

Et quelles craintes pouvez-vous avoir ?

M. D'ALVIN.

Que Monsieur Berniquet ne veuille vous obtenir de Monsieur votre père, & que le bien dont il vient d'hériter ne le tente ; voilà tout ce que je voudrois savoir ; & pour cela, il faut que j'entende leur conversation.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pourriez vous cacher dans ce cabinet.

M. D'ALVIN.

C'est ce que j'ai envie de faire.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais quels moyens prendrez-vous pour détourner mon pere de ce dessein ?

M. D'ALVIN.

Nous verrons. J'espere que mon amour m'inspirera quand je serai au fait de leurs projets.

Mlle. DE PRECINAT.

Peut-être aussi nous allarmons-nous trop légèrement.

M. D'ALVIN.

Je le voudrois ; mais la crainte de vous perdre & le desir de vous posséder ne doivent me faire rien négliger.

Mlle. DE PRECINAT.

J'entends quelqu'un. Entrez dans le cabinet.

M. D'ALVIN.

.. Allons.

Mlle. DE PRECINAT.

C'est la voix de M. Berniquet.



S C E N E II.

Mlle. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. BERNIQUET, *avant de paraître.*

OUI, oui, par ici ; je connois bien la maison. Dites-lui de ne me pas faire attendre, car je suis bien pressé.

Paraissant en noir, avec des pleureuses.

Ah, Mademoiselle, c'est vous ! cela n'est pas malheureux ; je ne m'ennuierai pas d'attendre Monsieur votre père.

Mlle. DE PRECINAT.

En vérité, vous me faites peur avec cet habillement-là.

M. BERNIQUET.

Je compte pourtant qu'il vous fera bien rire.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous voulez que je rie de ce que Monsieur votre oncle est mort ? Vous me croyez donc un bien mauvais cœur ?

M. BERNIQUET.

Tout au contraire.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment, que voulez-vous dire.

M. BERNIQUET.

Vous le devinez bien ; mais vous faites semblant de rien.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne vous entends pas.

M. BERNIQUET.

Eh bien , tenez , ce que vous me dites là fait que je vous trouve encore plus charmante , parce que , moi , j'aime que les Demoiselles aient de la pudeur. J'ai peut-être tort ; mais voilà comme je suis.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me tenez là des propos fort étranges.

M. BERNIQUET.

Cela n'est pas étonnant , puisque je suis un étranger qui n'est pas de Paris. Je croyois en y arrivant qu'on n'y entendroit pas la langue que nous parlons à Béthune ; mais on m'a entendu tout de suite : il n'y a que vous qui ne voulez pas m'entendre.

Mlle. DE PRECINAT.

Cela est bien vrai.

M. BERNIQUET.

Cependant je vous entends bien , moi ; je n'ai pourtant pas plus d'esprit que vous , du moins à ce que je crois.

Mlle. DE PRECINAT.

Il est bien flatteur que vous vouliez bien m'en trouver un peu.

M. BERNIQUET.

Moi, j'en trouve toujours aux Demoiselles qui sont jolies, je ne fais pas pourquoi ; c'est, je pense, parce qu'elles sont un certain plaisir qui vous réveille le cœur.

Mlle. DE PRECINAT.

Et vous croyez donc leur faire ce plaisir-là, vous ?

M. BERNIQUET.

Eh ! mais à votre avis ; c'est à moi à vous faire cette demande ; je ne vous en parle pas encore, & j'ai des raisons pour cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne voulez pas me les dire ?

M. BERNIQUET.

Non, Mademoiselle, parce que je suis discret, on m'a élevé à cela. Quand j'étois petit, il y avoit un Monsieur qui venoit toujours voir ma mere, quand mon pere étoit parti, & on me disoit : Petit garçon, si vous dites que Monsieur Guemechon est venu ici, vous aurez le fouet ; & moi qui avois peur de l'avoir, je ne disois rien ; & je me suis habitué comme cela à ne dire que ce qu'il faut.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais vous m'avez pourtant dit que j'étois jolie.

M. BERNIQUET.

Ah ! mais dame , cela n'est pas un secret , puisque tout le monde le voit ; mais je ne vous dis pas ce qui s'ensuit.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais si je le devine , me le direz-vous ?

M. BERNIQUET.

Cela ne fera plus nécessaire , puisque vous le saurez aussi bien que moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne suis pas aussi discrète que vous , moi ; car si vous voulez je vous dirai mon secret.

M. BERNIQUET.

Jé ne demande pas mieux que de le savoir , quoique je m'en doute ; mais dites toujours.

Mlle. DE PRECINAT.

Retenez bien cela.

M. BERNIQUET.

Oh , j'ai bonne mémoire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'est que je ne veux pas me marier.

M. BERNIQUET.

Ah ! oui , comme je vous croirai ! Les filles

114 LE SOT HÉRITIER.

disent toujours cela ; mais quand on les marie ,
elles en font bien aises.

Mlle. DE PRECINAT.

Tenez , voici mon pere , vous pouvez le lui
affurer.

M. BERNIQUET.

Ah ! que je m'en donnerai bien de garde. A
d'autres , je ne suis pas si bête.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pouvez compter pourtant que rien n'est
plus vrai. (*Elle sort.*)

SCENE III.

M. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. DE PRECINAT.

JE vous ai attendu toute la journée pour parler
de notre mariage , Monsieur Berniquet.

M. BERNIQUET.

Moi , je vous en ai parlé hier au soir , dès
que mon grand-oncle a été mort , & j'ai eu bien
des affaires depuis , parce que l'enterrement sera
pour ce soir. Si vous saviez tout le noir que j'ai
acheté !

M.

M. DE PRECINAT.

Cela est tout simple ; vous héritez assez pour cela. Vous avez vu sans doute le testament ?

M. BERNIQUET.

Oh , pour cela oui , je l'ai vu comme je vous vois.

M. DE PRECINAT.

Eh bien , il vous donne tout , votre oncle ?

M. BERNIQUET.

Oui , comme à son plus proche héritier ; & il n'y a que moi :

M. DE PRECINAT.

Il n'a jamais eu d'autres parents ?

M. BERNIQUET.

Il avoit un frere aîné en Amérique ou en Afrique ; c'est la même chose , je crois.

M. DE PRECINAT.

Pas tout-à-fait. Et ce frere est donc mort ?

M. BERNIQUET.

Il y a bien long - temps : c'étoit un mauvais sujet , il tuoit tout le monde ; voilà pourquoi on l'avoit envoyé bien loin.

M. DE PRECINAT.

Vous devez hériter de plus de cent mille écus ?

M. BERNIQUET.

Oui, le Notaire me l'a dit, & c'est un habile homme ; car il a lu le testament tout courant comme si c'eût été de la moulée.

M. DE PRECINAT.

Vous ne l'avez donc pas lu, vous ?

M. BERNIQUET.

Moi ! j'en aurois été bien fâché ; c'est une écriture de chicane. Ah ! pardi, à moins que ce ne soit de l'imprimé, je ne vais pas me casser la tête à tout cela.

M. DE PRECINAT.

Votre oncle a dans Paris trois maisons de ma connoissance, qui rapportent plus de douze mille francs.

M. BERNIQUET.

Oui ; mais vous ne comptez pas les quatre casserolles d'argent, son plat à barbe, un huilier, & puis des salieres ; enfin, tout plein des choses que j'ai oublié, & qui font plaisir à voir.

M. DE PRECINAT.

Ce ne sont pas là de grands effets.

M. BERNIQUET.

Les casserolles sont bien grandes.

M. DE PRECINAT.

Enfin, vous héritez de tout cela ?

M. BERNIQUET.

Oui , & Mademoiselle votre fille aussi , puis-
que j'en suis amoureux , & que vous me la don-
nez en mariage.

M. DE PRECINAT.

Sans doute.

M. BERNIQUET.

Mon grand-oncle , à qui j'en avois parlé , n'y
vouloit pas consentir : je vous le dis à présent
qu'il est mort , parce que je ne le crains plus. Il
n'y a que Monsieur d'Alvin que je crains.

M. DE PRECINAT.

Comment ?

M. BERNIQUET.

Oui , il loge ici ; il pourroit être amoureux de
Mademoiselle votre fille. Je suis malin , moi , je
devine cela.

M. DE PRECINAT.

Bon ! c'est son cousin.

M. BERNIQUET.

C'est son cousin ? je ne savois pas cela. Cela
fait une différence.

M. DE PRECINAT.

Et puis il n'est pas si riche que vous.

M. BERNIQUET.

Oh ! je suis un bon parti, moi , avec mes caf-
ferolles & mon bassin à barbe d'argent.

M. DE PRECINAT.

Je vous le dis , ne craignez rien ; & puis je
parlerai à ma fille , pourvu que vous ne chan-
giez pas d'avis.

M. BERNIQUET.

Moi , changer d'avis ! pour qui me prenez-
vous ? savez-vous que je suis capable de vous
figner un dedit , pour vous rassurer ?

M. DE PRECINAT.

Vous entendez donc les affaires ?

M. BERNIQUET.

Comme ceux qui les font , je vous en réponds.
Comment aurois-je vécu depuis que je suis à Pa-
ris sans cela ? mon oncle ne me donnoit rien.

M. DE PRECINAT.

Et comment avez-vous fait ?

M. BERNIQUET.

Comme tous les autres : j'ai emprunté tant que
j'ai pu , parce que je disois : j'hériterai bientôt ,
& il faut que je fasse figure.

M. DE PRECINAT.

Et combien devez-vous ?

M. BERNIQUET.

J'ai fait six billets , qui montent ... attendez : trois cent , cinq cent , mille & puis cinquante louis , avec vingt-cinq.

M. DE PRECINAT.

Tout cela ce sont des louis.

M. BERNIQUET.

Non , il y a des francs ; cela fait en tout trois mille six cent francs que je dois.

M. DE PRECINAT.

C'est beaucoup pour un an.

M. BERNIQUET.

Il y a treize mois bien comptés. Ainsi je dis donc , si vous voulez , je vais signer un dédit ; mais il faut que je me dépêche à cause de l'enterrement de mon grand-oncle , qui va se faire bientôt.

M. DE PRECINAT.

Je veux y aller aussi , si je le peux.

M. BERNIQUET.

Eh , bien , je vous ferai la révérence.

M. DE PRECINAT.

Allons , passons dans mon cabinet.



SCENE IV.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN,

M. D'ALVIN.

ILS sont sortis, je crois ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui.

M. D'ALVIN.

J'ai tout entendu. Ce que je craignois est vrai ; mais il m'est venu une idée dont je me promets le plus grand succès.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me le direz.

M. D'ALVIN.

Je n'ai pas un moment à perdre pour l'exécuter ; mais ce qu'il est essentiel que vous fassiez , c'est lorsque Monsieur de Précinat viendra vous proposer d'épouser Monsieur Berniquet, de lui dire naturellement ce que vous pensez.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ! que je n'y consentirai point ?

M. D'ALVIN.

Oui.

Mlle. DE PRECINAT.

Et que je n'épouserai jamais que vous ?

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous plaisantez ?

M. D'ALVIN.

Non , je vous le jure ; parce que dès que le mariage de Monsieur Berniquet sera manqué , il ne faut pas laisser croître un nouvel obstacle.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais expliquez-moi comment ce mariage manquera.

M. D'ALVIN.

J'entends Monsieur votre pere ; je ne serai pas long-temps sans revenir , & sans vous apprendre ce que vous voulez savoir.



SCENE V.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT.

QU'EST-CE qui sort d'avec vous ?

Mlle. DE PRECINAT.

C'est mon cousin.

M. DE PRECINAT.

Tant mieux ; car j'ai à vous parler.

Mlle. DE PRECINAT.

Je voudrois bien que ce fût sur une chose que je desiré.

M. DE PRECINAT.

Mais cela pourroit être ; car il est question de vous marier.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah ! mon pere , vous voulez vous moquer de moi.

M. DE PRECINAT.

Non , & mon gendre sort d'ici dans l'instant.

Mlle. DE PRECINAT.

Dans l'instant ? Je craignois que vous ne désapprouvassiez notre amour.

M. DE PRECINAT.

Vous vous aimez ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, mon pere.

M. DE PRECINAT.

Il ne m'a pas dit cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Nous avons bien résolu de vous en parler, & nous ne l'avons jamais osé.

M. DE PRECINAT.

Mais il m'en a parlé, lui ; & tout est conclu. Il avoit bien quelque inquiétude, il craignoit que tu n'en aimasses un autre.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment peut-il douter de mon cœur ?

M. DE PRECINAT.

Je l'ai rassuré, en lui disant que d'Alvin est ton cousin.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ! à qui ?

M. DE PRECINAT.

A Monsieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'est-ce que cela lui fait, que j'aime Monsieur d'Alvin, & qu'il m'épouse ; de quoi se mêle-t-il ?

M. DE PRECINAT.

Mais c'est lui qui t'épouse.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, Monsieur d'Alvin.

M. DE PRECINAT.

Non, Monsieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere, je n'épouserai jamais que Monsieur d'Alvin.

M. DE PRECINAT.

Et moi je vous dis que vous épouserez Monsieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne le crois pas ; vous ne me sacrifierez pas à un si sot homme.

M. DE PRECINAT.

Il est fort riche.

Mlle. DE PRECINAT.

La richesse ne me fait rien.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous consulterai point.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne me marierez pas de force, assurément ; je vous connois.

M. DE PRECINAT.

De force ou de gré, vous vous marierez à ma

fantaisie , voilà de quoi je vous puis assurer. J'ai un dédit de Monsieur Berniquent ; c'est une précaution que j'ai prise , parce que c'est un excellent parti.

Mlle. DE PRECINAT.

Moi , je le trouve très-mauvais , & vous pouvez lui rendre son dédit.

M. DE PRECINAT.

Voilà ce que je ne ferai assurément pas , au contraire ; car je vais dès ce moment faire dresser le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne signerai jamais.

M. DE PRECINAT , *s'en allant,*

Nous verrons.



SCENE VI.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

Mlle. DE PRECINAT.

JE viens de faire tout ce que vous m'avez dit ; j'ai assuré mon pere que je n'épouserai jamais que vous.

M. D'ALVIN.

Cela est à merveilles.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui ; mais mon pere n'en va pas moins chez son notaire pour lui faire faire le contrat de mariage de Monsieur Berniquet avec moi.

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien. J'ai engagé quatre de mes amis à prendre des habits de deuil & de longs manteaux , & de se mettre à l'enterrement avant Monsieur Berniquet ; il sera confondu de voir des héritiers qu'il n'attendoit pas , & qui se diront les plus proches parents.

Mlle. DE PRECINAT.

Il faudra qu'ils prouvent qu'ils seront les vrais héritiers.

M. D'ALVIN.

S'il ne le croit pas , on le chicanera , en lui

faisant des oppositions au testament ; par ce moyen nous gagnerons du temps.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais la vérité se découvrira.

M. D'ALVIN.

Pas d'abord. Le grand-oncle de Berniquet peut avoir eu des enfants en Amérique ou en Afrique ; comme il dit.

Mlle. DE PRECINAT.

Il croit donc que c'est la même chose ?

M. D'ALVIN.

Oui vraiment. Pour lors nous verrons ce que fera Monsieur votre pere, s'il attendra que le procès soit intenté , s'il ne croira pas Berniquet un homme tout au moins mal instruit sur sa parenté. D'ailleurs , il faut de l'argent pour suivre en procès ; & les apparences étant contre Berniquet , il ne lui en prêtera pas.

Mlle. DE PRECINAT.

Votre idée est excellente ; car ce n'est que comme unique héritier que ce mariage avoit tenté mon pere.

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vos amis auront-ils été assez tôt prêts ?

M. D'ALVIN.

Oui , je les ai vu partir , & c'est ici que je viens attendre le succès de cette entreprise.

Mlle. DE PRECINAT.

Il faudroit que mon pere en fût instruit.

M. D'ALVIN.

Mais s'il est chez son Notaire , il les verra passer ; ils étoient en marche quand je suis venu ici.

Mlle. DE PRECINAT.

Il seroit important de savoir s'il a continué de faire dresser le contrat.

M. D'ALVIN.

Vous avez raison. Comment ferons-nous ? attendez , doit-il revenir ici ?

Mlle. DE PRECINAT.

Je n'en fais rien.

M. D'ALVIN.

J'attends La France.

Mlle. DE PRECINAT.

Pourquoi faire ?

M. D'ALVIN.

Pour savoir la mine qu'aura fait Berniquet , lorsque mes héritiers supposés auront pris sa place.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah ! fort bien.

M. D'ALVIN.

Sans cela, j'irois chez le Notaire, qui est le mien, & qui me diroit si Monsieur votre père aura été arrêté dans son projet.

Mlle. DE PRECINAT.

Allez-y toujours.

M. D'ALVIN.

Mais c'est que La France me rendroit compte aussi d'autres choses que je lui ai dit de faire, qui ne sont pas moins essentielles.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D'ALVIN.

Ah! voici La France.



SCÈNE VII.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, LA
FRANCE.

LA FRANCE.

MONSIEUR.

M. D'ALVIN.

Eh bien ?

LA FRANCE.

Monsieur Berniquet a été d'un étonnement !...
J'ai bien ri toujours ; & puis mes camarades qui
portoient la queue des manteaux de leurs maî-
tres se sont bien moqués de lui ; enfin , il étoit
furieux. (*Il rit.*)

M. D'ALVIN.

Ne ris donc pas.

LA FRANCE.

Je n'en puis plus ; mais je vous avertis que
Monsieur de Precinat me fuit.

M. D'ALVIN.

Je vais chez le Notaire. As-tu fait ce que je
t'avois dit ?

LA

LA FRANCE.

Oui, Monsieur ; ils vont tous le tourmenter !

M. D'ALVIN.

Cela est bon. Voici Monsieur votre pere ; je m'enfuis : Je reviendrai bientôt de chez le Notaire.

S C È N E V I I I.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT, *se croyant seul.*

JE ne comprendrai jamais cela ; l'oncle de Berniquet ne m'avoit jamais dit qu'il eût d'autres parents.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me paroissez bien affligé de la mort de cet homme-là.

M. DE PRECINAT.

Il est vrai.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais il étoit bien vieux.

M. DE PRECINAT.

Cela ne fait rien.

Tome VII.

Q

Mlle. DE PRECINAT.

Pardonnez-moi, les vieillards ne sont pas des amis bien chauds.

M. DE PRECINAT.

Il l'étoit assez pour moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Ils ne pensent ordinairement qu'à eux ; ils craignent de manquer, ils sont avares, ils se privent de tout, & ils amassent sans cesse.

M. DE PRECINAT.

Ils ont raison.

Mlle. DE PRECINAT.

Et tout cela pour faire des neveux bien riches, qui n'attendent que leur mort pour avoir leur succession, & la dépenser promptement.

M. DE PRECINAT.

Cela n'arrive que trop souvent.

Mlle. DE PRECINAT.

Monsieur Berniquet en est un exemple ; car il n'aimoit pas son oncle, & cependant le voilà très-riche de ses bienfaits. De combien hérite-t-il à-peu-près ?

M. DE PRECINAT.

Je ne peux pas vous le dire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'est pourtant cet héritage qui vous a engagé

à vouloir me le faire épouser; cependant je crois que Monsieur d'Alvin est plus riche que lui.

M. DE PRECINAT.

Il n'attend pas d'héritage.

Mlle. DE PRÉCINAT.

Non; mais il a un bien assuré, & que personne ne peut lui disputer, vous en conviendrez bien? Tenez, le voici.

S C E N E I X.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

PARBLEU, on vient de me dire une singulière nouvelle, Monsieur de Precinat.

M. DE PRECINAT.

Qu'est-ce que c'est?

M. D'ALVIN.

Que ce pauvre Berniquet n'aura rien de son oncle, il y a d'autres héritiers plus près que lui.

M. DE PRECINAT.

Cela est vrai.

M. D'ALVIN.

Ils font mettre actuellement le scellé par-tout.

M. DE PRECINAT.

Qui vous a dit cela ?

M. D'ALVIN.

Monfieur Brouffin mon Notaire. (*à part à Mlle de Precinat.*) Le contrat n'est pas fait.

M. DE PRECINAT.

Monfieur Brouffin en est donc sûr ?

M. D'ALVIN.

Il a parlé au Commissaire ; mais tenez , voilà Monfieur Berniquet qui vous dira encore mieux ce qu'il en est.

SCÈNE X.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT,

M. D'ALVIN, M. BERNIQUET, *en manteau noir.*

M. DE PRECINAT.

EH bien, Monfieur Berniquet , il est donc vrai que vous n'avez plus d'espérance ?

M. BERNIQUET.

Oh ! pardonnez-moi,

Mlle. DE PRECINAT, *bas à M. d'Alvin.*

Tout seroit-il découvert ?

M. DE PRECINAT.

Mais n'y a-t-il pas d'autres héritiers plus près que vous ?

M. BERNIQUET.

Oui vraiment, & ils sont arrivés bien à propos pour l'enterrement ; je ne me suis plus trouvé que le cinquième.

M. D'ALVIN.

Je crois que cela vous a un peu fâché ?

M. BERNIQUET.

Oui, parce que leurs laquais m'ont ri au nez ; j'ai cru qu'ils se moquoient de moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Et cela n'étoit donc pas ?

M. BERNIQUET.

Bon ! tout au contraire, leurs maîtres m'ont fait cent politesses, & ils m'ont bien remercié des soins que j'ai pris de mon oncle ; je crois que cela fera des cousins fort honnêtes.

Mlle. DE PRECINAT.

Assurément ; mais après ?

M. BERNIQUET.

Après ? ils ont fait mettre le scellé par-tout, jusques sur la porte de ma chambre ; cela est très-plaisant.

M. DE PRECINAT.

Comment , plaisant ?

M. BERNIQUET.

Oui ; car je ne fais plus où aller coucher. (*il rit.*)

M. DE PRECINAT.

Et vous riez de cela ?

M. BERNIQUET.

Oh , je ris , parce que je ne serai pas embarrassé.

M. DE PRECINAT.

Mais vous n'aurez rien de cette succession,

M. BERNIQUET.

Non vraiment. (*il rit.*)

M. DE PRECINAT.

Vous m'impatientez avec votre gaieté.

M. BERNIQUET.

Bon ! j'aurois bien de quoi m'affliger encore plus si je voulois.

M. DE PRECINAT.

Au sujet de quoi ?

M. BERNIQUET.

Au sujet de mes créanciers , qui , sachant que je n'hérissois plus , sont venus me trouver , & m'ont dit qu'ils me feroient mettre en prison si je ne les payois pas.

M. DE PRECINAT.

Et c'est donc en prison que vous comptez aller
coucher ce soir ?

M. BERNIQUET,

Non.

M. DE PRECINAT,

Où donc ?

M. BERNIQUET.

Eh ! pardi chez vous , ici.

M. DE PRECINAT.

Ici ?

M. BERNIQUET.

Oui ; mon mariage avec Mademoiselle n'est-il
pas fait ?

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Allons , vous badinez.

M. DE PRECINAT.

Je ne badine pas.

M. BERNIQUET.

Oh ! je ne suis pas inquiet.

M. DE PRECINAT.

Pourquoi ?

M. BERNIQUET.

C'est que la précaution que j'ai prise est bonne.

M. DE PRECINAT.

Et quelle précaution ?

M. BERNIQUET.

Eh pardi, vous savez bien.

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Comment ! je ne vous ai pas fait un dédit ?

M. DE PRECINAT.

Il est vrai ; mais je ne vous en ai pas fait, moi.

M. BERNIQUET.

Non ; mais c'est la même chose.

M. DE PRECINAT.

Cela est si peu la même chose, que vous n'y
pousserez pas ma fille.

M. BERNIQUET.

Mais elle est amoureuse de moi ; pardi, je le
fais bien, apparemment : que voulez-vous qu'elle
devienne ?

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ai-je jamais donné lieu de le croire ?

M. BERNIQUET.

Ah ! celui-là est bon ! Et qui aimez-vous donc ?

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere vous le dira.

M. BERNIQUET.

Je crois qu'il seroit bien embarrassé d'en nom-
mer un autre.

M. DE PRECINAT.

Pas tant que vous le croyez.

M. BERNIQUET.

Eh bien voyons.

M. DE PRECINAT.

Puisque vous voulez le savoir , c'est Monsieur d'Alvin.

M. BERNIQUET.

Ah ! je ne le crains pas.

M. D'ALVIN.

Comment, Monsieur ?...

M. BERNIQUET.

Affurément. On m'a dit que vous étiez son cousin.

M. D'ALVIN.

Il est vrai.

M. BERNIQUET.

Eh bien , je ne croirai ce mariage-là que quand je le verrai.

M. D'ALVIN.

Il ne dépend que de Monsieur de Précinat.

M. BERNIQUET.

Bon ! il ne voudroit pas me faire ce tour-là.

M. DE PRECINAT.

Qui m'en empêcheroit ?

M. BERNIQUET.

Votre promesse.

M. DE PRECINAT.

Je ne me suis engagé à rien.

M. BERNIQUET.

Eh bien , mariez donc Mademoiselle à Monsieur d'Alvin pour voir , je vous en défie,

M. DE PRECINAT.

Vous m'en défiez ?

M. BERNIQUET.

Oui , je vous en défie.

M. DE PRECINAT.

C'est une chose faite , elle n'en épousera jamais d'autre ; Monsieur d'Alvin , je vous la donne.

M. D'ALVIN , à M. Berniquet.

Ah ! Monsieur , que d'obligations je vous ai !

Mlle. DE PRECINAT.

Mon père ! (*Elle l'embrasse.*)

M. BERNIQUET.

Oui , oui , comptez sur sa parole ; vous voyez bien qu'il ne l'a pas tenue avec moi.

M. DE PRECINAT.

Allons , laissez-nous , & sortez d'ici.

M. BERNIQUET.

Mais un moment , Monsieur de Précinat , si

c'est tout de bon que vous ne me donniez pas, Mademoiselle votre fille, que voulez-vous que je devienne ?

M. DE PRECINAT.

Tout ce que vous voudrez.

M. BERNIQUET.

Voilà toutes mes espérances détruites ; & mes créanciers vont me faire mettre en prison.

M. DE PRECINAT.

Ce n'est pas ma faute.

M. BERNIQUET.

Je comptois sur l'héritage de mon oncle,

M. DE PRECINAT.

Qu'est-ce que cela me fait ?

M. BERNIQUET.

Et après cela, sur mon mariage avec Mademoiselle votre fille ; je leur ai dit cela pour les appaier.

M. DE PRECINAT.

Tant pis pour vous.

M. BERNIQUET.

Il faut donc m'enfuir ?

M. DE PRECINAT.

Comme il vous plaira.

M. BERNIQUET.

Mais prêtez-moi donc de l'argent pour pren

272 *LE SOT HÉRITIER.*

dre la poste , & pour m'en retourner dans mon pays.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous prêterai rien.

M. BERNIQUET.

Pardi , je suis bien malheureux.

M. D'ALVIN.

Un moment , Monsieur Berniquet , ne vous désespérez pas.

M. BERNIQUET.

Monsieur , je vous trouve bien bon , quoique vous m'enleviez ma femme.

M. D'ALVIN.

Ecoutez-moi : d'où êtes-vous ?

M. BERNIQUET.

De Béthune , Monsieur.

M. D'ALVIN.

Vous êtes donc de Flandre ?

M. BERNIQUET.

Oui , Monsieur , je suis de Flandre.

M. D'ALVIN.

Eh bien , je vais vous donner cinquante louis & une chaise de poste . ; allez-vous-en chez moi m'attendre , je vous y ferai trouver la chaise & des chevaux.

M. BERNIQUET.

Mais si je rencontre mes créanciers ?

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien ; ils ne sauront pas encore que vous n'épousez pas Mademoiselle.

M. BERNIQUET.

Mais ils le sauront bientôt. Je veux partir tout de suite.

M. D'ALVIN.

Et vous aurez raison.

M. BERNIQUET.

Adieu , Mademoiselle , si vous me regrettez , j'en serai bien fâché ; mais pour Monsieur votre pere , je ne le regrette pas , je suis trop fâché contre lui. Adieu , adieu : je le dirai à tout le monde qu'il m'a manqué de parole.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ? ...



SCENE DERNIERE.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN,
M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

LAISSEZ, laissez-le aller ; je vais lui donner un de mes gens pour l'accompagner , & il ne le quittera que quand il sera arrivé chez lui.

M. DE PRECINAT.

Vous ferez bien ; mais revenez tout de suite ; vous trouverez ici le Notaire , & nous signerons le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere , vous allez faire mon bonheur.

M. D'ALVIN.

Monfieur ! . . . (*il l'embrasse.*)

M. DE PRECINAT.

Si j'avois su que vous vous aimiez , si vous aviez eu plus de confiance en moi , je n'aurois pas cherché à faire une autre alliance ; & ma fille n'auroit pas été exposée à épouser un sot.



LE FRIPPON

ORGUEILLEUX.

QUATRE-VINGT-ONZIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.**MME. DE CLERSEL.****LE COMTE DE VALPREUX****LE BARON DE VALPREUX *Fils.*****LE DUC DE NERVAY , *Ministre.*****M. BOUFFI , *Financier.*****LE BRUN , *Valet de chambre de Mme. de Clersele.***

La Scène est chez Madame de Clersele.

LE FRIPPON



LE FRIPPON

ORGUEILLEUX.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. DE CLERSEL, M. BOUFFI.

ME. DE CLERSEL.

ENTRONS ici , & affoyons-nous.

M. BOUFFI. •

Oh très-volontiers, Madame , je n'aime point à me tenir debout nulle part ; c'est ce qui fait que je vais rarement aux audiences.

ME. DE CLERSEL.

Vous n'en avez plus besoin , à ce qu'on m'a dit, Monsieur Bouffi ; car vous êtes fort riche , & vous avez quitté les affaires.

M. BOUFFI.

Oui, Madame ; & , Dieu merci , quand on a cent mille écus de rente , on n'est pas mal.

Tome VII.

R

ME. DE CLERSEL.

On est au dessus de tout.

M. BOUFFI.

Pas absolument, Madamé ; cependant ma fortune est l'ouvrage de dix ans , & je crois que cela prouve le mérite ; mais j'ai toujours devant les yeux ces diables de gens de qualité , qui se croient au-dessus de tout le monde , & cela me tracasse.

ME. DE CLERSEL.

Il faut laisser à chacun sa chimere. Venons à l'affaire dont on m'a dit que vous aviez à me parler , Monsieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Madame , j'ai envie de me marier , & je crois être un assez bon parti.

ME. DE CLERSEL.

Sûrement.

M. BOUFFI.

Cependant je voudrais être encore meilleur , & c'est pour cela que je veux me marier.

ME. DE CLERSEL.

Je ne vous comprends pas.

M. BOUFFI.

Je vais m'expliquer : ce n'est pas assez d'être riche , il faut avoir un état , & c'est ce qui m'occupe depuis long-temps.

ME. DE CLERSEL.

Mais le vôtre ? ...

M. BOUFFL.

N'étoit rien en comparaison de ce que je désire. J'ai pour voisin un homme de mes amis, homme de qualité simple; mais son fils n'est pas de même, il aime à vivre, pendant que son père amasse; c'est le Baron de Valpreux.

ME. DE CLERSEL.

Ce sont des gens de bonne maison.

M. BOUFFL.

Je ne le fais que trop ! Il a voulu m'écraser ce Baron avec sa qualité ; mais avec mon argent j'ai pris le dessus ; j'ai agrandi ma terre au point qu'elle est dix fois plus grande que la sienne ; il aime la chasse, & il est très-borné de tous les côtés par mes possessions.

ME. DE CLERSEL.

Vous devez être content.

M. BOUFFL.

Point du tout. Il donne des spectacles chez lui ; on y joue la comédie assez bien : qu'est-ce que j'ai fait chez moi ? je donne des opéra comiques, & je l'emporte par la musique.

ME. DE CLERSEL.

Eh bien, cela est encore un triomphe pour vous.

R 2

M. BOUFFI.

Qui ne me satisfait point. On dit toujours la comédie de M. le Baron.

ME. DE CLERSEL.

Et la vôtre, celle de Monsieur Bouffi ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, voilà ce qui me désole, parce que cela a quelque chose d'humiliant ; je ne voudrais pas qu'il fût au-dessous de moi ; mais je voudrais du moins être son égal.

ME. DE CLERSEL.

Mais s'il vous traite bien ?

M. BOUFFI.

Il y a toujours dans ses honnêtetés avec moi ce ton supérieur de la qualité ; enfin, il n'envie point mon sort ; & plus riche que lui de beaucoup, je suis réduit à envier le sien.

ME. DE CLERSEL.

C'est une folie.

M. BOUFFI.

Qui me fera mourir de chagrin.

ME. DE CLERSEL.

Mais que puis-je faire à cela, moi ?

M. BOUFFI.

Premièrement ; favoriser un mariage que je désire, & qui dépend entièrement de vous.

ME. DE CLERSEL.

Je vous entends, Monsieur Bouffi ; la tournure que vous prenez est très-délicate pour me déclarer votre amour.

M. BOUFFI.

Je n'ose point me flatter de vous inspirer de l'amour, Madame ; ce n'est point là ce qui me fait desirer de vous épouser.

ME. DE CLERSEL.

Mais quoi donc ?

M. BOUFFI.

Deux raisons : la première, de vous enlever au Baron qui vous aime à la fureur, & qui espère que vous vous rendrez à son amour.

ME. DE CLERSEL.

Comment savez-vous cela ?

M. BOUFFI.

Avec de l'argent, on fait tout ce que l'on veut savoir. Si je puis vous paroître digne de vous, Madame, je vous ferai Marquise ; j'ai des moyens pour cela, & je vous assurerai un douaire de cinquante mille livres de rentes ; voilà, je crois, ce que le Baron de Valpreux ne pourra jamais faire avec tout son amour & sa naissance.

ME. DE CLERSEL.

Cela mérite d'y penser. Et comment me ferez-vous Marquise ?

M. BOUFFI.

En faisant ériger ma terre en marquisat, Monsieur le Duc de Nervay est votre ami, il est ministre, & rien ne lui sera plus facile.

ME. DE CLERSEL.

Mais il est ami du Baron de Valpreux & de son père.

M. BOUFFI.

Ont-ils votre parole ?

ME. DE CLERSEL.

Non, pas absolument.

M. BOUFFI.

Eh bien, ne dites rien à Monsieur le Duc de nos projets.

ME. DE CLERSEL.

Vous avez raison. Il m'a fait demander aujourd'hui un rendez-vous ici; je lui parlerai de votre affaire,

M. BOUFFI.

Et nous concluons tout de suite le mariage.

ME. DE CLERSEL.

Allons, je n'y perdrai pas un moment.

M. BOUFFI.

D'ailleurs, le Baron de Valpreux ne sera pas si riche qu'il le croit, il peut s'en rapporter à moi,

ME. DE CLERSEL.

Réellement ?

M. BOUFFI.

Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage ; j'ai une affaire à terminer , je reviendrai tout de suite pour savoir la réponse de Monsieur le Duc de Nervay.

S C E N E II.

ME. DE CLERSEL, LE BARON, M. BOUFFI.

LE BRUN.

MONSIEUR le Baron de Valpreux.

M. BOUFFI.

Ah ! je vous prie , qu'il ne se doute de rien.

LE BARON.

Quoi ! Madame , vous avez ici mon voisin , Monsieur Bouffi ? C'est un homme charmant !
(*Il lui tend la main. Monsieur Bouffi se baisse & se redresse tout de suite.*)

M. BOUFFI.

Monsieur le Baron a bien de la bonté !

LE BARON.

Il a donné , cette année , des spectacles charmants , délicieux !

M. BOUFFI.

Monsieur, après les vôtres.

LE BARON.

Je n'avois point de musique : ce n'étoit rien du tout en comparaison ; mais je dis rien, Monsieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Il est vrai que la musique....

LE BARON.

Fait tout, tout, vous dis-je, dans un spectacle.

M. BOUFFI.

Et la mienne n'étoit pas mauvaise.

LE BARON.

Où allez-vous donc, Monsieur Bouffi ?

M. BOUFFI.

Une affaire m'oblige de quitter Madame.

ME. DE CLERSEL.

Vous reviendrez ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, promptement.

LE BARON.

Adieu, adieu, Monsieur Bouffi.



SCENE III.

ME. DE CLERSEL, LE BARON.

LE BARON.

QU'EST-CE que vous faites donc de cet homme-là chez vous, Madame?

ME. DE CLERSEL.

Je le vois comme tout le monde.

LE BARON.

Cela m'étonne ! Quoi, vous empruntez de l'argent ?

ME. DE CLERSEL.

Je vous réponds que non ; mais il me semble que sans cela on le rencontre par tout.

LE BARON.

C'est qu'on est peu délicat.

ME. DE CLERSEL.

D'ailleurs, il a une chose très-commode, partout où il passe la soirée, il ne soupe pas, il n'y a que chez lui.

LE BARON.

Par ce moyen, on ne mange point avec lui ; cela est vrai ; cependant vous prenez son parti

d'une manière qui m'inquiète : ce n'est pas que je lui veuille du mal à Monsieur Bouffr, il a été élevé dans notre maison, & il a toute la confiance de mon père.

ME. DE CLERSEL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tort de le recevoir.

LE BARON.

Cela est différent. Il y a bien quelque chose à redire sur la manière dont il s'est enrichi.

ME. DE CLERSEL.

On croit toujours avoir des reproches à faire aux gens riches.

LE BARON.

Eh bien, Madame, ne parlons plus de lui, ne parlons que de vous. Vous connoissez ma fortune, & vous devez me connoître assez pour savoir si je suis digne de vous ; mon père veut absolument me marier, il croit que mes assiduités auprès de vous m'ont permis d'espérer de vous obtenir.

ME. DE CLERSEL.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

LE BARON.

Non ; mais vous ne m'avez rien dit de positif ; & il est certain que si je ne vous épouse pas, rien au monde ne pourra plus me toucher ; vous allez faire le malheur de ma vie.

ME. DE CLERSEL.

Vous le croyez, & j'en suis persuadée; mais vous pourriez obtenir du temps de Monsieur votre pere.

LE BARON.

Et à quoi bon retarder ce qui peut me rendre le plus heureux homme du monde?

ME. DE CLERSEL.

A éprouver votre amour.

LE BARON.

Dites plutôt à me prouver que vous ne m'aimez pas.

ME. DE CLERSEL.

Je ne dis pas cela.

LE BARON.

Mais dites-moi du moins que vous m'aimez.

ME. DE CLERSEL.

Ce feroit m'engager.

LE BARON.

Et vous le craignez, Madame? J'ai des soupçons. . . .

ME. DE CLERSEL.

Quels font-ils?

LE BARON.

Je trouve qu'ils vous avilissent trop pour vous les dire; mais comparez du moins la différence qu'il y auroit de m'épouser, ou de me préférer...

ME. DE CLERSEL.

Allons, vous êtes fou. Je vous quitte, parce que j'ai à écrire. (*Elle s'en va.*)

LE BARON.

Et vous me laissez, sans chercher à me rassurer, sans aucune pitié? Elle ne m'écoute plus!

S C È N E I V.

LE DUC, LE BARON, LE BRUN.

LE BRUN.

MONSIEUR le Duc de Nervay.

LE DUC.

Ah! vous voici, Baron. Où est donc Madame de Clercel?

LE BARON.

Elle vient de passer dans son boudoir.

LE BRUN.

Monsieur le Duc veut-il que je l'avertisse?

LE BARON.

Un moment, le Brun.

LE BRUN.

Monsieur sonnera.

S C E N E V.

LE DUC , LE BARON.

LE DUC.

QU'AVEZ-vous donc à me dire, auriez-vous changé de sentiment au sujet de Madame de Clerfel ?

LE BARON.

Non sûrement, Monsieur le Duc ; mais je crains bien d'avoir abusé de vos bontés, en vous engageant dans une démarche infructueuse.

LE DUC.

Voyons : qui vous le fait penser ?

LE BARON.

C'est que je viens d'avoir une conversation avec Madame de Clerfel, qui ne me paroît pas disposée à faire ce que je desirois, & je crois que ce qui l'en empêche, c'est Monsieur Bouffi.

LE DUC.

Comment, Bouffi ! qu'a-t-il affaire à tout cela ?

LE BARON.

Lorsque je suis arrivé, il étoit ici seul avec elle, & il ne l'a quitté qu'en l'affurant qu'il reviendrait bientôt.

LE DUC.

Pourquoi voit-elle une espece comme cela ?

LE BARON.

Je crains qu'il n'ait l'ambition de l'épouser.

LE DUC.

Je ne le souffrirai point. Elle pourroit être tentée de ses richesses ? ... Mais non , je ne le saurois croire.

LE BARON.

Moi, je le crains.

LE DUC.

Ecoutez, je lui ai fait demander un rendez-vous pour lui parler en votre faveur ; mais je ne me presserai point, je veux la voir venir , & sonder ses sentiments sur Bouffi. Reposez-vous sur moi, mon cher Baron ; vous savez combien je vous aime , n'ayez point d'inquiétude.

LE BARON.

Je suis comblé de vos bontés, Monsieur le Duc.

LE DUC.

Où est le Comte actuellement ?

LE BARON.

Mon pere ? il est à Paris , Monsieur le Duc.

LE DUC.

Et je ne l'ai pas vu ! cela est fort mal à lui.

LE BARON.

- Il a beaucoup d'affaires , & même de l'inquiétude dans ce moment : je vais le rejoindre.

LE DUC.

Dites-lui que s'il a besoin de moi qu'il peut y compter.

LE BARON.

Je vais le lui dire , Monsieur le Duc.

LE DUC.

Allez-vous-en , j'entends Madame de Clerfel.

S C E N E VI.

ME. DE CLERSEL, LE DUC.

ME. DE CLERSEL.

QUOI ! Monsieur le Duc , vous êtes ici , & l'on ne me le dit pas ; je suis furieuse.

LE DUC.

Vous étiez en affaires.

ME. DE CLERSEL.

Il n'y a rien que je ne quitte pour vous ; vos moments sont précieux. Vous m'avez envoyé demander si vous pourriez me voir ; mais toujours. ...

LE DUC.

C'est que je m'ennuyois d'avoir été si longtemps sans savoir de vos nouvelles, & j'en vou-
lois venir chercher moi-même. Vous êtes tou-
jours la plus belle du monde.

ME. DE CLERSEL.

Et vous, toujours le plus honnête, Monsieur
le Duc ; mais vraiment, j'ai une grande affaire à
vous, à propos.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est.

ME. DE CLERSEL.

Promettez-moi de ne pas me refuser.

LE DUC.

Si cela ne dépend que de moi, vous pouvez
en être bien sûre.

ME. DE CLERSEL.

Nous avons besoin de votre crédit.

LE DUC.

Pourquoi faire ?

ME. DE CLERSEL.

C'est un fort honnête homme qui voudroit fai-
re ériger une terre considérable en marquisat.

LE DUC.

Est-ce un gentilhomme ?

ME.

ME. DE CLERSEL.

Non pas absolument ; mais un homme ennobli, je crois, par des charges.

LE DUC.

C'est un titre fort commun pour bien des gens, & ces graces-là ne s'accordent qu'en faveur du mérite ou des services rendus à l'état.

ME. DE CLERSEL.

Mais avec de l'argent ? . . .

LE DUC.

Ah ! je vois que votre homme a plus d'argent que de mérite.

ME. DE CLERSEL.

Il est vrai qu'il est fort riche, & je suis dans le cas de lui avoir les plus grandes obligations.

LE DUC.

Vous, Madame ?

ME. DE CLERSEL.

Oui, Monsieur le Duc, & si vous vouliez, vous me feriez le plus grand plaisir, & vous me rendriez le plus grand service. . .

LE DUC.

Je sais de qui vous me parlez, Madame, & je suis bien étonné que vous vous intéressiez pour cet homme-là !

Tome VII.

S

ME. DE CLERSEL.

Mais je ne vous ai pas dit qui c'est.

LE DUC.

Je l'ai deviné. Vous autres femmes, vous vous intéressez comme cela pour les gens sans les connoître. Apprenez qu'il n'a tenu qu'à moi de perdre votre protégé, parce qu'il le méritoit.

ME. DE CLERSEL.

Vous vous trompez, Monsieur le Duc.

LE DUC.

Je ne me trompe point, & je vais vous le prouver. Je m'intéresse pour le Baron, je venois vous proposer de l'épouser ; c'est un homme de qualité qui fera son chemin, & d'une fortune assez honnête, pour être préférable à ce fafte, qui, au lieu d'éblouir, rappelle la source impure où il a pris naissance.

ME. DE CLERSEL.

Ah ! vous êtes charmant, Monsieur le Duc ! j'aime le cas que vous faites des honnêtes gens.

LE DUC.

Aimez-les donc aussi, & ne me parlez point pour des gens méprisables.

ME. DE CLERSEL.

Je n'en connois point, ou je me suis aveuglée.

LE DUC.

En ce cas-là, je vais vous deffiller les yeux :

l'homme dont vous venez de me parler se nomme Bôuffi.

ME. DE CLERSEL.

Il est vrai ; mais

LE DUC.

Laissez-moi achever. Il veut vous épouser , convenez-en.

ME. DE CLERSEL.

Je ne saurois le diffimuler.

LE DUC.

Eh bien , apprenez que c'est de lui que je faisois le portrait dans tout ce que je vous ai dit.

ME. DE CLERSEL.

Il a sûrement des ennemis qui vous ont indisposé contre lui.

LE DUC.

Ses ennemis sont ses vices , ils parlent très-hautement. Si vous en avez bien pensé jusqu'à présent , foyez détrompée ; tôt ou tard vous verrez la vérité de ce que je vous dis.

ME. DE CLERSEL, à part.

Je suis anéantie !

LE DUC.

Ah ! voici le Comte , enfin.



SCÈNE VII.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE,
LE BARON.

LE COMTE.

MONSIEUR le Duc, d'après ce que mon fils vient de me dire de vos bontés, je viens les réclamer.

LE DUC.

Dites, mon cher Comte, vous connoissez toute mon amitié pour vous, je vous servirai de tout mon pouvoir.

LE COMTE.

Une partie de ma fortune est perdue sans votre protection; les loix mêmes ne fauroient m'être favorables; puisque je n'ai point de titres contre le malheureux en qui j'ai eu une confiance aussi indiscrete.

LE DUC.

Expliquez-moi votre affaire promptement.

LE COMTE.

J'avois, il y a un mois, trois cent mille francs à placer; on m'indique une terre à acheter qui me convient, il ne s'agit que de terminer; mais

il faut encore quelques jours. Une autre affaire m'oblige d'aller à la campagne. Je laisse mes cent mille écus à celui qui m'a proposé la terre pour conclure le marché, & je pars, comptant sur lui.

LE DUC.

Sans quittance de ce dépôt ?

LE COMTE.

Pas la moindre.

ME. DE CLERSÉL.

Comment ?

LE DUC.

C'est l'usage, on ne sauroit en demander; mais les gens honnêtes devroient toujours en donner, lorsqu'ils s'en chargent.

LE COMTE.

J'écris plusieurs fois pendant mon absence, nulle réponse; cela ne m'inquiète pas, mais me fait imaginer seulement que mon marché est rompu. Je reviens, & comme on m'avoit trouvé un autre emploi pour mes cent mille écus, je vais les redemander.

LE DUC.

Eh bien ?

LE COMTE.

On feint de croire que je plaisante; je parle très-sérieusement, & l'on me dit qu'on n'a nulle connoissance de ce que je demande. Je me sou-

viens alors que je n'ai point de titre ; je veux consulter pour savoir quels sont les moyens que je dois employer , je trouve mon fils , il m'assure que vous seul , Monsieur le Duc , pouvez effrayer le coupable , & me faire rendre justice , & c'est à vous que j'ai recours.

LE DUC.

Et quel est ce misérable dépositaire ?

LE COMTE,

Monsieur Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Monsieur Bouffi !

LE DUC.

Madame , voilà l'homme dont je vous parlois dans l'instant.

ME. DE CLERSEL.

C'est un monstre ! Mais , Monsieur le Duc ; est-il possible qu'il y ait des gens dans le monde qui s'enrichissent par d'aussi affreux moyens , & qui n'en soient pas déshonorés ?

LE DUC.

Que trop ! Mais , mon cher Comte , avez-vous quelque témoin de votre confiance en Bouffi , lorsque vous lui avez remis vos cent mille écus ?

LE COMTE.

Oui , Monsieur le Duc , son caissier ; mais il est riche aussi , & je ne doute pas qu'il ne parle

comme lui ; il a sûrement sa part dans toutes ses fripponeries.

LE DUC.

Je connois sa réputation. Je me charge de votre affaire : je vais commencer par envoyer chercher Bouffi.

LE BARON.

On ne le trouvera pas chez lui.

ME. DE CLERSEL.

Non, il doit venir ici.

LE DUC.

Je vais l'y attendre, & j'espère que je pourrai le confondre.

LE COMTE.

J'entends une voiture.

LE BARON, *regardant à la fenêtre.*

C'est lui-même.

LE DUC.

Baron, entrez là-dedans avec le Comte, je vous appellerai quand il le faudra.

LE COMTE.

Ah ! Monsieur le Duc, que d'obligations !...

LE DUC.

Vous perdez du temps.

SCÈNE VIII.

ME. DE CLERSEL, LE DUC.

ME. DE CLERSEL.

JE me retire aussi, je ne veux plus revoir un monstre pareil.

LE DUC.

Non, Madame, il est nécessaire que vous restiez.

ME. DE CLERSEL.

Moi ?

LE DUC.

Oui, je veux que vous soyez convaincue de l'atrocité de son crime, en lui entendant avouer à lui-même.

ME. DE CLERSEL.

Je n'en ai pas besoin pour le croire.

LE DUC.

Pardonnez-moi, quand on a l'ame honnête, on a de la peine à le concevoir, & Bonffi seroit capable d'oser vouloir vous persuader que j'ai abusé du pouvoir que me donne ma place. Demeurez, je vous prie.

SCÈNE IX.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, M BOUFFI,
LE BRUN.

LE BRUN.

MONSIEUR Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Je n'oserais seulement pas le regarder.

LE DUC.

Avancez, Monsieur Bouffi,

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc, je suis trop heureux que vous me permettiez de vous faire ma cour chez Madame ; je prévois l'obligation que je vais lui avoir.

ME. DE CLERSEL, *indigné.*

A moi ?

LE DUC.

Répondez - moi, Monsieur Bouffi : vous connaissez sûrement Monsieur le Comte de Valpreux pour un honnête homme ?

M. BOUFFI.

Oui, Monsieur le Duc ; il y a long-temps même qu'il m'honore de son amitié.

LE DUC.

Eh bien, vous n'imaginerez pas de quoi il vous accuse?

M. BOUFFI.

Moi ?

LE DUC.

Oui, vous : il prétend qu'il vous a remis en dépôt une somme de cent mille écus, & que, lorsqu'il vous l'a redemandée, vous avez nié ce dépôt ; voilà ce que je ne saurois croire d'un homme comme vous.

M. BOUFFI.

Monfieur le Duc a bien de la bonté !

LE DUC.

Il est important de savoir le vrai de cette affaire.

M. BOUFFI.

Le vrai est que je crois qu'il plaisante.

LE DUC.

C'est ce que je lui ai dit ; car vous lui auriez donné une reconnoissance d'un dépôt si considérable, vous, ou au moins votre caissier, qui étoit présent lorsqu'il vous l'a remis.

M. BOUFFI.

Cela n'est pas douteux.

LE DUC.

Mais comment désabuser le public à qui il con-

tera cette histoire ? Je ne fais comment vous ferez , & il seroit désagréable pour vous de lui en donner une si mauvaise opinion : on vous recherchera sur d'autres imputations.

M. BOUFFL.

Je reconnois bien la protection dont Monsieur le Duc veut bien m'honorer , & j'en suis comblé de reconnoissance.

LE DUC.

Dites donc ce que vous ferez ?

M. BOUFFL.

Rien. N'ayant point de titre , cette accusation tombera d'elle-même.

LE DUC.

Mais vous convenez que le Comte est un honnête homme ?

M. BOUFFL.

Il est vrai , Monsieur le Duc.

LE DUC.

Il seroit affreux qu'il abusât de sa réputation pour vous déshonorer. J'imagine un moyen qu'il faut que vous employez pour prouver que son accusation est fautive,

M. BOUFFL.

Je suis pénétré de vos bontés , Monsieur le Duc,

LE DUC.

Mettez-vous là, écrivez ce que je vais vous dicter.

M. BOUFFI.

Volontiers.

LE DUC.

Cette lettre est pour votre caissier, écrivez.
(*Il dicte.*) » Je suis actuellement vis-à-vis de
» Monsieur le Duc de Nervay, qui est instruit
» du dépôt que m'a remis Monsieur le Comte
» de Valpreux...

M. BOUFFI.

Mais...

LE DUC.

Ecrivez donc. (*Il dicte.*) » Renvoyez-moi les
» cent mille écus par le porteur de ce billet,
» sans retard; sans quoi, si cette affaire éclatoit,
» je serois perdu sans ressource «.

M. BOUFFI.

Monsieur le Duc, je n'écrirai pas cela.

LE DUC.

Pourquoi?

M. BOUFFI.

C'est qu'il n'est pas vrai que j'aie reçu cet argent.

LE DUC.

S'il n'est pas vrai, nous verrons ce que répondra votre caissier.

M. BOUFFI.

Mais en vérité, Monsieur le Duc. . .

LE DUC.

Avouez donc que vous êtes un insigne frippon ; & qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre ; songez que j'ai encore d'autres moyens , & que je les emploierai , si cet argent n'est pas rendu aujourd'hui.

M. BOUFFI.

Eh bien , Monsieur le Duc , je vous demande bien pardon ; mais je vous jure qu'il le sera.

LE DUC.

Voilà , Madame , l'homme que vous vouliez faire Marquis.

MR. DE CLERSEL.

Ah ! Monsieur , que me rappelez-vous !

LE DUC , à M. Bouffi.

Restez ici. (*au Comte.*) Monsieur le Comte , venez.



S C E N E X.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE,
LE BARON, M. BOUFFI.

LE DUC.

VOTRE dépôt vous sera remis aujourd'hui ;
mais , quoique je ne craigne pas qu'il me man-
que de parole , jé veux que vous ayiez un titre.
(à M. Bouffi.) Faites à l'instant un billet à Mon-
sieur le Comte.

M. BOUFFI.

Je vais le faire , Monsieur le Duc. (*Il se met
à écrire*).

LE DUC.

Ce n'est pas tout , jé veux qu'une action aussi
infâme soit connue , & que le public n'accorde
plus que du mépris à un misérable , qui osoit lui
en imposer par un faîte insolent.

M. BOUFFI.

Voilà le billet , Monsieur le Duc.

LE DUC.

Cela est bon. Songez à tenir parole.

M. BOUFFI.

Je vais m'en occuper à l'instant.

LE DUC.

Un moment. Je veux savoir , étant prodigieusement riche , comment on peut desirer d'augmenter ses richesses par un pareil moyen ? Répondez.

M. BOUFFI.

Monfieur le Duc , les richesses ne fuffifent pas toujours pour faire notre bonheur ; j'ai defiré d'être qualifié : Madame pouvoit feule remplir mon ambition ; étant votre amie. J'ai voulu l'éblouir par mes richesses ; &c , en diminuant celles de Monfieur le Baron , le mettre hors d'état de continuer à aspirer à fa main : fans cela , croyez que jamais . . .

LE DUC.

Sortez.

SCENE DERNIERE.

ME. DE CLERSEL , LE DUC , LE COMTE,
LE BARON.

LE DUC.

MADAME , où allez-vous donc ?

ME. DE CLERSEL.

Cacher ma honte , Monfieur le Duc.

LE BARON.

Votre honte ?

ME. DE CLERSEL.

Ah ! sans doute ; n'est-il pas affreux pour moi , quoique sans le savoir , de m'être trouvée en société avec un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Vous ne le connoissiez pas.

ME. DE CLERSEL.

Est-ce à vous , Monsieur le Baron , à entreprendre de me justifier ?

LE BARON.

Oui , Madame ; je dois vous défendre contre vous-même. Eh ! qui n'est pas sujet à l'erreur ?

ME. DE CLERSEL.

Songez donc qui j'aurois pu vous préférer.

LE BARON.

Vous ne connoissiez pas mon cœur. Vos torts sont les miens. Si j'avois eu le bonheur de vous plaire , & de réussir à me faire aimer de vous , vous n'eussiez jamais écouté M. Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Quelle générosité !

LE DUC.

Cessez de vous affliger , Madame.

ME.

ME. DE CLERSEL.

Eh ! qui pourra me consoler de cette aventure ?

LE DUC.

Une liaison intime avec les deux plus honnêtes gens qui soient au monde. Consentez à épouser le Baron ; occupée de faire son bonheur ; vous ferez le vôtre.

ME. DE CLERSEL.

Et comment lui faire oublier ...

LE COMTE.

Ne vous a-t-il pas dit tout ce qu'il pensoit ? Une imprudence reconnue met à l'abri d'en faire jamais d'autres.

LE DUC.

Le Comte a raison. Pour moi , je voudrois employer mon temps chaque jour aussi bien. Démasquer des frippons, & faire des heureux, doit être l'occupation des honnêtes gens.



1. *Abstract*

Q. 10.

1. The first step in the process is to identify the problem. This involves gathering information about the situation and understanding the needs of the stakeholders involved.

THE GREAT ...
...
...
...
...
...
LES VOYAGEURS.

QUATRE-VINGT-DOUZIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

ME. DE MARTILLIERE.

ME. DE SOUSAY.

L'ABBÉ D'ORLOT.

ME. ROUGÉAU, *Maîtresse de poste.*

M. DU HABLE.

M. PINÇON, *Exempt de la Maréchaussée.*

ANDRÉ, *Postillon de poste.*

La Scène est à la Poste.



LES VOYAGEURS.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

ME. ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *avant de paroître.*

Où est-elle, Madame Rougeau ?

ME. ROUGEAU.

Me voilà, me voilà. Ah ! c'est vous, Monsieur du Hable ?

M. DU HABLE.

Oui, c'est moi-même. N'y a-t-il personne ici qui nous entende ?

ME. ROUGEAU.

Non, non ; vous pouvez parler.

M. DU HABLE.

Il va vous arriver une voiture, où il y a un Abbé & deux Dames.

ME. ROUGEAU.

En poste ?

M. DU HABLE.

Oui ; ainsi vous savez bien ce que vous avez à faire.

ME. ROUGEAU.

Sans doute ; mais c'est que je crains toujours.

M. DU HABLE.

Quoi ?

ME. ROUGEAU.

Que si, à la fin, cela tournoit mal....

M. DU HABLE.

Que voulez-vous dire ? quel mal trouvez-vous d'attraper des nigauds ? D'ailleurs, vous leur faites bonne chère, & ils ne souperont pas si bien, & ne seroient pas si bien couchés à d'autres postes.

ME. ROUGEAU.

Cela est vrai.

M. DU HABLE.

Ne seront-ils pas trop heureux d'être ici ?

ME. ROUGEAU.

Sans doute ; mais....

M. DU HABLE.

N'avons-nous pas toujours réussi ? n'y gagnez-vous pas de l'argent ?

ME. ROUGEAU.

J'en conviens ; mais....

M. DU HABLE.

Quelle idée avez-vous donc aujourd'hui ? Tenez, voilà la voiture arrivée ; songez à vous : dans un moment je ferai le reste. (*Il sort.*)

S C E N E II.

ME. ROUGEAU, ANDRÉ.

ANDRÉ.

MADAME Rougeau, velà qu'on demande quatre chevaux.

ME. ROUGEAU.

N'as-tu pas dit qu'il n'y en avoit pas ?

ANDRÉ.

Oui vraiment ; mais il y a un Abbé qui jure comme un possédé , & qui dit qu'il nous en fera bien trouver.

ME. ROUGEAU.

Ah ! je ne le crains pas. Fais sortir ceux qui sont dans l'écurie dans le verger , & ferme bien la porte du jardin.

ANDRÉ.

Ah ! oui, oui , j'entends ; j'y vais.

SCÈNE III.

ME. DE MARTILLIERE, ME. DE SOUSAY,
L'ABBE', ME ROUGEAU.

L'ABBE', *d'une voix flûtée.*

COMMENT, ventre non pas d'un diable, il n'y a pas de chevaux ici ! je ferai casser le Maître de poste.

ME. ROUGEAU,

Monfieur l'Abbé, il n'y en a pas ; il est mort il y a trois ans, le pauvre homme !

L'ABBE'.

Est-ce vous qui êtes la maitresse de la poste ?

ME. ROUGEAU.

Oui, Monfieur, à vous obéir.

L'ABBE'.

A m'obéir ? En ce cas-là, donnez-nous des chevaux.

ME. ROUGEAU.

Mais, Monfieur l'Abbé, je n'en ai pas pour le présent.

L'ABBE'.

Comment, mort non pas d'un diable, vous

n'avez pas de chevaux ! Pourquoi donc êtes-vous Maitresse de poste ? Je m'en plaindrai à M. l'Intendant.

ME. ROUGEAU.

Et c'est justement lui-même qui les a tous pris.

L'ABBE'.

Qui ?

ME. ROUGEAU.

Monseigneur l'Intendant ; mais avant une heure il y en aura sûrement de retour.

L'ABBE'.

Comment, l'Intendant...

ME. ROUGEAU.

Il fait sa tournée, & il a bien du monde. Je vous réponds que les chevaux ne tarderont pas.

L'ABBE'.

Il faudroit envoyer au devant.

ME. ROUGEAU.

De quel côté ces Dames vont-elles, Monsieur l'Abbé ?

L'ABBE'.

Nous allons à Sedan.

ME. ROUGEAU, *faisant l'étonné.*

A Sedan, Monsieur l'Abbé !

L'ABBE'.

Oui, à Sedan.

ME. ROUGEAU.

Allons , puisque vous voulez partir absolument.

L'ABBE'.

Affurément.

ME. ROUGEAU.

Je vais envoyer.

L'ABBE'.

Et vous ferez bien.

S C E N E I V.

ME. DE MORTILLIERE , ME. DE SOUSAY,

L'ABBE'.

ME. DE MORTILLIERE.

VOUS voyez , Madame , comme il est nécessaire d'avoir des hommes quand on voyage , pour parler à toutes ces gens-là.

ME. DE SOUSAY.

Oui' ; mais l'Abbé m'a fait peur : il jure , que c'est affreux !

L'ABBE'.

Bon ! vous ne voyez rien ; quand j'ai pensé être Cornette de Dragons , je jurois bien mieux que cela.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais , si donc.

L'ABBE'.

Mon oncle avoit un lieutenant dans sa compagnie , qui s'appelloit Pinçon , qui m'en avoit bien appris d'autres. Oh ! j'aurois été un fort bon militaire , si on ne m'avoit pas fait Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Je le crois , au moins , Madame.

ME. DE MORTILLIERE.

Et moi aussi. Je voudrois voir l'Abbé Dorlot en dragon.

L'ABBE'.

Je vous en donnerai le plaisir , si vous voulez , quand nous serons à Sedan. J'ai encore l'habit qu'on m'avoit fait faire.

ME. DE SOUSAY.

Je ne m'étonne pas s'il est si brave l'Abbé , il est charmant ! il n'a peur de rien en voyage ; il est tout-à-fait rassurant.

L'ABBE'.

La bravoure est une misère ; quand on pense d'une certaine façon , l'état ne fait rien.

ME. DE MORTILLIERE.

Je ne crois pas cela ; car j'ai vu un Evêque qui avoit peur des vaches ; s'il eût été Colonel , sûrement il ne les auroit pas craint.

ME. DE SOUSAY.

Enfin , nous sommes fort heureuses d'avoir l'Abbé avec nous.

ME. DE MORTILLIERE.

Il faut en avoir bien soin.

ME. DE SOUSAY.

Sans doute , & je pense qu'il s'est enrroué en criant : si nous lui faisons faire un lait de poule ?

ME. DE MORTILLIERE.

Cela est très-bien pensé.

L'ABBE'.

Allons , Mesdames , vous êtes trop bonnes.

ME. DE SOUSAY.

Non , non , l'Abbé , je le veux absolument , & je vais appeller quelqu'un.

ME. DE MORTILLIERE.

Oui ; car il ne pourroit peut-être plus chanter.
Ah ! voilà la maîtresse.



SCÈNE V.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY,
ME. ROUGEAU, L'ABBE'.

ME. ROUGEAU.

MONSIEUR l'Abbé, je viens vous dire une
bonne nouvelle.

L'ABBE'.

Comment ?

ME. ROUGEAU.

Vous aurez des chevaux avant un quart-
d'heure.

L'ABBE'.

Vous voyez bien, Mesdames, que je savois
bien que je vous en ferois avoir.

ME. ROUGEAU.

Oui ; mais, Monsieur l'Abbé, je ne fais pas si
vous ferez bien de vous en servir.

L'ABBE'.

Pourquoi donc ?

ME. ROUGEAU.

C'est qu'il est déjà tard, & la nuit....

L'ABBE'.

Oh, nous ne craignons rien.

ME. ROUGEAU.

Si vous ne craignez rien , cela est différent.

L'ABBE'.

Comment ; cela est différent ? Est-ce qu'il y a de mauvais chemins ?

ME. ROUGEAU.

Ce n'est pas cela : le chemin est bon ; mais la forêt ...

L'ABBE'.

La forêt ? Que voulez-vous dire ?

ME. ROUGEAU.

Oh rien ; je ne veux pas faire peur à ces Dames. Je ferai mettre les chevaux d'abord qu'ils seront arrivés ; on ne leur fera pas manger l'avoine , pour ne pas vous retarder.

ME. DE MORTILLIERE.

Dites donc , Madame , qu'est-ce qu'il y a dans la forêt ?

ME. ROUGEAU.

Oh rien , rien.

ME. DE SOUSAY.

Nous voulons le savoir absolument.

ME. ROUGEAU.

Eh bien , Madame , je m'en vais le dire à Monsieur l'Abbé.

L'ABBE', *inquiet.*

Voyons : dites-moi ce que c'est.

M. ROUGEAU, *à l'Abbé, à part.*

Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Bras-de-fer ?

L'ABBE'.

Non : qu'est-ce que c'est que Bras-de-fer ?

ME. ROUGEAU.

C'est un solitaire qui arrête toutes les voitures pour les voler.

L'ABBE'.

Cela est bien certain ?

ME. ROUGEAU.

Oui, Monsieur l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Madame, l'Abbé pâlit.

L'ABBE'.

Je pâlis ?

ME. DE SOUSAY.

Oui, l'Abbé.

L'ABBE', *se rassurant.*

Moi ? point du tout.

ME. DE MORTILLIERE.

Allons, Madame, dites-nous donc.



S C E N E V I.

Les Acteurs précédents M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *sans paroître.*

ALLONS donc, Madame Rougeau, des chevaux, des chevaux; mais où est-elle donc?

ME. ROUGEAU.

Me voilà, me voilà.

M. DU HABLE.

Ah, ah, ici? Mesdames, je vous demande bien pardon. *Il veut s'en aller.*

L'ABBÉ.

Entrez donc, Monsieur, entrez donc.

M. DU HABLE.

C'est que je crains d'être indiscret.

L'ABBÉ.

Ces Dames vous en prient.

ME. DE SOUSAY.

Oui, Monsieur, nous serons bien aise de causer avec vous.

L'ABBÉ.

Monsieur, pourroit-on vous demander si vous viendriez de Sedan?

M.

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur.

ME. DE MORTILLIERE, à Mme. de Sousay.

Ah, ah, Madame, nous allons savoir...

L'ABBÉ.

Monsieur, le chemin est-il sûr ?

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur, c'est un fort bon chemin.

L'ABBÉ.

Il n'y a donc rien à craindre ?

M. DU HABLE.

Non. Pour le peu que votre voiture soit bonne, vous arriverez aisément à Sedan.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais ce n'est pas là ce que nous vous demandons. Nous voudrions savoir si nous ferons bien de traverser la forêt la nuit.

M. DU HABLE.

C'est selon qu'on est brave.

ME. DE SOUSAY.

Comment brave ! Madame. . .

L'ABBÉ.

Voilà ces Dames qui se récrient déjà. Pour moi, je n'aurois pas peur ; mais quand on est avec des femmes, vous sentez bien qu'on est fort embarrassé.

M. DU HABLE.

Ma foi, Monsieur, il me semble pourtant
Tome VII. V.

qu'on doit avoir peur la nuit ; pour le jour , on voit venir , & l'on se tient sur ses gardes.

L'ABBE' , *tremblant*.

Comment , sur ses gardes ?

M. DU HABLE.

Oui. Par exemple : j'ai vu Bras-de-fer venir à gauche , j'ai tenu mon pistolet sur la portiere , il s'est éloigné. Je me suis bien douté qu'il reparoîtroit à droite. En effet , il s'est iprésenté ; & moi , mes deux pistolets à droite & à gauche , j'ai passé la forêt tranquillement : ainsi , en faisant comme moi ; mais de jour , vous n'avez rien à craindre.

L'ABBE'.

Mais nous n'avons point de pistolets ; je n'ai pas crû , en sortant de Paris , qu'il y avoit à craindre sur ce chemin-ci.

M. DU HABLE.

Il y a des moments où vous pourriez passer.

L'ABBE'.

Des moments ?

M. DU HABLE.

Oui , où Bras-de-fer seroit occupé ailleurs , par exemple.

ME. DE MORTILLIERE.

Monfieur l'Abbé , je ne passerai jamais la forêt.

ME. DE SOUSAY.

Ni moi non plus , sûrement.

L'ABBÉ.

Attendez donc, Mesdames ; il ne faut pas avoir peur comme cela ; si vous étiez toutes seules , à la bonne heure.

M. DU HABLE.

Mesdames, songez donc que vous avez Monsieur l'Abbé qui doit vous rassurer.

ME. DE MORTILLIERE.

Oui ; mais nous ne voulons pas le faire tuer.

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre avec des pistolets, je vous en réponds.

ME. DE SOUSAY.

Mais, Monsieur, on vous a déjà dit que nous n'en avons point.

M. DU HABLE.

Cela devient différent.

L'ABBÉ.

Attendez, Mesdames, il me vient une idée.

ME. DE MORTILLIERE.

Allons, voyons, l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Ah ! il est charmant.

L'ABBÉ.

Monsieur, vous pouvez nous faire un grand plaisir, & qui obligeroit infiniment ces Dames.

M. DU HABLE.

Je ne demande pas mieux , assurément.

L'ABBE'.

Je le crois , ainsi voici ma proposition : vous pourriez nous prêter ou nous céder vos pistolets ; vous n'en avez pas besoin pour aller d'ici à Paris , il n'y a rien à craindre , nous en venons.

M. DU HABLE.

Oui , Monsieur ; mais je n'y vais pas , moi : à trois lieues d'ici je quitte la grande route . . . & , ma foi , on ne fait pour lors qui on peut rencontrer ; je suis au désespoir de vous refuser ainsi que ces Dames. Je voudrois de tout mon cœur....

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monsieur , nous n'en doutons pas. En vérité , L'Abbé , aussi vous ne songez à rien.

L'ABBE'.

Vous verrez que j'ai tort à présent.

ME. DE SOUSAY.

Les hommes sont comme cela.

ME. DE MORTILLIERE.

Moi , je ne saurois souffrir les gens trop braves.

L'ABBE'.

Mais , Madame , ce n'est pas ma faute , si...

ME. DE SOUSAY.

Il faut du moins craindre pour les autres , & ne pas croire que tout le monde vous ressemble.

L'ABBÉ.

Croyez-vous que je ne crains pas ?

M. DU HABLE.

Attendez, Mesdames, je crois que je pourrai vous tirer d'embarras.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monsieur, dites donc promptement.

M. DU HABLE.

Oui, sûrement, je dois les avoir.

L'ABBÉ.

Quoi donc ?

M. DU HABLE.

Je m'en vais vous le dire.

ME. DE SOUSAY.

Ne nous faites pas languir.

M. DU HABLE.

Un de mes cousins, qui rafole de belles armes, m'a prié de lui rapporter de Sedan une paire de pistolets, & je crois que je les ai dans ma malle.

L'ABBÉ.

Réellement ?

M. DU HABLE.

Je n'en suis pas bien sûr ; mais je vais y voir.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monsieur, ne perdez pas un instant.

L'ABBE'.

Pourvu que vous ne les ayiez pas oubliés.

M. DU HABLE.

Je me rappelle à présent qu'ils doivent y être.
Je reviens dans le moment.

L'ABBE'.

Allez, allez, Monsieur, allez vite ; & envoyez-nous la maîtresse.

M. DU HABLE.

La voici, Monsieur l'Abbé.

SCENE VII.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY,

L'ABBE', ME. ROUGEAU.

ME. ROUGEAU,

MONSIEUR l'Abbé, vos chevaux vont être mis dans l'instant,

L'ABBE',

Ecoutez-nous, Madame.

ME. ROUGEAU.

Oh, Monsieur, ils sont bons, ils vous mèneront bien,

L'ABBE'.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ME. ROUGEAU.

Je vous donnerai deux postillons qui n'ont pas peur.

L'ABBE'.

Un moment donc,

ME. ROUGEAU.

Ils iront ventre à terre ; si on vous attaque.

L'ABBE'.

Mais nous ne voulons pas partir à présent.

ME. ROUGEAU.

Vous partirez quand vous voudrez ; je vous réponds qu'avec ces deux hommes-là vous n'avez rien à craindre.

L'ABBE'.

Nous ne craignons pas non plus ; mais ces Dames veulent coucher ici.

ME. ROUGEAU.

En ce cas , je m'en vais faire leurs lits.

L'ABBE'.

A la bonne heure ; mais avant. . .

ME. ROUGEAU.

Vous aurez des draps très-propres & de bons lits , cela va être fait dans le moment.

L'ABBE'.

Attendez donc.

ME. ROUGEAU.

Je fais tout ce qu'il faut à des Dames comme celles-là ; ne vous inquiétez pas , Monsieur l'Abbé , vous ferez aussi très-bien couché. Allons , Marianne , Genevieve.

L'ABBE'.

Voulez-vous bien attendre ?

ME. ROUGEAU.

Quoi donc ?

L'ABBE'.

Nous voulons souper , avant tout.

ME. ROUGEAU.

Il faut donc le dire. Allons , je vais faire tuer des poulets.

L'ABBE'.

Mais ils seront durs.

ME. ROUGEAU.

Oh que non , on leur fait avaler du vinaigre ; Je vais vous faire faire une bonne fricassée.

L'ABBE'.

Mais il faut autre chose.

ME. ROUGEAU.

Ne vous embarrassez pas , vous ferez contents ; Allons , Marianne , Genevieve.

L'ABBE'.

Vous ne voulez pas nous dire. . .

ME. ROUGEAU.

Mon Dieu, laissez-moi faire, laissez-moi faire.

SCENE VIII.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY,
M. DU HABLE, L'ABBE'.

M. DU HABLE.

TENEZ, Monsieur l'Abbé, voilà les pistolets
dont je vous ai parlé.

L'ABBE'.

Voyons, voyons.

ME. DE MORTILLIERE.

L'Abbé, prenez garde.

M. DU HABLE.

Ils ne sont pas chargés, Madame.

L'ABBE'.

Ils sont bien à la main. (*Il touche au chien ;
& le fait partir.*) Eh bien, qu'est-ce que c'est
donc que cela ? (*Il a peur.*)

ME. DE SOUSAY.

L'Abbé, n'êtes-vous pas blessé ?

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre , Madame.

L'ABBE'.

Non ; c'est que je voulois essayer....

ME. DE MORTILLIERE.

Prenez donc garde , encore une fois.

L'ABBE'.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais manier des armes. Je crois ces pistolets fort bons.

M. DU HABLE.

Ils sont bien conditionnés.

L'ABBE'.

C'est ce que je vous dis. Et combien vous ont-ils coûté ?

M. DU HABLE.

Dix louis , Monsieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Je vais vous les payer. (*Il les regarde toujours.*)

ME. DE MORTILLIERE.

Non , l'Abbé , c'est notre affaire. (*Elles donnent chacune cinq louis.*)

L'ABBE'.

Voilà ce que je ne souffrirai pas.

ME. DE SOUSAY.

C'est une misère.

L'ABBE'.

D'ailleurs, c'est moi qui les achete.

ME. DE MORTILLIERE.

Je vous dis que non.

L'ABBE'.

Je veux les avoir à moi.

ME. DE SOUSAY.

Eh bien, nous vous en faisons présent.

L'ABBE'.

Cela seroit joli ! Ah ça, Monsieur, vous dites dix louis ? (*il met la main à la poche.*)

M. DU HABLE.

Ces Dames m'ont payé, Monsieur.

L'ABBE'.

En vérité, Mesdames, voilà de ces choses qui ne se font pas.

ME. DE MORTILLIERE.

Allons, l'Abbé, ne parlez plus de cela.

L'ABBE'.

Je vais vous rendre vos dix louis.

ME. DE SOUSAY.

Voulez-vous bien finir cette enfance-là, l'Abbé ?

ME. DE MORTILLIERE.

Allez plutôt voir si notre souper sera bon, vous vous y connoissez.

L'ABBE'.

Un peu.

ME. DE SOUSAY.

Il faut que Monsieur soupe avec nous.

M. DU HABLE.

Madame , je ne puis pas avoir cet honneur-là.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monsieur , nous vous en prions ; nous vous avons trop d'obligations pour que. . .

L'ABBE'.

Monsieur , vous ne pouvez pas refuser ces Dames.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles le veulent absolument. . .



SCENE IX.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY,
L'ABBE', M. PINÇON, ME. ROUGEAU,
M. DU HABLE.

M. PINÇON, *sans parler.*

Où est-il donc Monsieur l'Abbé d'Orlot ?

ME. ROUGEAU.

Ici, Monsieur.

L'ABBE'.

Ah ! c'est Monsieur Pinçon.

M. PINÇON, *en redingotte sur un habit.*

Moi-même, Monsieur l'Abbé ; j'ai reconnu
là-bas Flamand, qui m'a dit que vous étiez ici.

L'ABBE'.

Mesdames, voilà mon maître à jurer, dont je
vous parlois tout-à-l'heure.

M. PINÇON.

Que dites-vous donc là, Monsieur l'Abbé ?

ME. DE MORTILLIERE.

Nous serons fort aises de faire connoissance
avec Monsieur Pinçon.

L'ABBE'.

D'où venez-vous comme cela , Monsieur Pinçon ?

M. PINÇON.

De trois lieues d'ici , Monsieur l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Et allez-vous à Sedan , Monsieur ?

M. PINÇON.

Oui , Madame.

ME. DE MORTILLIERE.

J'en suis fort aise , parce que vous pourrez nous accompagner.

M. PINÇON.

De tout mon cœur , Madame.

ME. DE SOUSAY.

Etes-vous armé ?

M. PINÇON.

Oui , Madame , & assez bien ; d'ailleurs , j'ai encore quatre personnes avec moi qui le font aussi.

M. DU HABLE , à *Madame Rougeau*.

Quel est donc cet homme-là ?

ME. ROUGEAU.

Je ne le connois pas.

M. DU HABLE.

J'ai envie de m'enfuir. (*il veut sortir.*)

ME. DE MORTILLIERE.

Monfieur, où allez-vous donc ?

M. DU HABLE.

Je reviens, Monfieur l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Ah ! l'Abbé, je parie qu'il ne veut pas fouper avec nous. Retenez-le donc.

M. PINÇON.

Sûrement, Monfieur, reftez, reftez.

M. DU HABLE.

Monfieur, eft-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

M. PINÇON.

Non, Monfieur, pas encore.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah, Monfieur, c'est le plus honnête homme du monde, & à qui nous avons la plus grande obligation.

M. PINÇON.

Comment donc ?

ME. DE SOUSAY.

Il nous a fait le plaifir de nous céder ces pistolets pour ce qu'ils lui ont coûté.

L'ABBE'.

Oui, pour dix louis.

M. PINÇON.

Ils sont fort beaux ; mais qu'en voulez - vous faire ?

L'ABBÉ.

Passer la forêt en sûreté. C'est ce qui nous a fait demander si vous étiez armé , à cause d'un certain voleur nommé Bras-de-fer.

M. PINÇON.

Qui est dans la forêt ?

ME. DE MORTILLIERE.

Oui , vraiment , est-ce que vous ne le saviez pas ?

M. PINÇON.

On m'en avoit dit quelque chose ; mais je ne le croyois pas.

ME. DE SOUSAY.

Voilà Monsieur qui l'a vu.

M. PINÇON.

Vous l'avez vu , Monsieur ?

M. DU HABLE , *embarrassé*.

Oui , Monsieur.

M. PINÇON.

Et vous avez vendu ces pistolets à ces Dames ?

M. DU HABLE.

Je les ai cédés.

M.

M. PINÇON.

Pour dix louis.

M. DU HABLE.

Pour ce qu'ils m'ont coûté.

M. PINÇON.

C'est fort bien à vous. Monsieur l'Abbé, on parle beaucoup à Sedan de ce voleur.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais il faudroit le faire arrêter.

M. PINÇON.

On a trouvé des moyens pour cela, & Monsieur l'Intendant fait faire des perquisitions....

ME. DE SOUSAY.

Il faut qu'une route comme celle-ci soit sûre.

M. PINÇON.

Elle le fera aussi. Monsieur l'Abbé, j'ai quitté les Dragons.

L'ABBE.

Comment mon oncle y a-t-il consenti ?

M. PINÇON.

Il savoit que je n'avois point de fortune ; il m'a fait faire un arrangement pour céder mon emploi, & il m'a fait avoir une lieutenance de la Maréchaussée de cette province. (*Il débou-
tonne sa redingotte.*)

M. DU HABLE.

Ah ciel ! (*Il veut sortir.*)

Tome VII.

X

ME. DE MORTILLIERE.

C'est fort heureux pour nous, Madante, nous voyagerons sûrement.

M. PINÇON, à M. Duhabler.

Monfieur, je vous ai déjà dit de refter. Actuellement, commencez par rendre à ces Dames les dix-louis qu'elles vous ont donné pour vos piftolets.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles n'en ont pas befoin, j'en fuis fort aife. (*Il rend l'argent & il veut s'en aller.*)

M. PINÇON.

Un moment, s'il vous plaît, Monfieur.

M. DU HABLE.

Mais, Monfieur, j'ai affaire.

M. PINÇON.

Je fais votre affaire. Savez-vous quel étoit le commerce de ce Monfieur-là, Mesdames ? celui d'épouvanter les voyageurs, pour leur vendre dix louis des piftolets d'un-louis.

M. DU HABLE.

Monfieur, en vérité....

ME. DE SOUSAY.

Quoi ! il feroit poffible que nous euflions été fa dupe !

M. PINÇON.

Sûrement, Mesdames.

L'ABBE'.

Si vous voulez que je vous le dise , je m'en étois un-peu douté , & je voulois lui parler en particulier.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah oui , l'Abbé , c'est bien fin , à cette heure que vous le connoissez.

M. PINÇON.

Allons , Monsieur , suivez-moi.

M. DU HABLE.

Mais , Messieurs , Mesdames , Monsieur l'Abbé , priez donc pour moi.

M. PINÇON.

Cela est inutile. Pour vous , Madame Rougeau , nous nous reverrons. Faites donner des chevaux à ces Dames.

ME. ROUGEAU.

Et le souper que l'on fait pour elles ?

M. PINÇON.

Ces Dames ne souperont , ni ne coucheront ici.

ME. ROUGEAU.

Monsieur du Hable , je vous l'avois bien dit.

M. PINÇON.

Allons , Mesdames , j'aurai l'honneur de vous escorter.

F I N.

EXPLICATION DES PROVERBES

Contenus dans ce Volume.

83. *T*OUT Flatteur vit aux dépens de celui
qui l'écoute.
84. Il faut savoir hurler avec les loups.
85. On fait ce qu'on peut, & non pas ce qu'on
veut.
86. Qui mal veut, mal lui tourne.
87. Il ne faut pas juger sans savoir.
88. On obtient par adresse ce qu'on ne peut obte-
nir par force.
89. Promettre est un, & tenir est un autre.
90. Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit.
91. Quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe.
92. Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se
casse.

Fin du Septième Volume.

Errata du Tome septieme.

- P**AGE 7, ligne 6, Il y a quelques scenes de vers heureux;
lisez : Il y a quelques scenes, des vers heureux.
- Pag. 32, Personnages, *ajoutez* , LA FLEUR, *laquais de M. Despreuils.*
- Pag. 51, ligne 14, Dame, Monsieur, je n'en fais, *ajoutez* rien.
- Pag. 97, lig. 11, je triomphe, *lisez* il triomphe.
- Pag. 112, lig. 16, s'affermit son trône, *lisez* : son trône s'affermit.
- Pag. 129, ligne 16, j'ai de la peine en avoir, *lisez* , j'ai de la peine à en avoir.
- Pag. 159, ligne 25, vont être bannies, *lisez* , vont en être bannies.
- Pag. 205, ligne 14, oh ça, où étions-nous, *lisez* , où en étions-nous.
- Pag. 206, potages excellents, *lisez* , potages succulents.
- Pag. 237, ligne 17, en procès, *lisez* , un procès.

